


VITAM
IMPENDERE
VERO.



MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE

DE

MADAME D'EPINAY,

OU ELLE DONNE DES DETAILS SUR SES LIAISONS AVEC
DUCLOS, J.-J. ROUSSEAU, GRIMM, DIDEROT,
LE BARON D'HOLBACH, SAINT-LAMBERT, MME. D'HOUDETOT,
ET AUTRES PERSONNAGES CELEBRES DU DIX-HUITIEME SIECLE.

OUVRAGE

RENFERMANT UN GRAND NOMBRE DE LETTRES INEDITES
DE GRIMM, DE DIDEROT ET DE J.-J. ROUSSEAU,
LESQUELLES SERVENT D'ECLAIRCISSEMENT ET DE CORRECTIF AUX
CONFESSIONS DE CE DERNIER.

TOME TROISIEME.

PARIS:

CHEZ BRUNET, LIBRAIRE, RUE GÎT-LE-CŒUR;

LONDRES, CHEZ COLBURN, LIBRAIRE.

1818.

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE

DE MADAME D'ÉPINAY.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Que j'ai hâte de vous remercier de vos lettres, ma chère amie ! elles m'ont fait un plaisir bien vif ; j'aurois volontiers versé un torrent de larmes en les lisant ; mais je suis si malheureux, que je ne puis pleurer ni de douleur ni de joie. Votre pauvre ami, toujours entouré de témoins, ne peut se livrer à ce qu'il sent ; il est dans une contrainte perpétuelle : vous savez comme cela me va. Jugez donc de mes ennuis, et n'attribuez qu'à eux seuls les foibles expressions de ma reconnoissance et de ma tendresse. Je n'aurois pas besoin de m'éloigner de vous pour sentir que mon cœur est uni au vôtre par les liens les plus forts et les plus indissolubles ; mais je sens plus que jamais que vous me tiendriez lieu de tout s'il m'étoit permis de vivre à ma fantaisie.

Vous vous réjouissez dela faveur où je suis : eh! ne voyez-vous pas combien elle m'éloigne de vous? Il faudra toute mon habileté pour me garantir de tout le bien qu'on me veut. Si je ne me flattois pas d'y réussir, je ne vous en parlerois pas si tranquillement. J'admire la destinée et à quoi tient l'état et le sort d'un homme. Qu'ai-je fait pour mériter le mien, et que ne feront pas nombre de gens sans pouvoir en obtenir un semblable? Ils seroient heureux, et cependant je ne le suis pas.

Ma chère amie, j'attends vos lettres avec une impatience que vous ne concevrez jamais. Votre santé m'inquiète ; je ne sais pourquoi, je ne puis me persuader qu'elle est bonne. Le lait doit être commencé avec toutes les précautions imaginables, à ce que j'espère. Je voudrois répondre à tout à la fois ; je ne sais par où commencer. Amusez-vous sans nuire à votre santé, et alors je jouirai de tout ce qui vous arrivera d'agréable. Il m'est impossible, ma chère amie, de causer encore avec vous comme je le voudrois ; nous sommes trop en l'air.

Le courier va partir ; on me presse de fermer mon paquet. Si je n'avois pas de lettres demain, ma chère amie, je serois bien à plaindre. Mes respects, etc....

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Vous ne m'apprenez rien de nouveau, ma chère amie, au sujet de Diderot; j'avois deviné qu'il retarderoit le marché de la Chevrette : sans qu'il m'ait rien dit de bien net, j'ai présumé que cela devoit être. Vous voyez, ma tendre amie, combien il est difficile de détruire les préventions ; cela arrivera pourtant, si vous pouvez prendre sur vous de n'y rien faire. Laissez, laissez; le temps vient à bout de tout : si cette bonne tête, qui a de si beaux yeux, ne se met plus à la torture pour se laver des torts qu'elle n'a point, elle confondra ses ennemis insensiblement.

Tout ce que le baron d'Holbach vous a dit ne doit rien changer à votre façon de vivre, ni à la manière dont vous traitez chacun de ceux dont on vous a parlé. Que peuvent-ils dire? Voici, ce me semble, ce qu'il faut penser à cet égard : Duclos est un maraut, vous l'avez chassé pour cela ; Desmahis est un fou, ce n'est pas à vous à le guérir ; Margency peut bavarder, mais qu'est-ce que cela me fait? que peut-il dire? Plus il vous voit de près, et plus il doit penser du bien de vous : c'est un homme de fort bonne compagnie ; vous ne devez être ni mieux, ni plus mal avec lui. Je vous conseille de répondre toujours au baron fort légèrement sur cette matière, et de couper le fil du bavardage ; il l'aime assez, et tout cela ne fait que des tracasseries. Quelque raison que vous ayez pour dé-

sirer que Diderot vous estime, s'il ne le fait pas, tant pis pour lui ; vous vous en passerez à merveille, et vous n'en vaudrez pas moins ; cherchez vos ressources en vous même, ma chère amie : et qui en eût jamais autant que vous ? Chaque regard que vous portez sur vous doit embellir votre existence et vous la rendre précieuse. En traitant vos amis avec droiture et confiance, vous aurez une société douce et honnête, et vous recueillerez de l'amitié le seul avantage qu'on en doive attendre.

L'avis que je ne puis, par exemple, me dispenser de vous donner, c'est d'agir avec une extrême prudence avec Rousseau. Il y a long-temps que sa conduite avec vous ne me paroît pas nette. Il n'ose parler mal de vous ; mais il souffre qu'on n'en dise pas de bien en sa présence, et il est même loin de vous défendre : cela me déplaît.

Ma tendre amie a donc toujours dans la tête que j'ai manqué de confiance en elle ? Quels soupçons ! Vous me connoissez bien mal, si vous croyez que je puisse prendre les impressions des autres quand je suis à portée de voir par moi-même. Reconnoissez votre injustice, mon amie, et croyez que si je ne dis pas souvent ce qui m'occupe, ce n'est pas le manque de confiance qui me fait taire, c'est que je n'aime ni les raisonnemens, ni les combinaisons inutiles. Il n'y a souvent pas un mot de vrai aux conjectures que l'espérance ou la crainte fait former ; et d'ailleurs, pourquoi se flatter ou s'alarmer avant le temps ? J'ai plus d'une idée dans la tête, par exemple, pour me fixer auprès

de vous ; mais mes vues tiennent à tant de *si*, de *mais*, que je ne pourrois rien vous dire de raisonnable. Il faut laisser au temps à amener chaque circonstance, et lorsqu'il sera venu, je parlerai. Rapportez-vous-en à moi ; vous savez si vous m'êtes chère ; le sort peut nous contrarier beaucoup, mais il ne dépend que de vous que je sois toujours heureux.

Le fils de M. de Croismare a eu la rougeole ; il est resté à Cambrai en attendant qu'il soit parfaitement rétabli. Dites au marquis, que M. de S*** a remis à son frère l'argent dont il l'avoit chargé ; parlez-lui aussi de mes sentimens pour lui : ils doivent lui être connus.

Il fait ici un temps exécrable ; toujours de la pluie : tout est sous l'eau. On dit que c'est là le temps ordinaire de ce pays. Je n'avois pas besoin de cette circonstance de plus pour le trouver maussade.

Adieu, ma chère et incomparable amie, je vous porte dans mon cœur ; puissiez-vous être aussi heureuse que je le désire ! Vous ne savez pas à quel point vous m'êtes chère, puisque vous concevez des soupçons sur ma confiance. Adieu ; faites ma cour, je vous supplie, à madame votre mère, et embrassez les chers enfans, si la dignité de mademoiselle Pauline ne s'en trouve point offensée.

Je bénis la comtesse d'avoir fait manquer le voyage de Chantilly.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

COMME j'allois hier me mettre à écrire à mon tendre ami, j'ai eu la visite de la comtesse d'Houdetot. Elle avoit l'air plus gai, plus fou que jamais : j'en étois excédée, car je suis bien loin de ce ton ; elle m'a fait espérer de la voir passer ici quelques jours avec la Blainville. Je ferai bien tout ce que je pourrai pour l'éviter, si je le puis, sans la blesser ; car sa belle-sœur est d'une bonté pesante et insupportable. La comtesse veut faire connoissance avec le baron d'Holbach et sa femme ; je ne m'en mêlerai pas. La baronne, qui l'a vue peu, ne l'aime point ; au contraire, si le baron m'en parle, je le prierai très-fort de ne mettre à sa volonté sur cet article ni complaisance, ni égards pour moi. En faisant d'ailleurs l'éloge du cœur et de l'ame de la comtesse, je me tairai sur le peu de convenance de cette liaison.

Mademoiselle le Vasseur vient de me venir voir, elle m'a conté que Rousseau a eu il y a peu de jours une querelle épouvantable avec M. Deleyre, il l'a presque chassé de chez lui ; son humeur devient de jour en jour plus intraitable, et elle prétend que depuis son dernier voyage ici, il passe les jours et les nuits à pleurer : sa mère et elle n'en peuvent pénétrer le motif ; il parle tout seul la nuit ; il s'écrioit l'autre jour : Pauvre madame d'Epinay, si vous saviez cela ! ...Et l'on ne sait ce qu'il veut dire : il prétend qu'il

viendra passer quinze jours de suite ici ; qu'il a nombre de choses à me confier, et qu'il s'est toujours bien trouvé de mes conseils. Mais ce qui me paroît incroyable, c'est que mademoiselle le Vasseur assure que la comtesse d'Houdetot va voir l'hermite presque tous les jours, et qu'ils ont défendu à ses femmes de me le dire. Elle laisse ses gens dans la forêt, vient seule, et s'en va de même. La petite le Vasseur est jalouse ; moi je crois qu'elle ment, ou que la tête leur tourne à tous.

Le baron est venu dîner et passer la journée ici ; il faisoit un temps exécrable et nous n'avons point quitté le coin du feu. Il doit revenir passer les fêtes avec sa femme, et je crois que voilà tout ce que je les verrai : ils annoncent déjà qu'ils ne peuvent guère quitter Paris. Je fais bien de n'avoir pas besoin d'eux, mon ami ; vous voyez comme ils sont de ressource ! Quant au marquis de Croismare, il est amoureux de mademoiselle la Grive, qui lui a vendu à bon marché des cartes de géographie la semaine dernière, elle et son enchaînement de riens ordinaires l'empêcheront, m'a-t-il fait dire, de venir de quelque temps.

Oh ! mon ami, que vous m'avez rendue difficile ! je l'éprouve tous les jours. J'aimois fort la société de M. de Margency, lorsque je le voyois de temps en temps à Paris ; mais du matin au soir, et tête à tête ! je crois qu'il n'y a que vous au monde qui puissiez soutenir cette épreuve. Mon compagnon est d'une paresse qui engourdit à voir, il n'a jamais un quart-d'heure de suite la même volonté. Veut-on causer,

on ne trouve pas une idée dans cette tête, où dans d'autres momens, on en découvre une foule de si petites, si petites, qu'elles se perdent en l'air avant que d'arriver à votre oreille. Il tient comme un diable à l'opinion du moment, qu'on est tout étonné de le voir abandonner le quart-d'heure d'après sans qu'on l'en prie. Il commence trente choses à la fois, et n'en suit aucune : il est toujours enchanté de ce qu'il va faire, et ennuyé de ce qu'il fait ; le morceau le plus sublime ne lui inspire que du dédain, s'il s'y trouve par malheur une expression qui blesse son oreille. Je suis sûre qu'il ne pardonneroit pas à la plus belle femme d'être coiffée de travers. Aussi a-t-il en aversion tout ce qui sent la province. Il ne manque ni de pénétration ni de finesse, mais je ne lui ai jamais vu saisir une chose fortement ni extraordinairement pensée...Ouf ! j'avois besoin de vous dire tout cela : je l'aime fort, mais je voudrois ou être seule, ou avoir quelqu'un qui liât et amalgamât ses manies avec les miennes, car j'en ai bien aussi. Vraiment sans cette réflexion je me serois peut-être déjà prise de grippe contre lui.

Je vous remercie de l'explication que vous me donnez de cet air de réserve, qui, je l'avoue, m'avoit un peu tourmentée. Je tombe à vos pieds et je rends justice à votre sublime prudence. Ce que vous me dites à ce sujet m'a fait rire. Cela est si vrai et si bien dans votre caractère, que l'on ne peut s'empêcher de s'y rendre. Oui, mon ami, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sens qu'avec vous on peut se laisser conduire

sans y regarder ; vous m'inspirez tous les jours davantage cette espèce de sécurité qu'a l'enfant qui dort sur les genoux de sa mère.

J'ai commencé hier à prendre le lait le soir, il passe à merveille et je ne me suis jamais si bien portée ; ne soyez point inquiet de moi ; toutes mes privations et mes attentions pour ma santé sont devenues mes plus doux plaisirs après celui de vous écrire, mais celui-ci n'est que momentané et l'autre est continuel. Au reste je ne suis ni triste, ni gaie, mais un peu distraite, un peu mélancolique. Cet état a sa douceur, et je pardonne difficilement à ceux qui s'efforcent de m'en tirer. Le tableau que vous m'avez crayonné de la vie que vous menez ne me sort pas de la tête. C'est bien à moi à me croire malheureuse ! Je puis me livrer à mon abattement et à ma mélancolie, tandis que vous, toujours contrarié, à peine avez-vous le temps de m'écrire. Il ne vous manquoit plus que ce supplice, et à moi cette privation ! Je vais tâcher de me faire quelque occupation utile et agréable.

J'ai lu à Pauline l'article de votre lettre où vous parlez d'elle et de son frère, et où vous demandez permission de l'embrasser. Elle a regardé maman et lui a dit : Je crois que nous pouvons le lui permettre. Oui, a dit ma mère en riant, jusqu'à son retour seulement. A la bonne heure, a répondu Pauline, et puis nous verrons.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

*Du camp de ****

Après trois jours de marche nous faisons ici séjour pour continuer notre route pour ***, où nous arriverons le 30. J'attends de vos nouvelles, ma tendre amie, et je me porte bien ; voilà tout ce que je puis vous dire dans le désordre où je suis, étant entouré de gens qui ne s'intéressent ni à vous ni à moi, et qui ont bien autre chose à penser. Ecrivez-moi le plus que vous pourrez, ma confiance est en vous. Il faudra passer toute la campagne, comme je l'avois prévu, sans être bon à rien et sans être avec moi. J'avois écrit à la comtesse de C*** une lettre à ce sujet en partant de Paris, elle l'a montrée à Monsieur le Duc d'Orléans, elle m'en écrit une, d'après sa réponse, qui m'a tiré des larmes de reconnoissance.

Nous avançons, et l'ennemi ne se retire pas ; malgré cela, j'ai peine à croire qu'il y ait une bataille. On parle beaucoup de paix, je saisis cette nouvelle avec bien de l'avidité. Rendez-moi, je vous prie, le service de m'envoyer exactement les gazettes....Tenez, ma chère amie, quelque désir que j'aye de causer avec vous, cela m'est impossible au milieu de quinze personnes qui font un sabbat affreux. Je vous écrirai cependant le plus qu'il me sera possible ; mais lorsque vous n'aurez point de mes nouvelles, n'en soyez pas inquiète et croyez qu'il y aura impossibilité.

Vous me comblez en écrivant aussi régulièrement: continuez, je vous prie, ma chère amie; vos lettres sont ma seule consolation. Je vous remercie de jouir comme vous faites des beautés de la nature. Oh! que vous êtes heureusement née! De grace ne manquez pas votre vocation: il ne tient qu'à vous d'être la plus heureuse et la plus adorable créature qu'il y ait sur la terre, pourvu que vous ne fassiez plus marcher l'opinion des autres avant la vôtre, et que vous sachiez vous suffire à vous-même.

Les nouvelles de votre santé me font un grand plaisir; ah! si vous pouviez continuer à vous bien porter pendant que je serai loin de vous! je me consolerois, je crois, de notre expédition dans ce maudit pays. Nous menons une vie assez dure et fort magnifique: nous avons laissé les gros équipages à ***; malgré cela, à chaque marche, on voit défiler pendant trois heures notre nécessaire le plus indispensable. Cela est fort scandaleux et me persuade plus que jamais que le monde n'est composé que d'abus qu'il faut être fou pour vouloir corriger. J'envie votre sort de pouvoir faire le projet de travailler; je voudrois bien en être là: mais nous logeons au moins trois dans la même chambre, quelquefois davantage. Je n'ose plus vous parler de mes tourmens. Adieu, ma chère amie, je vous ai déjà prié et je vous prie encore de ne point attendre après mes lettres; je me porte à merveille, et il ne peut plus rien m'arriver ni en bien ni en mal que par vous.

Vous ne me parlez pas de la santé de madame votre

mère; je suppose qu'elle est bonne. Assurez-la, je vous prie, de mon respect. J'ai tant de choses à vous dire et si peu de temps, que je remets à une autre fois. J'écris deux mots à monsieur de Margency.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Monsieur de Jully sollicitoit depuis assez longtemps, comme j'ai su, un emploi dans les affaires étrangères; mais n'ayant pu obtenir celui qu'il désiroit, et ayant apparemment quelques raisons que l'on ne devine pas, pour fuir Paris, il s'est décidé à accepter la résidence de Genève: il est venu hier nous l'apprendre. En vain ma mère et moi nous sommes épuisées à lui représenter que le parti qu'il prenoit étoit d'une bizarrerie inouïe; qu'il alloit s'expatrier, se casser le cou pour sa vie; quitter et abandonner une famille à laquelle il pouvoit être si nécessaire; qu'il le seroit à mes enfans, à nous, à la comtesse d'Houdetot. Tout cela n'a servi à rien, son parti est pris, il veut s'expatrier pour quelques années; il nous l'a déclaré avec l'entêtement dont Dieu l'a doué. Il convient de toutes nos raisons et n'en tient pas moins à sa résolution.

Mais, mon frère, lui ai-je dit, si vous ne voulez quitter Paris que pour quelques années, que ne voyagez-vous sans vous lier à un poste subalterne.... Il m'a répondu comme la comtesse de Pimbêche: Ma sœur je veux être lié. Nous n'y comprenons rien. Ce qui

me paroît encore singulier, c'est ce choix de Genève; car il est dévot, et petitement dévot.

Enfin il part sous deux mois; mais je crains qu'il ne fasse une sotte démarche. Savez-vous ce que je prévois? il partira; il résidera, puisqu'il veut absolument résider; il s'ennuyera à crever; puis il reviendra jouer un fort plat rôle à Paris après cette équipée, et perdra ainsi la considération que l'honnêteté de son caractère et sa médiocrité lui avoient acquise. On dit que c'est la marquise de Pompadour qui lui a mis cette folie en tête: ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle le protège hautement, et qu'il en fait des éloges à toute outrance.

La comtesse est désolée de cette folie de son frère; nous la voyons tous du même œil. Mais elle l'est bien plus encore de ce que le détachement où sert le marquis de Saint-Lambert passe en Westphalie.

Moi, après m'être désolée, il me vient des envies de prendre les hommes comme ils sont, et de me divertir à leurs dépens; et je commence par vous, mon bon ami. Dites-moi par exemple ce que vous voulez faire des gazettes? Cette demande me paroît tout-à-fait hétéroclite. Est-ce pour apprendre ce que vous aurez fait trois semaines avant? ou voulez-vous y lire l'avenir? Moi qui n'y entends rien, je vous les enverrai pour que vous me mandiez ce qu'on doit y voir.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

A Munster.

Je n'ai point reçu de lettres aujourd'hui, et me voilà rentré dans la solitude affreuse où mon ame sera toujours quand je n'entendrai pas parler de vous. La tristesse, l'inquiétude, l'impatience et l'ennui m'accompagnent dans ce désert, et ne me quitteront qu'au moment où je pourrai vous rejoindre. O ma tendre amie! je ne vis plus que pour vous; mon ame est fermée à tout autre sentiment: celui-là l'absorbe toute entière. Pour m'aider à supporter l'absence, je cherche en vain l'énergie et la fermeté dont je fus quelquefois susceptible; je ne m'en trouve plus. Vous me plaignez, et j'en ai grand besoin; je vous trouve très-généreuse, et beaucoup plus que je ne croyois. Vous avez senti dès le premier instant ma situation, et ce qu'elle a de pénible pour moi. Vos lettres sont remplies de tendresse et de compassion, et mon cœur en est bien touché.

Que vous êtes aimable de continuer à vous bien porter! mais il me semble que vous vous dépêchez bien de prendre le lait le soir. Ne précipitez rien, je vous en conjure: c'est un de vos vieux défauts d'aller toujours trop vite. Ma chère amie, la nature agit lentement et imperceptiblement: elle vous a donné de beaux yeux; servez-vous-en, et agissez, je vous prie, comme elle.

Ce que vous me mandez de Rousseau me paroît fort extraordinaire, et ces visites mystérieuses de la comtesse le sont encore davantage. Pour lui, c'est un pauvre diable qui se tourmente, et n'ose s'avouer le vrai sujet de ses peines, qui est dans sa maudite tête et dans son orgueil ; il se crée, comme cela, des sujets imaginaires, pour avoir le plaisir de se plaindre de tout le genre humain. Je m'en rapporte à votre prudence sur les rabâcheries qu'on vous fera sans doute ; défiez-vous de votre bon cœur, et prenez soin de votre bonheur et de votre tranquillité. Je ne doute pas que je ne sois pour quelque chose dans tout cela, mais ce seroit vous faire injure que de vous recommander mes intérêts ; aussi, ma tendre amie, je ne vous parle que de vous.

J'admire que tout le monde ait sans cesse des tracasseries avec Diderot. Depuis cinq ans que je suis son ami intime. et qu'il est pour moi l'homme du monde que j'aime le plus, je n'ai jamais entendu parler de rien : c'est que, pour faire des tracasseries, il faut être deux, et que tous ces bavards ne font qu'abuser de sa franchise et de sa bonne foi.

J'ai été interrompu, hier, par l'arrivée du marquis de Saint-Lambert ; j'ai passé la soirée avec lui. Vous pensez bien que nous avons un peu parlé de vous ; vous n'imaginez pas quelle satisfaction j'ai eue à voir un homme qui venoit de vous quitter. C'est une grande consolation pour moi de passer le reste de la campagne avec lui ; il m'a parlé des torts de Rousseau envers moi ; il pense que vous lui avez tourné la tête

depuis long-temps, et que j'en suis devenu sa bête : cela est-il vrai ?

Pourquoi donc la comtesse est-elle si gaie ? Est-ce que le départ de Saint-Lambert ne lui a fait aucune peine ?

Oui, mon amie, vous faites très-bien de n'avoir besoin de personne, c'est le moyen de vous attacher pour toujours tous les honnêtes gens de votre cour ; sans compter que, seule ou entourée, vous serez toujours bien. Vous avez raison, la société de la comtesse d'Houdetot ne va point du tout au baron ni à sa femme, et je désire comme vous que cette fantaisie lui passe, ainsi que bien d'autres que nous lui avons connues.

Le portrait que vous faites de Margency est un chef-d'œuvre ; on ne peut rien voir de plus vrai, de plus fin et de plus délicat ; il y a des figures qui ne sont bien dans un tableau qu'en groupe : le Syndic est de ces figures-là.

Je reçois dans l'instant deux de vos lettres ; je commence à craindre que vous ne vous fatiguiez trop en écrivant si souvent. Je vous demande en grace, ma chère amie, de préférer votre santé à tout le reste, et de ne me point écrire des volumes ; cela échauffe le sang, et me fait trembler pour ce lait dont vous ne me dites pas le mot dans votre dernière lettre : je prends cela pour une bonne marque. Je me porte bien ; à cela près, que voulez-vous que je vous dise de moi ? Jusqu'à présent je n'ai été bon à rien à M. le maréchal ; je ne sais si cela viendra, mais j'en doute. Nous

sommes vingt-huit secrétaires ; et que diable faire à l'armée, de la philosophie et de la métaphysique? Après cette expérience, j'espère que le prince sentira qu'il faut me fixer auprès de lui et de vous.

Savez-vous que ce que vous me dites de M. de Jully est un coup de lumière pour moi, et m'explique une nouvelle qu'on m'avoit dite et que son absurdité m'empêchoit de croire : elle pourroit bien être vraie cependant ; mais si je devine juste, il sera récompensé suivant l'événement ; et comme il ne peut être tel qu'on le désire, c'est un homme noyé.

Je ne sais si ce que je vous écris a le sens commun. Je suis logé dans un maudit galetas, au milieu des officiers de la bouche qui nous préparent à dîner.

Dites-vous bien que mon cœur vous est attaché par les liens les plus doux. Je vous parle sans cesse, mais je ne puis vous écrire ; lisez donc ce que je vous dis, et non ce que je vous écris. Adieu ; ayez bien soin de mon amie ; je vous la recommande de mon mieux : dites-lui de ma part tout ce que vous savez de plus doux et de plus tendre ; vous n'en direz jamais assez : dites-lui sur-tout de ne se point affliger, et d'opposer l'espérance à tous les maux qui nous accablent. Parlez-moi de vos affaires, de madame votre mère, de vos enfans, de tout ce qui vous intéresse.

M. Grimm avoit pressenti très-juste sur la résidence de M. de Jully à Genève ; il étoit chargé de commissions secrètes, et l'on avoit exigé de lui qu'il auroit l'air d'ambitionner ce poste de préférence à tout

autre; sa mission étoit, disoit-on à l'oreille, d'observer les démarches du roi de Sardaigne, et d'examiner ce qui se passeroit en Piémont; mais les inquiétudes qu'on marquoit à cet égard étoient une chimère, et je suis persuadé qu'elles n'ont jamais existé.

Pendant le séjour que M. de Jully fit à Genève, il n'y resta jamais un mois sédentaire; il fut presque toujours en Suisse, sous prétexte de la curiosité que lui inspiroit ce pays; il alla même plus d'une fois jusqu'à Neufchâtel. Une très-grande dame de la cour, persuadée que le roi de Prusse ne pourroit résister à toutes les puissances qui se tournoient contre lui, avoit porté l'ambition jusqu'à devenir souveraine de Neufchâtel: elle vouloit prévenir les esprits en sa faveur; mais, incertaine de l'événement, elle ne tenta qu'une négociation indirecte et qui ne put pas la compromettre. Ce projet étoit le comble de la folie: tout autre que M. de Jully ne s'y seroit pas prêté; mais madame *** trouva le secret de le lui rendre vraisemblable. Comme il étoit important de choisir un homme honnête, confiant, sans ambition, et qui ne fût pas assez considérable pour donner de l'ombrage, ni pour vouloir jouer un rôle sans nécessité, on jeta les yeux sur M. de Jully, et on lui promit de le tirer de ce poste aussitôt après la guerre, avec des récompenses telles qu'il les demanderoit. Il donna dans le piége, et fut trop heureux de s'en tirer sans dommage personnel. Peu de gens savent cette anecdote.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Puisque vous voulez, mon ami, que je vous parle sans cesse de notre vie domestique, vous saurez que, tous les matins, nous nous rassemblons comme à l'ordinaire dans le petit salon d'en bas; là nous déjeûnons, ma mère, mes enfans, Linant et moi. Un peu plus tard Linant et mon fils se retirent, soit pour aller se promener ou pour étudier. Si cependant la conversation mérite qu'ils l'écoutent ou qu'ils y prennent part eux-mêmes, alors ils restent. Le paresseux Margency descend quelquefois, de même que ceux qui se trouvent à demeure avec lui; mais tous ces arrangemens sont libres, excepté pour mes enfans, à qui je fais un devoir de donner cette marque de déférence à ma mère, et à qui je me plais de montrer l'exemple. Chacun, vers les dix heures, se retire pour vaquer à sa fantaisie à l'emploi de son temps. Je me débarrasse volontiers tout de suite des affaires de mon ménage, ensuite de ma toilette, qui est bientôt faite. Je vous écris, je travaille, et je ne me rends dans le salon qu'à l'heure du dîner. Nous jouons ensuite une bonne heure avec mes enfans; ils se retirent vers les cinq heures, et puis nous faisons des commentaires à perte de vue sur ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils diront, ce qu'ils feront, ce qu'ils penseront, et Margency se moque de nous. Il mit l'autre jour la conversation de ma mère et de moi en vers; c'étoit un radotage délicieux.

Quelquefois et très-souvent nous parlons de vous, et c'est le moment où nous nous trouvons tous d'accord. Que vous dirois-je encore? Nous nous promenons, nous lisons, nous dormons. En tout notre vie est assez monotone, mais elle est douce et tranquille; et en y regardant de près, on verra que c'est là précisément la vie heureuse que tant de gens cherchent en vain.

J'ai eu une conversation avec la gouvernante de ma fille, dont voici à peu près le sujet. J'y ai rêvé depuis et j'avoue que j'ai besoin de vos lumières pour me guider dans ceci. Je me plaignois que ma fille prenoit souvent un ton de fatuité et d'importance qui me déplaisoit; mademoiselle Durand me dit qu'elle tiroit une grande vanité des égards que mes amis lui marquoient, et des conversations suivies et raisonnables qu'ils avoient avec elle. Elle est accoutumée à jouer un rôle, ajouta-t-elle; elle en est enorgueillie: je crains, madame, que ce ne soit un inconvénient inévitable du plan d'éducation que nous avons adopté. Elle a raison, je le pense comme elle.

Sur cela nous avons raisonné des moyens d'y remédier. Il seroit du plus grand danger de lui faire éprouver de notre part quelque humiliation publique; elle est si décidée, que nous ne la retenons que par la honte; si nous émoussons cette sorte de sensibilité, elle ne connoîtra plus de frein. Nous sommes convenus d'abord de lui faire sentir en particulier qu'on ne la traite avec plus de distinction qu'un enfant ordinaire, que parce qu'elle a montré le désir d'être raisonnable; mais que les égards cesseront nécessaire-

ment si elle cesse d'être bien, et si elle tire vanité des graces qu'on lui accorde. Le mot de grace la révoltera, j'en suis sûre, et je n'en suis pas fâchée. Ensuite je donnerai le mot à mes amis pour qu'ils se moquent d'elle au premier air d'orgueil ou d'importance qu'elle se donnera. Voilà, ce me semble, le moyen le plus sage pour ne détruire que l'excès de sa fierté; mais qui me répondra que, le jour où elle recevra cette leçon, il n'arrivera pas quelque intrus qu'il ne nous conviendra pas de prévenir, et qui gâtera toute notre besogne?

L'habitude où nous sommes de ne la point contraindre dans ses occupations ni dans ses lectures, lui met aussi un papillotage dans la tête qu'il est bon de commencer à détruire; pour cela nous avons imaginé de faire une lecture le soir en commun. Au bout de deux jours elle demandera un autre livre; nous lui dirons qu'elle est la maîtresse d'aller lire dans sa chambre. Vous voyez tout ce qu'il y a à lui répondre, et ce même orgueil que nous voulons réduire la fera rester: il en sera de même pour l'ouvrage.

Rien ne prouve mieux l'abus des méthodes d'éducation qui ne sont pas dirigées par le caractère de l'enfant, que ce qui résulte pour mon fils du plan adopté pour ma fille. Etant élevés tous deux sous mes yeux, il n'est pas possible qu'il ne participe pas aux mêmes conversations, aux mêmes égards qu'on marque à sa sœur, sans quoi on afficheroit une prédilection toujours injuste et toujours nuisible; or, bien

loin de s'en prévaloir, il s'en ennuie, il en ressent de la gêne, et est bien plus content de ceux qui polissonnent avec lui, que de ceux qui veulent lier conversation ; il est vrai qu'il a moins d'esprit que sa sœur, et que, par proportion, il est moins formé.

Rousseau ne vient presque plus me voir ; il est sans cesse chez la comtesse d'Houdetot : il n'a dîné qu'une seule fois ici pendant le séjour du baron.

La comtesse vient d'arriver. Elle nous a parlé d'une tragédie qui a parfaitement réussi ; le sujet est grec et fort intéressant, mais, dit-elle, ces Grecs là pensent et parlent à la française ; les vers sont parfaitement beaux et absolument dans le goût de Racine. A cette nouvelle, le Syndic a sauté de joie. Voilà tout ce que vous mande votre pauvre amie retirée du monde, qui n'apprend que ce qu'on lui dit, et qui n'écouteroit rien, sans le désir qu'elle a de vous amuser.

Le lendemain.

Mon époux est tombé des nues ici ce matin ; je ne sais d'où il vient, mais sa chaise étoit crottée et toute en pièce, ses gens et lui harassés : il est monté dans mon appartement, je lui ai fait quelques reproches sur l'embarras où il nous avoit laissés ; il m'a tendu la main les larmes aux yeux : Ne m'accablez pas, m'a-t-il dit, ma chère amie, je suis assez malheureux.

Persuadée que j'avois quelque accident affreux à redouter, je me suis sentie si saisie, qu'à peine ai-je osé le questionner ; cependant, voyant qu'il ne disoit

mot et qu'il pleuroit toujours: Parlez donc, lui dis-je, je m'attends à tout: il y a long-temps que je prévois..... —-Ne vous alarmez pas, ma chère amie, ma peine ne regarde que moi.

Croiriez-vous que je fus assez sotte pour n'être pas plus tranquille? Il faut qu'elle soit bien grave, lui dis-je, puis-je la partager?—Hélas, vous n'y pouvez rien. —Peut-être, un bon conseil.....quelquefois il est important d'en demander. Vous savez que vous pouvez compter sur moi.—Je le sais, je connois votre bon cœur, je vous ai toujours retrouvée.....—Eh bien! avez-vous besoin de quelques secours prompts; sûrement, vous manquez d'argent?—Oh! mon Dieu non.....c'est-à-dire, pardonnez moi, je n'en ai pas; mais ce n'est pas cela. Tenez, je puis vous parler, vous n'êtes pas une ame comme une autre, vous êtes mère tendre..... —Ah ciel!.....—Quoi?—Dites donc.—Une personne que j'aime et que j'estime, avec qui je passe ma vie, a sa petite fille à la mort.....à la mort sans ressource.

Jugez de ce que je devins à cette belle confidence; je restai immobile et si indignée, qu'il me fut d'abord impossible de proférer un mot. Pendant ce silence, il parloit avec une chaleur, un attendrissement: c'est que si vous connoissiez cet enfant, disoit-il, si vous saviez ce qu'il vaut, ses graces, ses talens!

Il finit par me faire pitié: Pauvre homme, lui dis-je, vous êtes ensorcelé! je ne sais ni remède, ni consolation à cet état. Je me levai pour le quitter, mais il n'eut pas l'air d'être blessé de ma réflexion, ni du peu de part que je prenois à sa douleur; il se leva et

me suivit en essuyant ses yeux, puis il me dit tout-à-coup : A propos, j'attends trois de mes amis qui viennent chasser avec moi ; il faut bien se dissiper un peu ; faites-nous préparer à déjeûner. Il me passa par la tête qu'il n'y avoit pas un mot de vrai à tout ce qu'il m'avoit dit et qu'il n'avoit peut-être joué cette scène que pour m'empêcher de lui faire des reproches qu'il sentoit bien mériter. Mais en partant pour la chasse, il me pria d'ouvrir les lettres que l'exprès qu'on devoit lui envoyer apporteroit, afin de le préparer, lorsqu'il reviendroit, à ce que j'aurois peut-être à lui apprendre. Je ne répondis rien. L'exprès est arrivé en effet, et je n'ai point ouvert la lettre comme vous le pensez bien. Je la lui ai remise à son arrivée. Pourquoi donc ne l'avez-vous pas ouverte ? m'a-t-il dit. C'est que je ne me mêle point des affaires qui ne me regardent pas, lui ai-je répondu.—Je vous l'avois dit. —Cela est vrai, mais je m'étois bien promis de n'en rien faire.—Il n'y a donc jamais que vos premiers mouvemens d'honnêtes.

En disant cela, il ouvroit sa lettre et la lisoit. Ah ! quel bonheur, s'écria-t-il, il y a eu une crise, elle est sauvée ! Puis il me tourne le dos, appelle ses gens, va à son écurie, monte à cheval et court encore.

Monsieur de Jully est venu ce soir nous faire lecture du plus fastidieux sermon que j'aye de ma vie entendu ; il est de je ne sais quel abbé, que ma voisine lui a dit de protéger. Il fait collection de ces sortes d'écrits pour se prémunir contre le calvinisme dont la ville qu'il va habiter est infectée. Ce mor-

ceau d'éloquence a trouvé grace auprès du Syndic. Trois ou quatre petites phrases quarrées l'ont transporté et converti. On a beau faire, dit-il, tôt ou tard il en faut revenir là. Il est de certaines vérités auxquelles il faut que tout cède. Je ne sais combien cela lui durera ; mais je sais bien qu'une femme qui aime cet homme-là doit redouter jusqu'à un aveugle qui chante dans la rue le *Vexilla regis*.

J'ai conté à monsieur de Jully la scène que j'ai eue avec son frère ; il s'est chargé de lui parler, et de se faire rembourser des avances qu'il m'a faites pendant son absence. Bonsoir, demain ou après je vous en dirai davantage.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Reprenons où j'en suis restée.

Je n'ai point répondu, mon ami, à l'article où vous me mandiez que le marquis de Saint-Lambert prétendoit que Rousseau étoit amoureux de moi ; je vous proteste qu'il n'y a jamais pensé. Où a-t-il donc pris cela ? j'y ai bien regardé, et je suis très-sûre qu'il n'en est rien.

Pardonnez-moi, vraiment la comtesse est désolée de l'absence du marquis ; mais le chagrin l'a-t-il jamais empêchée d'être gaie ? Elle pleure de la meilleure foi du monde, et rit de même, c'est la femme la plus heureusement née que je connoisse.

Je ne vous ai point écrit depuis trois jours, parce

que j'ai eu du monde, et puis, parce que....parce que je viens de commencer un ouvrage dont le début me plaît: c'est le roman de Rousseau qui m'en a donné l'idée. Toutes ses lettres sont si belles, si bien faites, que la lecture m'en paroît froide et fatigante. Lorsque j'aurai quelques cahiers d'achevés, je vous les enverrai pour savoir si je dois continuer. J'ai fait aussi quelques à propos de société qui ont eu assez de succès. M. Diderot me les a fait demander par le gouverneur de mon fils; mais il faut me rendre un peu plus de justice pour avoir le droit de lire mes rêveries.

M. d'Epinay, au milieu de son désordre, et malgré l'état de gêne où toute sa maison est réduite, trouve de quoi fournir à cette association scandaleuse dont vous avez vu les commencemens. M. de Francueil, le chevalier de M***, et le petit de Maurepaire en sont. Ils ont fait faire un théâtre; ils y jouent l'opéra, la comédie, devant la cour et la ville: le spectacle est médiocre, mais le ridicule des acteurs est intéressant dans un pays où se moquer du monde est tout l'art d'en jouir; de sorte qu'on y court comme au feu.

M. de Francueil est venu me voir une fois ici avec ses trois associés; je les ai reçus comme leur conduite le mérite.

On prétend que Rousseau et la comtesse continuent leur mystérieux rendez-vous dans la forêt. Il y a trois jours qu'il me fit dire par le jardinier qu'il ne venoit pas me voir, parce qu'il étoit incommodé. Le même soir, j'envoyai chez la comtesse; il y étoit établi tête à tête, et y est resté deux jours. Cela me paroît

si bizarre et si comique, que je crois rêver. Il est venu hier passer la journée ; il m'a paru embarrassé, mais je n'ai pas eu l'air de rien savoir, ni de rien remarquer. Il prétend toujours qu'il viendra passer quelques jours avec moi : comme il voudra.

Mon ami, il faut que je vous confie que je suis un peu en peine de ma mère. Si j'avois été parfaitement tranquille sur son état, je n'aurois pas été si long-temps sans vous en parler. Elle se porte bien cependant, mais elle a des caprices et des variations de goût qui m'alarment ; elle n'est occupée que des arrangemens à faire dans sa nouvelle maison ; car je vous dirai qu'elle s'est dégoûtée de celle qu'elle habitoit, et qu'elle l'a quittée. Elle disoit hier, à propos de cela, qu'elle vouloit vous demander votre portrait, tout mauvais qu'il est, pour mettre dans son cabinet. J'ai osé dire que je le lui disputerois ; et elle a répondu qu'elle ne le céderoit qu'à moi. Me le refuserez-vous à présent ? Ah ! mon ami, vous êtes si honnête, que vous faites taire même les scrupules de la devotion.

Quant à mes enfans, je suis contente d'eux : ils feroient mon bonheur si j'étois entièrement maîtresse de leur sort et du mien ; mais comme je ne le suis pas, plus j'ai lieu d'être satisfaite de ce qu'ils annoncent, plus ils m'occasionnent de réflexions fâcheuses pour l'avenir.

Je ne vous écrirai point davantage aujourd'hui, mon ami, je vais me tranquilliser, j'irai ensuite me promener, je reviendrai prendre mon lait, et puis je travaillerai à mon ouvrage qui s'avise de m'amuser. Ce qui me fâche, c'est que je n'ai personne pour

transcrire, mais je prierai le baron d'Holbach de me donner un de ses copistes, afin de pouvoir vous envoyer ma besogne au fur et à mesure.

Rousseau est arrivé ce matin avec mademoiselle le Vasseur, pour passer deux jours ici, c'est-à-dire jusqu'à vendredi. Je vous rendrai compte de son séjour s'il en vaut la peine. Desmahis a écrit à M. de Margency pour le prier de négocier auprès de moi la restitution d'une lettre en vers qu'il m'écrivit l'année dernière, et de m'engager à effacer de mon recueil ma réponse, le tout, sans un mot d'honnêteté, ni de complimens pour moi. J'ai remis l'une à M. de Margency, et j'ai effacé de mon recueil l'autre en sa présence, en lui disant que je ne savois pas pourquoi il supposoit qu'il fallût une négociation pour cette demande ; que l'hiver dernier je lui en avois fait une pareille sans y mettre assez d'importance pour y mêler un tiers : je lui ai dit encore, que les lettres que je lui avois écrites n'étoient dans mon recueil que malgré moi, et parce qu'il l'avoit exigé ; que je ne les trouvois pas dignes d'avoir place au milieu de tout ce qui y étoit, et qu'il me rendoit un vrai service de désirer qu'elles fussent effacées.

La lettre de Desmahis est fort entortillée ; j'en suis très-mécontente, et je ne l'ai pas caché au Syndic, car si le fond de la demande est simple, la tournure ne l'est pas. J'entrevois dans tout ceci quelques petits mystères de foiblesse mêlée d'iniquité, que, loin de chercher à développer, je remercie Dieu de ne pas connoître. Il n'y a que trop de gens que je

mésestime dans le monde, je ne veux pas en voir augmenter le nombre ; le mépris me gêne beaucoup, mais la pitié n'est pas si embarrassante ; or, je n'en suis encore que là avec Desmahis, et j'espère que j'y resterai : en tous cas, je veux éloigner toute chiffonnerie de ma tête et de mon cœur pour être toute entière à vous et à moi.

Je ne comprends rien, mon ami, à la profondeur de vos raisonnemens politiques sur la résidence de M. de Jully, mais je suis en attendant toujours pour ce que j'en ai dit : il se propose de partir très-incessamment.

J'ai été hier deux heures seule avec Rousseau, et aujourd'hui autant ; il ne m'a rien dit au-delà de la pluie et du beau temps. La réserve que je suis obligée d'avoir avec lui me gêne. Ce que vous m'avez dit de cet homme me l'a fait examiner de plus près ; je ne sais si c'est prévention ou si je le vois mieux que je ne le voyois, mais cet homme n'est pas vrai : lorsqu'il ouvre la bouche et qu'il en sort un propos dont je ne puis me dissimuler la fausseté, il se répand en moi un certain froid que je ne saurois bien rendre, mais qui me coupe la parole si décidément, qu'on me tueroit plutôt que de me faire trouver deux mots à lui dire. Il y a sûrement quelque cause étrangère à sa conduite que je ne connois pas, et qui lui donne à mes yeux cet air faux, tandis qu'il ne l'est peut-être pas : s'il l'étoit et que j'en fûsse sûre, alors l'indignation s'empareroit de moi et je serois plus à mon aise. Je ne sais trop si je lui ferois tort de dire qu'il est plus flatté du plaisir

de soutenir des thèses bizarres, que peiné de l'alarme que peuvent jetter dans le cœur de ceux qui l'écoutent des sophismes si adroitement défendus. J'ai éprouvé hier ce que je dis là : il a vraiment laissé dans mon ame de la désolation. Je causois avec lui et M. de Margency sur la manière dont Linant s'y prenoit avec mon fils, nous approuvions une partie de sa méthode et nous blamions l'autre. Tout à coup je m'avise de dire : C'est une chose bien difficile que d'élever un enfant. Je le crois bien, madame, répondit Rousseau, c'est que les père et mère ne sont point faits par la nature pour élever, ni les enfans pour être élevés.

Ce propos de sa part me pétrifia : Comment entendez-vous cela ? lui dis-je. Margency en éclatant de rire ajouta ce que je n'avois osé ajouter. N'avez-vous pas, lui dit-il, un projet d'éducation dans la tête ? Il est vrai, répond Rousseau du même sang-froid ; mais il vaudroit bien mieux qu'ils fussent dans le cas de s'en passer et moi de ne le pas faire. Dans l'état de nature il n'y a que des besoins auxquels il faut pourvoir, et cela sous peine de mourir de faim ; que des ennemis dont il faut se défendre, et cela sous peine d'en être tué ; que son semblable à produire, chose à laquelle le plaisir ne nous invite que de reste, sans la leçon de nos parens : ainsi vous voyez que l'éducation d'un homme sauvage se fait sans qu'on s'en mêle ; que la base de la nôtre n'est pas dans la nature : il faut qu'elle soit fondée sur des conventions de société qui sont toutes pour la plupart bizarres, contradictoires, incompatibles tantôt avec le goût, les qualités de

l'enfant, tantôt avec les vues, l'intérêt, l'état du père ; et que sais-je de plus ?

Mais enfin, nous ne sommes pas sauvages, lui dis-je, bien ou mal, il faut élever ; comment s'y prendre? Cela est fort difficile, reprit-il. Je le savois, lui dis-je ; c'est la première chose que je vous ai dite, et me voilà tout aussi avancée qu'auparavant. Pour faciliter votre ouvrage, reprit Rousseau, il faudroit commencer à refondre toute la société, car sans cette condition vous serez à tout moment dans le cas, en voulant l'avantage de votre enfant, de lui prescrire dans sa jeunesse une foule de maximes fort sages d'après lesquelles il reculera au lieu d'avancer : franchement jetez les yeux sur tous ceux qui ont fait un grand chemin dans le monde, croyez-vous que ce soit en se conformant aux maximes scrupuleuses de probité qu'ils ont reçues de leurs pères ? On n'ose leur dire qu'il faut être menteur, faux et méfiant ; mais on sent très-bien qu'il faudroit qu'ils le fûssent : voilà l'embarras de l'éducation. On sent par expérience tout l'avantage de ces qualités. Aussi écoutez un enfant un peu plus avisé que les autres ; s'il presse son père sur l'observance rigoureuse des règles qu'il lui prescrit dans quelques circonstances fort importantes, comme lors qu'il s'agit de faire le sacrifice de sa fortune à un ami, ou de secourir des malheureux ; vous verrez ce père apporter tant de *si*, de *mais*, tant de modifications à ses préceptes, que l'enfant ne saura plus où s'arrêter, et alors la belle maxime se réduit à rien. Tenez, c'est qu'il ne faut pas penser à tirer parti de l'éducation, toutes les fois

que l'intérêt particulier ne sera pas tellement joint à l'intérêt général, qu'il soit presque impossible d'être vicieux sans être chatié, et vertueux sans être récompensé, ce qui n'est malheureusement dans aucun lieu du monde.

Quoi ! pas même dans votre patrie ? reprit Margency. C'est peut-être là un peu moins mal qu'ailleurs, répondit Rousseau ; mais en général par-tout où l'éducation d'un peuple est mauvaise, celle des particuliers ne peut être bonne, et toute la jeunesse se passe à apprendre des choses qu'il faut oublier dans un âge plus avancé. Le grand talent de votre éducation est de placer, ou d'oublier les maximes suivant les circonstances. Mais, lui dis-je, est-ce que vous ne croyez pas qu'il y a de l'avantage à être bon, même dans une société corrompue ? Oui, reprit-il, mais c'est un avantage qu'on ne peut sentir qu'à la fin de la vie. Ah ! monsieur, lui dis-je, véritablement en colère, vous oubliez que je suis mère et vous me désespérez avec votre philosophie ! Madame, ajouta-t-il avec le même sang-froid, vous me demandez la vérité, votre douleur même est une preuve que je vous la dis.

Que pensez-vous de cela, mon ami ? je vous avoue que je suis vivement affectée de cette conversation, j'ai besoin de votre avis pour fixer mes espérances et mes craintes ; je ne saurois me faire à l'idée qu'il faut renoncer à la probité pour être heureux dans ce monde.

A propos ; grande brouillerie entre la comtesse d'Houdetot et le Syndic ! Grande brouillerie entre ladite comtesse et madame de Verdelin ! Je n'y suis

pour rien, et n'y veux être, Dieu merci. Je vous conterai tout cela après dîner. Bonjour, au revoir.

Le lendemain.

Ah! que je suis en colère contre vous: en vérité, mon ami, vous me désolez. Je ne puis digérer cette lettre que vous avez écrite au trésorier de madame la duchesse, et qui court tout Paris; elle m'est revenue de deux endroits différens. Il a tort de l'avoir fait courir; mais de quoi vous avisez-vous d'adresser des doléances à un homme dont la discrétion ne vous est pas connue? En vérité, je ne vous reconnois pas là, vous qui êtes sage, prudent plus que personne au monde, qui êtes l'ennemi déclaré de toute espèce de déclamation: je n'en reviens pas.

Je conçois que c'est un affreux spectacle pour un ami de l'humanité que celui de cent mille hommes exposés à toutes les souffrances, à la misère et à la cruauté inséparable de la guerre, et sur-tout dans une armée commandée et menée par plusieurs volontés; mais vous me disiez si bien, il y a quelque temps, qu'il falloit se contenter de gémir sur la folie des hommes, et être encore plus fou qu'eux pour penser à les corriger. Enfin, mon ami, si ce n'est pas pour vous que vous gardez le silence, que ce soit pour la tranquillité de vos amis et la mortification de vos ennemis.

Voici encore une lettre de vous où je ne vois que soldats, officiers, généraux, intendans......si je revois un seul de tous ces mots-là, je rabats beaucoup de votre sagesse.

Mais je dois vous dire cependant que rien n'est si plaisant que la relation de votre bal et le portrait de la petite bossue qui enchantoit tous vos talons rouges. Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans tout cela, c'est que vous avez eu un quart-d'heure de gaieté. Je vous ai promis une histoire, à mon tour; la voici, et je ferme ma lettre.

Madame de Verdelin s'étant prise de passion pour la comtesse, et la comtesse pour elle, parce que la première fois qu'elles se virent elles avoient un ruban de même couleur de rose, à la troisième visite allèrent se promener tête à tête dans le petit bois de Margency. L'une de soupirer, l'autre de répondre de même; et de soupirs en soupirs les voilà conduites à des réflexions générales sur la gêne des maris, l'inconstance des amans; des pleurs involontaires s'échappent de leurs yeux, et par leur abondance grossissent bientôt les ruisseaux...Un regard de côté rapproche leurs ames, et voilà la confiance établie. On s'avoue réciproquement ses amours...que dis-je on s'avoue; on s'en vante. La petite de Verdelin console la comtesse par son éloquence et sa sensibilité; la comtesse, à son tour, ranime l'espérance perdue, promet des soupers en partie carrée, des promenades, etc. enfin elles sortent du bois voyant les cieux ouverts. On écrit le lendemain à mon compagnon tous ces nouveaux et merveilleux projets; on lui recommande d'aller bien vite faire sa cour à la comtesse; il trouve que cela n'est pas pressé. Sur ce peu de vivacité, on le boude chez les Verdelin. Il se passe huit jours, pendant lesquels le-

deux héroïnes ne se quittent point; elles se lèvent vingt fois par jour pour aller s'embrasser et se soupirer dans l'oreille; pendant ce temps, la jeune sœur vient tous les jours à ma porte demander mon compagnon, et le gronder de ce qu'il ne va pas chez la comtesse; on lui exagère les services qu'elle doit rendre, on parvient à l'engouer; ce qui n'est pas absolument difficile. Il revient à la fin enchanté de tout ce que ces dames en racontent, et tourne une heure autour du pot pour me faire trouver bon qu'il s'en aille dans deux jours en passer trois chez la comtesse. Je consens de toute mon ame. Le lendemain (c'est une chose fâcheuse que le lendemain pour de certaines gens) le lendemain donc arrive ici cette comtesse, pour dîner. Margency la voyant arriver, change de tabatière, et pour cause. Force révérences, force complimens; mais elle ne lui dit pas un mot; il s'approche d'elle, il la remercie assez hautement de ses bontés pour lui: vous connoissez la légèreté et l'indiscrétion qu'il met à tout cela. Il prend du tabac d'Espagne, en offre; madame d'Houdetot aperçoit une miniature, prend la boîte, reconnoît la divinité, referme le sanctuaire, le rend en détournant la tête d'un air indigné, et s'éloigne du profane sans dire un mot. Elle évite de lui parler le reste du jour, et, craignant sans doute d'être compromise, rompt net avec la petite femme, sa petite sœur et leur cousine, surnommée la Fée bleue; et tous ces gens, la veille si enivrés d'elle, l'appellent aujourd'hui bégueule. Voilà mon conte; si vous ne le trouvez pas bon, mon ami, faites-en un meilleur. Bonsoir.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Oh! ma chère Emilie, laissez-moi oublier un instant avec vous le cruel spectacle dont je suis sans cesse témoin. Sans cette campagne, je n'aurois jamais eu idée jusqu'où peut être poussé l'excès de la misère et de l'injustice des hommes. Venez consoler un moment votre pauvre ami ; hélas ! pour tout au monde je n'aurois voulu vous quitter ! il l'a fallu cependant : comment ai-je pu prendre sur moi ce cruel sacrifice? je suis encore à le comprendre.

Nous avons vu le soleil aujourd'hui pour la première fois ; mais on nous a rassurés sur ce phénomène, et l'on nous promet de la pluie pour demain. J'ai perdu la seule douceur qui me restoit, la société du marquis de Saint-Lambert ; nous campons à trois lieues l'un de l'autre. Je ne vois mon salut que dans la fin de cette campagne, car on nous fait faire sans sujet des marches et des contre-marches. L'ennemi a allumé sa paille hier à onze heures du soir pour se moquer de nous, et a décampé. Son camp, qui passoit pour inexpugnable, s'est trouvé sans un seul retranchement.

Je pense comme vous que Rousseau devient fou, mais je ne sais pourquoi vous vous en étonnez, ma tendre amie ; je l'ai toujours bien prévu, et je ne cesserai de vous dire que vous avez grand tort d'avoir, pour ainsi dire, partagé ses premiers écarts par la foiblesse avec laquelle vous l'avez traité : ayant autant de

crédit que vous en aviez sur lui, vous auriez dû l'employer à ramener à la raison son esprit égaré. Je fais des vœux pour que vous ne soyez pas mêlée dans ses extravagances, et que vous n'ayez plus à vous laver des torts des autres.

Le marquis de Saint-Lambert m'a fait passer une lettre de la comtesse d'Houdetot, où elle mande que vous vous portez à merveille et que vous engraissez. C'est le seul moyen de me faire prendre mon parti sur mon exil. Elle mande aussi que vous vous occupez beaucoup de votre établissement à Epinay, afin de céder la Chevrette au baron : est-ce qu'il compte venir s'y établir tout de suite? Mandez-moi un peu ce qu'ils deviennent.

J'approuve très-fort le refus que vous avez fait de montrer vos ouvrages à Diderot ; cette marque de confiance n'est due qu'à vos amis. Vous pouvez vous souvenir, ma tendre amie, que nous sommes souvent convenus qu'une femme ne sauroit être trop réservée sur cet article ; peu de gens sont tentés de rendre justice à leurs talens, et beaucoup sont pressés de leur supposer de la prétention. D'ailleurs, il est bon et même très-nécessaire d'avoir le ressentiment des injustices qu'on nous fait éprouver, et de traiter les gens en conséquence de l'estime qu'ils nous marquent.

Je vous en demande pardon, mais la scène de votre mari m'a fait rire comme un fou ; il est pourtant certain que rien n'est moins risible, et que les réflexions que fait naître son extravagance ne sont pas gaies. Je ne puis m'empêcher de vous exhorter à lui parler très-

ferme sur l'état où il laisse sa maison : c'est là votre devoir, et non de suppléer à ce qu'il doit faire, et qu'il ne fait pas.

J'ai plus d'une fois remarqué dans Pauline le défaut dont vous vous plaignez ; je ne m'en suis point alarmé pour elle, parce qu'il est le germe de plus d'une vertu, et d'une vertu très-nécessaire dans le monde, sur-tout au degré de mollesse et de corruption où la société est arrivée. Prenez-vous en moins à votre plan qu'à son caractère. La preuve en est le peu d'effet qu'il produit sur son frère. Quant au papillotage que vous lui reprochez, cela est différent, il pourroit bien tenir à la méthode que vous avez jusqu'à présent employée avec elle, ma chère amie ; c'est que les plus belles spéculations, les meilleures théories sont souvent bien fausses dans la pratique. Mais avec l'esprit juste, actif et vigilant dont vous êtes douée, il y a peu de maux sans remèdes : quant à moi, il m'est aussi impossible de vous guider à cet égard du fond de la Westphalie, qu'à notre général de nous laisser reposer deux heures de suite.

Imaginez-vous que je vous écris debout, appuyé contre une mauvaise planche et au milieu des cris de tout un village qui demande justice sur la maraude et le pillage de nos soldats. Ce qui vous paroîtra incroyable, c'est qu'ils ont pris pour trois cent mille écus de toiles. La sévérité ne ramène point la discipline ; nous sommes entourés de pendus et l'on n'en massacre pas moins les femmes et les enfans, lorsqu'ils s'opposent à voir dépouiller leurs maisons. Je ne peux rien

prévoir encore sur la durée de la campagne, mais je ne crois pas qu'elle soit excessivement longue. On prétend qu'on pourroit bien faire un gros détachement de notre armée pour renforcer celle d'Alsace : si cela est, j'en sais plusieurs qui regagneront bientôt la capitale.

Adieu, ma chère amie, conservez-vous pour vous et moi ; souvenez-vous que vous n'aurez jamais d'ami si tendre. Je baise cette main qui m'est si chère.— Adieu.

LETTRE

DE M. DE MARGENCY A M. GRIMM.

Du Château d'Epinay.

Eh bien ! notre très-aimable ami, vous marcherez donc toujours et ne vous reposerez jamais ? Toujours après ces Prussiens qui passent tranquillement le Véser à votre barbe? Eh bien ! comme dit la chanson :

Et lon lan la, laissez-les passer ;

c'est mon avis. Au reste, j'ai remis tous les paquets que vous m'avez adressés à madame d'Epinay, et, puisque je suis sur son compte, il faut que je vous parle d'elle. Je suis témoin de sa sagesse et de son courage : si elle ne peut guérir, elle mérite au moins de se bien porter par l'exactitude et la sévérité de son régime.

Nous sommes installés ici depuis quatre jours pour laisser le champ libre au baron d'Holbach lorsqu'il lui plaira de venir s'établir à la Chevrette. Ma foi, je trouve que c'est ici le plus beau château, les bois les plus frais et la meilleure ombre du monde : réellement tout cela est délicieux.

Le baron et sa femme sont chez leur mère; je crois pourtant qu'ils ne tarderont pas à venir habiter ce séjour enchanteur. Nous attendons aussi tous les jours ce marquis charmant.*

Ah! mon ami, nous vous désirons fort; il me semble que nous serions bien tous au même ton! il nous prend à propos de botte des bouffées de rire qui nous réjouissent tout-à-fait. Vous ne nous parlez que pluie dans vos lettres; nous ne connoissons point cela ici. C'est un soleil, un beau temps, un chaud de tous les diables, c'est le climat de Toulon: il est vrai que nous n'avons point de bal, encore moins de bossus pour les faire entrer en danse. Nous sommes tous droits comme des *I*, et nous avons d'assez beaux yeux. Je connois cependant à une lieue d'ici un œil philosophique qui figureroit assez bien à votre bal.† J'irai voir demain s'il y est encore.

Je viens de recevoir une lettre du grand Duclos: il me rend compte d'une chose que je lui avois demandée; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il ne m'y dise pas de bien de lui ni de mal des autres.

Nous vîmes hier le vieux secrétaire de l'Académie Française chez le bon Monsieur * * *, c'est, comme disoit le baron, le temps chez l'éternité. Il y avoit encore là une demoiselle; je n'en ai jamais vu qui ait mérité autant de le demeurer; aussi je la crois intacte comme l'enfant qui vient de naître: je ne sais point

* M. de Croismare.

† Le mari de madame de Verdelin, dont il veut parler, n'avoit qu'un œil.

son nom, mais son visage est rouge et jaune comme une grenade. Nous attendons aujourd'hui l'Hermite avec son chien, je vous jure qu'il ne ressemble pas au beau ténébreux de Michel Cervantes. Entre nous, je crois qu'il est philosophe comme Sganarelle étoit médecin.

Je travaille ici à faire trembler, et au bout de tout cela je n'ai encore qu'une chanson et un madrigal de présentables. Je voudrois aller jusqu'à l'églogue; cela viendra peut-être un de ces matins, Adieu, mon ami, je vous embrasse et vous bénis.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Du Château d'Epinay.

MON compagnon vous a mandé hier notre établissement ici, mon ami; je l'avois laissé maître de la maison, et j'étois allée à Paris pour dire adieu au baron et à sa femme qui sont allés passer quinze jours chez leur mère. Ils comptent à leur retour s'établir à la Chevrette. J'ai profité de mon voyage pour faire un tour chez vous: j'ai rangé par ordre les manuscrits que m'a remis M. de Margency, j'ai fait quelques autres affaires tranquillement chez moi, et je suis revenue à six heures; il ne faisoit ni froid, ni chaud. J'ai fait une partie du chemin à pied, à peu près ma dose de promenade ordinaire, et je suis arrivée sans aucune fatigue....

Je reçois une lettre de Paris. Eh! vraiment oui, la grande armée de l'Alsace est décidée! cela est-il

bien vrai? Il me semble que nous aurions tout gagné si je vous voyois revenir en France. Mais qu'est-ce que c'est que ce bois dont on me parle où il faut passer pour gagner les ennemis? Il sera sûrement bien gardé. Passera-t-on à travers? cela n'est pas croyable; et si l'on file à l'abri du bois, on n'est pas à l'abri d'une embuscade: convenez que cela fait peur à imaginer. Mon Dieu, mon ami.....Tenez, je n'y veux plus penser.... mais j'y pense sans le vouloir. Je crains bien que le moment ne soit arrivé où vous ne serez plus en sûreté. Je n'ose le demander, de peur qu'on ne me réponde que cela est vrai.

Voici une mauvaise journée, mon ami; des idées noires, presque point de temps pour causer avec vous; une lettre imposante qu'il faut écrire à mon époux, pour obtenir de l'argent et pour qu'il tire ses pauvres domestiques de la misère où il les tient. Je sais qu'il doit recevoir dans quatre jours un remboursement de vingt mille livres; je voudrois bien en accrocher quelque chose.

J'ai mené mes enfans visiter les pauvres de notre paroisse. Nous avons distribué des vêtemens aux petits enfans; j'ai été assez contente des miens: mais cette visite va nous servir de texte pendant huit jours, car leurs idées sur la misère et sur ses effets sont bien embrouillées. Adieu, mon bon ami. Vous ai-je dit que nous avions aussi parcouru toutes nos possessions? Tout est en meilleur état que je ne le croyois.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je n'ai point de lettres. Je fais un grand effort sur moi-même pour n'être pas inquiète. Je vais tâcher, mon ami, de ne vous parler ni de vous, ni de moi. J'ai l'ame triste, et le détail que le marquis de Croismare qui vient d'arriver nous a fait de l'état du pauvre Desmahis ne m'a point du tout égayée. Depuis trois semaines on le voyoit devenir de jour en jour plus mélancolique ; quelques accès de fièvre se sont joints à cette humeur noire, et sa tête en est restée affectée. Il est tombé tout à coup dans la dévotion la plus extrême. Malheureusement pour lui il voit continuellement l'enfer ouvert pour l'engloutir ; il est dévoré de remords ; il ne se croit en sûreté que lorsqu'il a son directeur à ses côtés. Il a brûlé tous ses écrits ; mais ce qu'il y a de plus scandaleux dans cette prétendue réforme, c'est qu'il a rompu avec tous ses amis, et qu'il a fait une satire contre eux et nommément contre Diderot et contre Voltaire, comme le seul moyen, dit-il, d'expier sa vie passée. Cette nouvelle nous a consternés ; elle a expliqué à monsieur de Margency le silence que Desmahis a gardé sur deux lettres qu'il a dû recevoir de lui : il ne le supposoit pas malade.

Il vient de lui écrire encore pour lui offrir d'aller s'enfermer avec lui ; car il se flatte, s'il accepte sa proposition, de ramener sa tête et de lui faire jetter au feu sa satire. Le marquis prétend qu'il en court déjà des

fragmens dans Paris. Il a fait entendre au Syndic très-honnêtement et avec cette finesse que vous lui connoissez, qu'il le croyoit peu propre à prêcher la raison et la philosophie.

Un billet de madame de Verdelin avoit détruit, il y a quelque temps, l'effet d'un certain sermon que nous lut monsieur de Jully : aujourd'hui il nous assure que l'aventure de Desmahis l'a fait revenir à ses anciens principes ; mais s'il est témoin vingt-quatre heures de la componction du pauvre pénitent, je ne réponds pas qu'il n'en fasse de sang-froid autant que lui. C'est un grand malheur de n'avoir que des préjugés sans principes, et de ne s'être jamais rendu compte de rien : un malheur aussi grand est de n'avoir pas un avis à soi. Je pense que le grand secret pour ne pas varier au moment de la mort, est d'être conséquent pendant sa vie. Il est très-sage à ceux qui ont des doutes et des scrupules de les éclaircir, et de les écouter s'ils ne peuvent les lever avec assez de certitude pour vivre tranquilles ; mais il est très-plat de jouer l'esprit fort par respect humain.

Nous irons demain dîner à l'Hermitage, si le temps le permet. Je suis bien aise que vous ayez approuvé le refus que j'ai fait de montrer mes écrits à monsieur Diderot. Ils en vaudroient la peine, que j'aurois eu, je crois, la même sagesse. Bonsoir, mon ami, je vais retrouver mes hôtes. Monsieur de Jully part demain pour Genève ; vous l'ai-je dit ?

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Nous avons été hier dîner à l'Hermitage, mon compagnon, le marquis de Croismare et moi. Nous sommes partis à sept heures et demie du matin, ces messieurs après avoir pris leur chocolat, et moi mon lait. Rousseau étoit de la meilleure humeur; ma mère et mes enfans sont venus le soir au-devant de nous. Rousseau est revenu avec nous.

Les bonnes femmes Levasseur sont à vos genoux, et pleurent de tendresse et de reconnoissance en parlant de vous. La vieille m'a dit à l'oreille, comme si elle avoit eu peur que Rousseau ne l'entendît: Madame, voulez-vous bien que je vous demande des nouvelles de quelqu'un....Ah! madame, nous lui avons bien de l'obligation, ainsi qu'à vous. Ah! si madame savoit.... on ne nous donne rien; enfin nous sommes endettées d'un louis....

Vous pensez bien que je ne me le suis pas fait dire deux fois, mais j'ai été obligée de mettre fin d'ailleurs à leur confidence qui devient très scandaleuse. Elles ont trouvé une lettre; je ne sais trop ce que c'est, n'ayant pas voulu leur permettre d'entrer dans aucun détail. J'ai dit à Thérèse: Mon enfant, il faut jetter au feu les lettres qu'on trouve, sans les lire, ou les rendre à qui elles appartiennent.

Le soir, avant de me coucher.

J'en suis encore pétrifiée! comme j'étois à vous

écrire, est entré chez moi le marquis de Saint-Lambert : je n'en reviens pas. Si vous saviez comme nous l'avons tous embrassé, combien nous avons parlé de vous ! quelle joie nous avons eue de le voir ! Il m'a remis votre lettre : qu'elle est bonne, et qu'elle m'a fait de bien ! Mais, mon ami, le marquis dit que vous êtes triste ; je ne le veux pas. Songez qu'il y va de mon repos. Je ne suis pas à beaucoup près aussi aise de voir Saint-Lambert, que je suis fâchée que vous l'ayez perdu ; il vous a vu ; il vous a aidé à supporter votre ennui. Vous avez été pressé de lui parler de nous, il me l'a dit ; pardonnez-nous d'avoir été un moment ravis de le voir.

La comtesse d'Houdetot est venue, une heure après l'arrivée de Saint-Lambert, le retrouver ici. Hélas ! il y a des gens qui ont tous les hasards pour eux ! Je suppose toujours qu'elle sait apprécier celui-ci. Ils m'ont paru cependant assez froids l'un et l'autre ; mais je vois quelqu'un qui en est visiblement dans une amère douleur : il me feroit pitié, si tout sentiment, qui n'est ni honnête, ni raisonnable, pouvoit en faire. L'effet qu'a produit sur Rousseau l'apparition du marquis, ne me laisse presque pas douter qu'il ne soit amoureux de la comtesse. Mais, mon ami, j'en reviens à vous ; pourquoi donc étiez-vous si triste le vingt-six au matin ? Pourquoi faisiez-vous votre mine intérieure ? Saint-Lambert nous l'a dit ; je veux absolument en savoir le sujet. Il n'est ici, ou plutôt il ne sera à Versailles que peu de jours, et il retournera auprès de vous. Il se tait d'ailleurs sur le sujet de sa mission. J'ai encore

beaucoup de choses à vous dire, mais ce sera pour une autre fois. Le marquis est retourné à Versailles ; il nous reviendra demain.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

VOYEZ, ma chère amie, combien je suis à plaindre ! je n'ai seulement pas trouvé un instant pour répondre à nombre d'articles de vos lettres qui en valoient assurément bien la peine. Je profite du départ du marquis de Saint-Lambert et d'une heure de tranquillité, pour causer avec vous un peu librement. J'attendrai présentement son retour avec impatience pour savoir quel progrès a fait votre santé.

Eh bien ! cette bonne, cette excellente tête est donc tout en l'air et tout alarmée de la philosophie de Rousseau ? Mon amie, tout ce qu'il dit tombe sur les maximes qu'on souffle aux enfans, et il a raison. Mais agissez, parlez ; que les vôtres voient secourir les malheureux avec cette délicatesse et cet attendrissement qui vous sont propres ; qu'ils voient votre indulgence envers les autres, votre amour pour la vérité ; qu'ils vous voient enfin si heureuse du bien que vous aurez vu, et de celui que vous aurez fait, qu'ils soient jaloux du même bonheur. Alors, ils feront le bien ou avec réflexion, ou même par instinct, comme s'il leur étoit naturel ; ou, s'ils n'en viennent pas là, c'est qu'il n'y a nulle étoffe, et que dans toute autre circonstance on n'en auroit pu rien faire de bien.

Une des choses, ma tendre amie, qui vous rend le

plus chère à mes yeux, est la sévérité et la circonspection sur vous-même, que vous avez sur-tout en présence de vos enfans. Il faut bien se résoudre à blâmer quelquefois devant eux ce qui fait au fond le bonheur de la vie, mais c'est que la société et ses sottes institutions ont tout corrompu. On ne sauroit réformer ; il faut donc se soumettre. Les enfans sont bien pénétrans ! ils ont l'air de jouer, ils ont entendu, ils ont vu. Oh ! combien de fois cette crainte a corrompu la douceur des momens passés près de vous ! La certitude (si l'on pouvoit l'avoir) qu'ils nous ressembleroient un jour, et qu'ils s'attacheroient à réparer un tort nécessaire par mille actions de bienfaisance et d'honnêteté, auxquelles ils ne se croiroient que plus obligés, nous délivreroit d'une partie de cette contrainte. Mais qui sait cela ? Mon amie, cela nous fait sentir plus que jamais qu'il n'est pas permis à tout le monde d'enfreindre de certaines lois de la société. Il faut bien des vertus solides pour donner le droit de mépriser ce qu'on appelle la pédanterie de la morale. Faites le bien comme vous avez coutume de faire, et ne me parlez plus de votre diable de sophiste, qui ne voit jamais les choses que d'un œil.

Le marquis attend ma lettre. Adieu, ma tendre amie ; il vous portera mes respects, mes hommages, et dira à madame votre mère combien je la révère et vous suis dévoué. Je ne saurois m'alarmer, comme vous, de la joie qu'elle a de changer de maison, si elle se porte bien d'ailleurs. Je reçois la lettre de Margency.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

GRANDE nouvelle, aussi admirable qu'étonnante et inattendue ! Rousseau est allé...Où ?...Devinez......à Paris ! à Paris ? Oui, à Paris. Et pourquoi ? Pour voir Diderot, se jeter à son cou, lui demander pardon de je ne sais quelle lettre trop vive qu'il lui a écrite, j'ignore pourquoi : lettre beaucoup trop forte, à laquelle Diderot n'a point répondu. Quoiqu'il n'ait pas tort, dit-il, il veut lui aller jurer une amitié éternelle. Si cette démarche étoit sincère, elle seroit fort belle ; mais il ne faut pas avoir de distractions lorsqu'on veut en imposer. Rousseau n'est plus à mes yeux qu'un nain moral, monté sur des échasses. Il vint hier au soir dans mon appartement : Ma bonne amie, me dit-il, il faut que je vous confie une chose que vous ne désapprouverez pas cette fois.—Voyons.—Je vais demain de grand matin à Paris chez Diderot ; je veux le voir, passer vingt-quatre heures avec lui, et expier, si je puis, le chagrin que nous nous sommes faits mutuellement.

Je lui dis que j'approuvois fort cette résolution, mais que j'aurois désiré qu'il l'eût prise un peu plutôt. Alors il m'a conté l'histoire de cette lettre d'une manière si louche, que j'en ai conclu que cette réconciliation n'étoit qu'un prétexte pour éviter la présence du marquis, dont l'intimité avec la comtesse lui cause un chagrin qu'il ne lui est pas possible de dissimuler. Il me faisoit pitié, et mes propos s'en ressentoient ; j'y mettois

plus de consolation que de fermeté. J'avois entamé un fort beau discours très-touchant, à ce qu'il me sembloit, lorsque tout à coup il m'interrompit, pour me demander si je n'avois pas un porte-feuille à lui prêter pour emporter sous son bras. Cette demande me parut étrange. Eh ! pourquoi donc faire, lui dis-je, pour un jour ?.....— C'est pour mon roman, me répondit-il, un peu embarrassé. Je compris alors le motif de son grand empressement à voir Diderot. Tenez, lui dis-je sèchement, voilà un porte-feuille, mais il est de trop dans votre voyage, il vous en fait perdre tout le fruit.

Il rougit, et entra dans une fureur inconcevable ; je lui dis les choses les plus fortes sur les sophismes absurdes qu'il me débitoit pour justifier une démarche que j'aurois pu trouver toute simple, s'il n'avoit pas voulu la colorer d'un motif qui n'étoit pas le véritable. Je lui dis entre autres choses, qu'à force de vouloir soutenir le rôle d'homme singulier, qui ne lui étoit jamais dicté par son cœur, mais seulement par je ne sais quel système de vanité et d'amour-propre, il deviendroit faux par habitude. Il s'est mis à pleurer comme un enfant, en me disant qu'il voyoit bien que je ne l'aimois plus. Je lui ai répondu que jamais je ne lui ai donné tant de preuves du contraire. Enfin ses pleurs ont tari, et il est sorti de ma chambre plus en colère qu'affligé.

Ce matin, il est entré chez moi à six heures comme je venois de me lever. Il a long-temps fixé les yeux sur moi, sans me parler, puis tout à coup je l'ai entendu sangloter. Mon pauvre ami, lui ai-je dit, vous me

faites pitié.—Vous êtes une femme bien singulière, s'est-il écrié ! il faut que vous m'ayez ensorcelé pour que je souffre patiemment tout ce que vous me dites. Quel art avez-vous donc de dire les vérités les plus dures et les plus offensantes, sans qu'on puisse vous en savoir mauvais gré?—Mon ami, ai-je répondu, c'est que vos torts ne sont qu'une erreur de votre esprit, et que votre cœur n'y a pas de part......—Où diable avez-vous pris cela? reprit-il avec la plus grande violence. Sachez, madame, une fois pour toutes, que je suis vicieux, que je suis né tel, et que..... et que vous ne sauriez croire, mordieu ! la peine que j'ai de faire le bien, et combien peu le mal me coûte..... Vous riez? Pour vous prouver à quel point ce que je vous dis est vrai, apprenez que je ne saurois m'empêcher de haïr les gens qui me font du bien.—Mon ami, lui dis-je, je n'en crois pas un mot, car c'est comme si vous me disiez que vous ne pouvez pas vous empêcher d'aimer ceux qui vous font du mal.

Il ne put se défendre de rire de ma réponse, mais il me toucha, en me priant avec une bonne foi d'enfant de le ménager et d'avoir pitié de lui. Je ne me sens pas le courage, dit-il, de vous écouter toujours du même sang-froid.—En ce cas, lui dis-je, renoncez à mon amitié, car je ne me sens pas celui de vous tromper. Nous nous sommes quittés fort bons amis: il n'a pas pris le porte-feuille; mais par ce qu'il m'a dit, je crains bien qu'il ne me pardonne pas le moment de franchise que je lui ai arraché.

L'arrivée du marquis, le départ de Rousseau m'ont

empêchée de vous parler de Desmahis : il est fort mal. Il avoit reçu le message de M. de Margency avec des transports de joie : il fit approcher le valet de chambre qui lui avoit apporté la lettre, et lui demanda des nouvelles de son maître, où il étoit, ce qu'il devenoit. Et ensuite il le renvoya, en lui recommandant de dire à son maître qu'il n'avoit plus rien de commun avec lui, ni avec les gens du monde ; qu'il le prioit de ne se souvenir de lui que pour prier Dieu de lui faire miséricorde ; qu'il le conjuroit de profiter de son exemple, et de ne pas attendre si tard pour faire pénitence.

Le pauvre Syndic n'a pu entendre le récit de son domestique, sans verser des larmes. Nous sommes tous consternés du sort de Desmahis et de la direction que l'on a fait prendre à son esprit. Ma mère se tait absolument là-dessus ; moi qui sais lire dans son ame, je vois qu'elle gémit de l'abus que font certaines personnes de leur ministère ; cependant elle n'ose les blâmer hautement. Elle en est indignée comme nous, j'en suis sûre, mais elle en est encore plus contrariée pour la bonne cause.

A propos, je fais partir deux cahiers de mon roman que j'ai copiés pour que vous m'en disiez votre avis bien nettement. Si vous en êtes content, je continuerai.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

J'ai reçu une lettre de M. de Jully, qui est dans un enthousiasme plaisant de son Genève. Il a été malade

en arrivant, et comme c'est Tronchin qui l'a guéri, il me sollicite, avec un empressement qui est à faire rire, de venir me remettre entre ses mains; il en dit les dix-sept merveilles, comme si je ne connoissois pas mieux que lui mon sauveur! Mais je ne me porte point mal à présent. J'ai interrompu le lait par prudence; et si, pour votre repos, je ne m'étois pas fait une loi de tout vous dire, je ne vous parlerois pas des malaises et des maux de tête passagers que j'éprouve quelquefois. Mais il faut bien se garder de s'en plaindre, car j'ai souvent remarqué que ces sortes de maux s'augmentent en y pensant, et diminuent au contraire en ne s'en occupant point. J'attendrai en paix ce que ma destinée ordonnera de moi; et je remercierai néanmoins Jully de son zèle.

Rousseau est revenu de Paris, et y a passé deux jours délicieux, à ce qu'il dit. Diderot et lui sont enchantés l'un de l'autre. Diderot m'a fait dire les choses les plus obligeantes: à quoi tout cela revient-il, avec une conduite si contraire à ses propos?

Je vous ai mandé il y a deux jours que le baron alloit venir à la Chevrette; point du tout, Diderot a dérangé et rompu ce projet, en déclarant hautement au baron qu'on ne le verroit jamais dans un lieu où il ne pourroit éviter de me voir et de se lier avec une femme douée d'un caractère aussi infernal. Margency, qui a été hier passer la journée à Paris, étoit présent à cette scène, et l'a fort assuré, à ce qu'il m'a dit, que je n'étois pas plus empressée que lui de le voir. Il lui a répondu: Mon ami, si elle vous l'a persuadé, c'est une

fausseté de plus. Le docile baron enfin a renoncé à la campagne pour cette année.

Monsieur Diderot ne me fera-t-il jamais l'honneur de m'oublier? Il faut être juste cependant; sa réponse à Margency me persuade que quelqu'un ne cesse de lui en imposer sur mon compte. Il y a certainement quelques noirceurs là-dessous que je ne puis demêler; mais il n'est pas naturel que Diderot que je ne connois pas, qui est votre ami, par conséquent qui est juste et honnête, s'attache à me nuire et à me décrier sans but et sans motif. Au reste, Rousseau n'a point porté son manuscrit, et il m'a remerciée de l'en avoir empêché.

Le soir, après souper.

La comtesse d'Houdetot vient de souper avec nous: elle a amené avec elle le marquis de Saint-Lambert et Rousseau. Le marquis de Croismare prétend qu'elle est entrée comme une princesse sur le théâtre, au moment de la catastrophe. Je lui ai demandé ce que cela signifioit; il m'a répondu qu'il ne se rendoit jamais compte de ce qu'il disoit. Et moi, je vous promets qu'il ne l'a pas dit sans intention. Saint-Lambert et elle avoient l'air très-soucieux, et Rousseau n'étoit pas plus gai. J'ai pris le parti, au sortir de table, de les quitter sous le prétexte d'avoir besoin de repos.

J'ai enfin reçu ce soir de vos nouvelles: je vois par le ton de votre lettre combien vous êtes triste et mal à votre aise. Vous vous laissez abattre, et vous n'avez pas même le courage de vous plaindre; et pendant ce temps je reste sans lettres et sans consolation. Bonsoir,

mon tendre ami ; demain ou incessamment j'espère vous répondre en détail.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

J'AUROIS bien envie de vous gronder, ma chère amie, mais il n'y a pas moyen, vous êtes trop aimable ; il faut tomber à vos genoux et vous adorer sans cesse. Cependant si ces longues lettres que vous m'écrivez sont aux dépens de votre repos, si ces courses légères que vous faites sans ma permission à Paris et à l'Hermitage vont déranger votre santé et votre régime, que voulez-vous que je devienne? Vous m'envoyez, dites-vous, deux cahiers de votre roman ; vous passez donc votre vie à travailler et à écrire? Que tout ce que vous faites pour moi m'est précieux ! mais qu'il me le faudra payer cher, si c'est au préjudice de votre santé !

L'état du pauvre Desmahis me fait compassion : il ne m'étonne pas cependant, la scène qu'il nous a donnée l'année dernière annonçoit quelque détraquement dans cette cervelle. Je n'ai jamais compris comment vous aviez pu un instant adopter ses rats. Les réflexions que vous faites sur lui et sur Margency sont très-justes.

Je savois bien que l'arrivée de Saint-Lambert vous surprendroit : c'est le prince de Soubise qui lui a valu cette commission. Ne regrettez pas un hasard pareil à celui-là, car il sera incessamment de retour ; et notre campagne finira avant la sienne.

Pourquoi donc ne me parlez-vous plus des amours de Rousseau? est-ce que vous n'en avez pas de nouvelles depuis l'arrivée du marquis? Vous avez de bons yeux; mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de la comtesse dans cette aventure. Il me semble que vous ne lui supposez aucun tort. Je suis porté à la juger comme vous, mais encore faut-il savoir à qui l'on a affaire. Il y a quelque temps qu'elle mandoit à Saint-Lambert que Rousseau étoit fou. Il faut que cela soit bien fort, disoit-il, puisqu'elle s'en aperçoit! Vous avez parlé comme un ange à Rousseau, le jour de son départ pour Paris; sa conversation est à imprimer. Si vous lui eussiez toujours parlé sur ce ton là, vous lui auriez épargné bien des chagrins, mais je crains que sa folie ne soit trop avancée pour qu'on puisse espérer de le revoir jamais heureux et tranquille. La demande du portefeuille m'a fait sauter jusqu'aux nues. Il faut être bien sot pour être faux, et vouloir faire des dupes.

Rien n'est si plaisant que l'aventure de madame de Verdelin et de la comtesse. En vérité vos récits sont des chefs-d'œuvre. Que ne suis-je auprès de vous, ma tendre amie, pour rire à mon aise de toutes ces folies? mais je ne sais plus rire. Et le moyen, loin de vous? Voyez avec cette disposition mélancolique ce que je deviendrois, si j'avois, par-dessus mes peines, celle de voir votre santé dérangée. Le mois d'octobre n'arrivera-t-il jamais? Il est triste d'être dans le cas de désirer le retour du mauvais temps, au lieu de jouir de la belle saison. Jouissez-en au moins pour vous et pour

moi. Adieu, ma chère, mon incomparable amie ; il faut toujours finir par être enchanté de vous. Continuez, je vous prie, à avoir pitié de moi, et donnez-moi des nouvelles de Desmahis.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Il faut, mon ami, que je vous fasse encore un des contes de notre canton ; il est fertile en anecdotes cette année.

Je vous dirai donc que la petite Verdelin, dans un moment d'enthousiasme romanesque, a pris son vieux borgne pour confident. Elle a voulu lui persuader qu'il étoit trop heureux qu'elle eût choisi le Syndic. Cet excès de franchise n'a pas eu un si heureux succès auprès de monsieur son époux, que dans je ne sais quel roman d'où la petite femme avoit tiré cette démarche. Depuis ce temps Margency est beaucoup plus assidu ici, il n'ose se présenter chez sa belle ; il prend cela très-philosophiquement, et lorsqu'il ne m'impatiente pas, il m'amuse et me fait rire.

Certainement si je l'avois voulu, je serois très-fort au courant des amours de Rousseau, ou du moins au courant du bavardage de Thérèse ; elle est même venue plusieurs fois pour me porter ses plaintes, mais je l'ai toujours fait taire. Au défaut de ma complaisance, elle est allée se confier à monsieur de Margency, qui rit et s'accommode de tout. Quoiqu'il ne semble pas ajouter plus de foi que moi aux propos de cette créature, il les

répète cependant et s'en amuse. J'ai même été obligée de lui rappeler plus d'une fois que ces contes vrais ou faux me déplaisoient, et que mes amis devoient ménager ma belle-sœur, à plus forte raison si elle ne méritoit pas qu'on la déchirât. En effet, sur quel fondement? sur le rapport d'une fille jalouse, bête, bavarde et menteuse, qui accuse une femme qui nous est connue pour étourdie, confiante, inconsidérée à la vérité; mais franche, honnête et très-honnête, sincère et bonne au suprême degré de bonté. J'aime mille fois mieux croire que Rousseau s'est tourné la tête tout seul, sans être aidé de personne, que de supposer que madame d'Houdetot s'est réveillée un beau matin coquette et corrompue.

Mon opinion est donc, d'après ce que j'en ai appris, comme je vous dis à bâtons rompus, que prévenue comme elle l'étoit de la vertu de notre hermite, elle n'a jamais vu en lui qu'un ami, un confident, un consolateur, un guide, et qu'elle n'est que pour son inadvertance dans le mal qu'elle a fait : leurs promenades solitaires n'avoient sûrement pas d'autre but de la part de la comtesse, que de métaphysiquer sur la morale, la vertu, l'amour, l'amitié et tout ce qui s'en suit : si l'hermite avoit un but plus physique, je n'en sais rien, mais la comtesse n'en aura rien vu; s'il l'a expliqué de manière à n'en pouvoir douter, elle sera tombée des nues : je la vois d'ici, elle aura fait l'impossible pour le ramener à ce qu'il se doit. Peut-être aura-t-elle tû cette folie au marquis par égard pour Rousseau? Je ne réponds pas que par bonté d'ame, par honnêteté,

elle n'ait entassé sottise sur sottise : peut-être finira-t-elle même par en être la victime, et avoir toute l'apparence d'un tort qu'elle n'aura point : je ne sais que trop que cela se passe ainsi. J'ignore ce que l'on murmure d'une lettre d'elle, que Thérèse a trouvée. Il faudroit avant tout savoir si le fait est vrai, et ensuite voir la lettre et connoître toutes les circonstances avant de juger. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne peut voir Rousseau sans compassion, il a l'air d'un désespéré : je ne l'ai point vu depuis son retour de Paris. Il est pourtant dur qu'un philosophe vous échappe au moment où l'on s'y attend le moins. Je ne sais si vos actions monteront à mesure que les miennes baisseront. Je lui parle sans cesse de vous, il n'ose s'en impatienter, parce que ma mère, mes enfans, tous nos amis ne tarissent point sur votre chapitre. Quand l'humeur le gagne à un certain point, il prend son chapeau et s'en va. Alors le Syndic rit. Moi je n'en peux plus rire, il est trop malheureux.

Vous devez avoir reçu mon ouvrage, ou vous êtes bien prêt de le recevoir. Faites, je vous prie, vos observations à la marge et renvoyez-le moi. L'effet que vous fera ce début décidera, je crois, de mon émulation. Bonsoir, mon cher ami. Le marquis de Croismare nous a quittés jusqu'à vendredi.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

J'avois besoin de recevoir de meilleures nouvelles de votre santé, ma tendre amie, pour être en état de

répondre à votre dernière lettre. Vous m'assurez que le dérangement de votre santé n'est rien, il faut bien le croire ; mais je ne puis m'empêcher d'être désolé lorsque je pense qu'il a fallu quitter ce lait qui vous réussissoit si bien. J'ai hâte d'apprendre que vous l'avez repris avec succès ; voilà le seul moyen de vous faire pardonner le mal que vous vous êtes fait.

Ne regardez point comme une folie le conseil que vous donne monsieur de Jully, de faire un voyage à Genève. Cette idée m'a passé plus d'une fois dans l'esprit, et sans l'assurance que vous m'avez donnée jusqu'à présent que vous vous portiez mieux, je vous en aurois déjà suppliée. Il faut espérer que votre santé n'aura pas besoin des secours de Tronchin, mais si elle continuoit à être misérable, il n'y auroit pas a hésiter.

Rousseau vous a donc dit qu'il n'avoit pas porté son ouvrage à Paris ? Il en a menti, car il n'a fait son voyage que pour cela. J'ai reçu hier une lettre de Diderot, qui peint votre hermite comme si je le voyois. Il a fait ces deux lieues à pied, est venu s'établir chez Diderot sans l'avoir prévenu, le tout pour faire avec lui la revision de son ouvrage. Au point où ils en étoient ensemble, vous conviendrez que cela est assez étrange. Je vois, par certains mots échappés à mon ami dans sa lettre, qu'il y a quelque sujet de discussion entre eux ; mais comme il ne s'explique point, je n'y comprends rien. Rousseau l'a tenu impitoyablement à l'ouvrage depuis le samedi dix heures du matin, jusqu'au lundi onze heures du soir, sans lui donner à peine le temps de boire ni manger. La revision finie, Diderot cause

avec lui d'un plan qu'il a dans la tête, et prie Rousseau de l'aider à arranger un incident qui n'est pas encore trouvé à sa fantaisie. Cela est trop difficile, répond froidement l'hermite, il est tard, je ne suis point accoutumé à veiller. Bonsoir, je pars demain à six heures du matin, il est temps de dormir. Il se lève, va se coucher, et laisse Diderot pétrifié de son procédé. Voilà cet homme que vous croyez si pénétré de vos leçons. Ajoutez à cette réflexion un propos singulier de la femme de Diderot, dont je vous prie de faire votre profit. Cette femme n'est qu'une bonne femme, mais elle a le tact juste. Voyant son mari désolé le jour du départ de Rousseau, elle lui en demande la raison ; il la lui dit : C'est le manque de délicatesse de cet homme, ajoute-t-il, qui m'afflige ; il me fait travailler comme un manœuvre, je ne m'en serois, je crois, pas aperçu, s'il ne m'avoit refusé aussi sèchement de s'occuper pour moi un quart-d'heure....Vous êtes étonné de cela, lui répond sa femme, vous ne le connoissez donc pas ? Il est dévoré d'envie ; il enrage quand il paroît quelque chose de beau qui n'est pas de lui. On lui verra faire un jour quelques grands forfaits plutôt que de se laisser ignorer. Tenez, je ne jurerois pas qu'il ne se rangeât du parti des jésuites, et qu'il n'entreprît leur apologie.

La femme de Diderot a senti très-juste, mais ce n'est pas cela que fera Rousseau, c'est contre les philosophes qu'il prendra parti ; il se fera dévot, il écrira contre ses amis ; et par travers de tête, il finira comme finit

Desmahis par foiblesse, et cela sans que personne s'en mêle. Retenez bien ce que je vous dis.

Le baron est une pouille mouillée, je vous l'ai toujours dit, ses variations ne m'étonnent point. Il ne sait jamais ce qu'il veut, et le dernier qui lui parle a toujours raison. Laissez-le faire, ma cherè amie, sans vous en affecter. Encore un mois ou deux, nous nous retrouverons, et le reste nous sera égal.

Quant à Diderot, qu'il soit pour vous, je vous en prie, comme s'il n'existoit pas, c'est la seule conduite qu'il faille opposer au préjugé et à l'injustice. J'ai encore mille choses à vous dire, mais on ne m'en laisse pas le loisir. Nous partons demain, car nous partons toujours, marchons sans cesse, et n'avançons jamais. J'espère que, lorsque nous serons à Cassel, nous serons plus tranquilles. Ayez bien soin de votre santé ; c'est un dépôt que je vous ai confié ; songez, ma tendre amie, que je ne pourrois vous pardonner de ne pas y apporter tous vos soins. Au premier moment de liberté j'acheverai de vous répondre.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

En vérité, je suis dans une telle colère, que je ne me possède pas. Je reçois deux gros cahiers de votre roman, tous deux écrits de votre main. Vous voulez donc absolument vous tuer? O la plus adorable de toutes les amies possibles et impossibles! Quoi,

sans égard pour votre santé, sans respect pour mes ordonnances, vous avez copié vous-même ces énormes cahiers? Il faut pourtant convenir que, depuis hier que j'ai reçu ce paquet, ma colère commence à se passer et fait place à l'admiration que cet ouvrage mérite. En vérité, il est charmant. J'étois bien las lorsqu'on me l'a remis, j'y ai jeté les yeux, je n'ai jamais pu le quitter ; à deux heures du matin je lisois encore : si vous continuez de même, vous ferez très-sûrement un ouvrage unique. Mais n'y travaillez que lorsque vous en aurez vraiment le désir, et sur toutes choses, oubliez toujours que vous faites un livre; il sera aisé d'y mettre les liaisons, c'est l'air de vérité qui ne se donne pas quand il n'y est pas du premier jet, et l'imagination la plus heureuse ne le remplace pas. Quand je serai un peu tranquille, et Dieu sait quand, je vous enverrai ces précieux cahiers avec des observations qui portent sur des riens, un mot çà et là à changer à mon gré, mais rarement : en vérité, c'est un chef-d'œuvre. Si vous m'en croyez, vous ne montrerez cet ouvrage à personne qu'il ne soit achevé ; car, sans vous en apercevoir, cela vous gêneroit par la suite, et vous mettriez moins de naturel en cherchant l'élégance. Regardez-le comme un monument réservé pour vous seule, et vous en ferez un digne d'une femme de génie. Au reste, maintenant que Rousseau ne soupire plus pour vous, ma pauvre amie, si vous lui avez montré quelque chose de ces mémoires, je vous tiens pour brouillée avec lui. Il a

le tact trop fin pour ne pas sentir l'extrême distance qu'il y a entre votre principal personage, et son ennuyeuse et pédantesque héroïne.

Vous prenez les amours de Rousseau bien au tragique ; jamais une passion insensée ne m'a fait peur ; à moins que le diable ne s'en mêle, il faut bien que le tour de la raison revienne. Cette histoire n'alloit pas au caractère franc et honnête de madame d'Houdetot, c'est aussi ce qui me rassure ; quand on est sans espérance, la tête ne sauroit tourner tout-à-fait, et je parierois comme vous que Rousseau n'en sauroit avoir. En attendant que nous sachions à quoi nous en tenir, nous mourons de chaud et de fatigue. Je me porte à merveille, mais mon métier m'ennuie à l'excès. Je ne puis vous mander les raisons qui me font croire que j'en changerai l'année prochaine, mais j'ai des espérances assez bien fondées ; et ces espérances valent presque des certitudes.

Je ne reviens point de la confidence que madame de Verdelin a faite à son œil philosophique ; tout le monde (excepté nous, comme il convient) a donc la tête tournée. Je vois par vos narrés que je n'ai rien à gagner à toutes ces folies. Le volage Rousseau reviendra à son ancienne passion, et je serai toujours l'objet de ses injustices.

J'assure madame votre mère de mes respects, je demande permission d'embrasser madame sa fille, et je me prosterne respectueusement devant l'illustre auteur des Mémoires de * * *.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je me livre à l'espérance que vous me donnez de ne plus vous voir faire de campagne, mon bon ami, mais c'est sur votre parole, car je n'en comprends pas la possibilité. Je voudrois avant tout voir celle-ci terminée ; j'ai besoin que vous me répétiez encore, et plus d'une fois, ce que vous m'avez déjà dit à ce sujet. Ma mère, à qui je n'ai pu m'empêcher de confier vos espérances, n'ose pas y croire plus que moi. Elle me charge de vous souhaiter, de sa part, toute sorte de bonheur et un peu plus de repos dans le reste de cette année. Nous craignons qu'à la fin votre santé ne se ressente de ces courses continuelles pendant les chaleurs excessives dont nous sommes accablés. Maman souffre beaucoup de ses yeux, je crains bien qu'elle ne soit menacée de les perdre ; son ame tendre et remplie de confiance en Dieu supporte avec courage cette cruelle perspective. Savez-vous que la résignation aux décrets de la providence tient souvent lieu de fermeté ? J'admire ma mère, et je conçois que la dévotion, aussi bien entendue qu'est la sienne, peut être une chose très-utile, et sûrement très-respectable.

Je suis enchantée, mon cher ami, du plaisir que vous a fait mon roman... Voilà une singulière transition ! N'importe, je dis donc que vous m'encouragez à le continuer, car j'ai une telle confiance dans votre jugement, que je ne crains point que l'amitié vous abuse.

En vérité, depuis que j'ai reçu votre lettre, je n'hésite pas à me persuader que je fais une belle chose; que sais-je, il ne faut quelquefois que cette opinion pour développer le génie? On a une réputation à soutenir, on fait des efforts qu'on n'auroit pas tenté sans cette circonstance; rien ne l'étouffe au moins comme la défiance de soi-même. Incessamment je vous enverrai la suite de mon ouvrage. Au reste, calmez cette grande colère qui vous a saisi en le recevant. Je n'ai point copié les cahiers que je vous ai envoyés; ce sont mes brouillons, et je garde les copies que j'ai fait faire pour mettre à la marge les corrections que vous m'enverrez. Je n'ai montré mon ouvrage qu'à Rousseau et au Syndic. Le premier m'en a paru émerveillé de la meilleure foi du monde. Monsieur de Margency dit que c'est assez joliment écrit, d'un style cependant un peu trop familier.

Je pense qu'il ne mérite pas toute l'admiration qu'en a eue Rousseau; je suis même bien tentée de ne la prendre que pour de l'étonnement de ce que cela n'étoit pas tout-à-fait mauvais.

Eh bien! j'avois raison lorsque je soutenois que les amours de Rousseau n'étoient qu'un bavardage; il n'y a pas un mot de vrai à tous les propos de Thérèse. Que je me sais de gré de n'avoir jamais voulu y prêter l'oreille! Le marquis de Croismare, qui nous est arrivé hier, (par parenthèse plus gai, plus aimable, plus lui que jamais) a fait une promenade tête à tête avec la comtesse, qui n'a fait que l'entretenir, à mots couverts, plus clairs que le jour, de sa passion pour le

marquis de Saint-Lambert. Monsieur de Croismare l'a mise fort à son aise, et au bout d'un quart-d'heure elle lui a confié que Rousseau avoit pensé se brouiller avec elle dès l'instant qu'elle lui avoit parlé sans détour de ses sentimens pour Saint-Lambert. La comtesse y met un héroïsme qui n'a pu rendre Rousseau indulgent sur sa foiblesse. Il a épuisé toute son éloquence pour lui faire naître des scrupules sur cette liaison, qu'il nomme criminelle ; elle est très-loin de l'envisager ainsi, elle en fait gloire et ne s'en estime que davantage. Le marquis m'a fait un narré très-plaisant de cette effusion de cœur. Quoi qu'il en soit, voilà, ce me semble, l'énigme expliquée des fréquentes conférences de Rousseau et de la comtesse. Cette chaleur, cette activité, ces mystères réciproques se réduisent à rien, et s'ils ne font pas honneur à leur prudence, ils font au moins l'éloge de leur honnêteté ; j'en étois sûre. Oh ! que j'aurois de regret si je m'étois pressée de juger !

Je suis en peine de Rousseau : il devoit venir il y a quatre jours, il n'est point venu et je n'en ai même pas entendu parler. Je viens de lui écrire un billet pour en savoir la raison ; j'en attends la réponse avec impatience. Bonjour, mon ami, je vous quitte toujours à regret, et quoi que ce soit que je vous écrive, je ne vous dis jamais le quart de ce que j'ai à vous dire.

Pour l'intelligence de ce qu'on va lire, il faut savoir que la passion de Rousseau pour madame la comtesse d'Houdetot étoit très-réelle. Il la savoit si fortement

attachée au marquis de Saint-Lambert, qu'il ne vit d'autres moyens de se faire aimer d'elle qu'en détruisant le marquis. Il étoit inattaquable, il n'y avoit pas moyen de le rendre suspect, ni de lui supposer des torts avec quelque vraisemblance. Pour ne pas effaroucher la comtesse, il s'appliqua d'abord à lui cacher l'amour qu'il avoit conçu pour elle ; il mit toute sa chaleur et son éloquence à lui faire naître des scrupules sur sa liaison avec le marquis ; cela ne réussissant pas, il feignit de croire que madame d'Epinay aimoit aussi le marquis, et tâchoit sourdement de l'enlever à sa belle-sœur. Il faisoit entendre qu'il n'étoit pas éloigné de croire que le marquis en étoit flatté. Celui-ci avoit beau jurer qu'il n'en étoit rien, Rousseau l'en plaisantoit toujours et rapportoit tout à cette idée. Il trouvoit double avantage dans ce plan, car il faisoit naître de la jalousie à la comtesse, et il l'éloignoit de sa belle-sœur dont il craignoit la pénétration. Cette jalousie étant sans fondement réel devoit à la fin fatiguer le marquis, produire de l'aigreur et peut-être une rupture entre lui et madame d'Houdetot.

A peu près dans ce temps là, le marquis reçut une lettre anonyme qui lui apprenoit que Rousseau et madame d'Houdetot le jouoient, et vivoient ensemble dans l'union la plus intime et la plus scandaleuse. On lui donnoit la conviction de cet avis par des circonstances réelles, mais déguisées et calomnieusement arrangées aux vues de l'auteur de la lettre. J'ai toujours soupçonné Thérèse, et cette idée est venue à

presque tous ceux qui ont été témoins de cette aventure.

Il y a peu d'hommes assez maîtres d'eux-mêmes pour se défier d'apparences aussi fortes, et celles-ci ne pouvoient perdre leur valeur que par la profonde estime qui méritoit la comtesse. M. de Saint-Lambert eut avec elle une explication vive, après laquelle il lui rendit la justice qui lui étoit due. Comme la comtesse ne se doutoit pas encore des sentimens de Rousseau pour elle, elle le mit dans la confidence de cette lettre: celui-ci en éprouva un trouble, un emportement et un chagrin si vif qu'il en fut malade. Dans l'embarras d'en découvrir l'auteur, il n'hésita pas à nommer madame d'Epinay. C'est une noirceur, disoit-il, que sa passion pour le marquis de Saint-Lambert rend vraisemblable; elle a sans doute imaginé ce moyen de le détacher de la comtesse. Enfin, il adopta ou feignit d'adopter si fortement cette idée, que, malgré tout ce que purent lui dire la comtesse et le marquis, il se conduisit comme s'il en eût eu la certitude la plus complète. Ainsi qu'on l'a vu par sa dernière lettre, madame d'Epinay étoit bien loin de soupçonner l'injure qu'on lui faisoit; aussi ne comprit-elle rien à tout ce que lui écrivit Rousseau.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je crois, en vérité, que le pauvre Rousseau devient fou. J'ai voulu attendre, pour vous instruire de ce

qui vient de se passer, que j'aye pu y comprendre quelque chose ; mais après nos explications, je n'en suis pas plus avancée. Tout ce que j'entrevois, c'est que sa tête fermente, qu'il est malheureux, qu'il ne sait à qui s'en prendre; et que, dénué de motifs réels de plainte, il accuse jusqu'à ses amis, et qu'il voit partout des chagrins, des dangers, des complots, comme Don Quichotte voyoit des enchanteurs.

Je lui avois écrit, comme je vous l'ai mandé, étant inquiète de lui ; voici ma lettre*.

" Je suis en peine de vous, mon ours ; vous m'aviez promis, il y a cinq jours, que je vous verrois le lendemain : vous n'êtes point venu, et vous ne m'avez rien fait dire; vous n'êtes point accoutumé à me manquer de parole. Vous n'avez sûrement pas d'affaires : si vous aviez du chagrin, mon amitié s'offenseroit que vous m'en fissiez mystère. Vous êtes donc malade? Tirez-moi de mon inquiétude, mon bon ami ; elle est proportionnée aux sentimens que vous me connoissez pour vous."

Le lendemain, est arrivée Thérèse avec cette réponse.

" Je ne puis rien vous dire encore, j'attends d'être mieux instruit, et je le serai tôt ou tard. En attendant,

* Les trois lettres suivantes de madame d'Epinay diffèrent de celles que Rousseau rapporte dans ses Confessions. D'où cela vient-il? Madame d'Epinay cherchoit-elle à déguiser à Grimm les ménagemens qu'elle gardoit pour Rousseau, ou bien celui-ci a-t-il altéré à dessein ces mêmes lettres? c'est ce que nous ne saurions dire, puisque les originaux de madame d'Epinay ne sont pas sous nos yeux.

soyez sûre que l'innocence outragée trouvera un défenseur assez ardent pour donner quelque repentir aux calomniateurs, quels qu'ils soient."

Je fus si étonnée de cette lettre, elle me parut si inintelligible, que je questionnai Thérèse sur l'état de Rousseau et sur sa tête; elle me dit qu'il étoit dans une agitation extrême. Au reçu de ma lettre, il s'étoit écrié: N'est-ce pas ajouter l'ironie à l'injure, que de vouloir que j'aille me consoler chez elle? On se moque de moi; mais, patience!

Thérèse n'en savoit pas davantage. Je répondis à Rousseau par ces trois mots-ci.

"C'est de vos nouvelles que je demande; votre billet ne m'en apprend pas; il est une énigme à laquelle je ne comprends rien. J'attends de la confiance et de l'amitié un langage plus clair et plus conforme à mes sentimens pour vous. Vous savez si vous pouvez disposer de moi. Au premier mot, je suis à vous."

Voici l'impertinente réponse que je reçus à ce second billet.

"Je ne puis ni vous aller voir, ni recevoir votre visite, tant que durera l'inquiétude où je suis. La confiance dont vous parlez n'est plus, et il ne vous sera pas aisé de la recouvrer. Je ne vois à présent dans votre empressement que le désir de tirer des aveux d'autrui des avantages qui conviennent à vos vues; et mon cœur, si prompt à s'épancher dans un cœur qui s'ouvre pour le recevoir, se ferme à la ruse et à la finesse. Je reconnois votre adresse ordinaire dans la

difficulté que vous trouvez à comprendre mon billet. Me croyez-vous assez dupe pour penser que vous ne l'ayez pas compris? Non, mais je saurai combattre et vaincre vos subtilités à force de franchise. Je vais m'expliquer plus clairement, afin que vous m'entendiez encore moins.

"Deux amans bien unis, et dignes de s'aimer me sont chers; je m'attends que vous ne saurez pas qui je veux dire, à moins que je ne vous les nomme. Je présume qu'on a tenté de les désunir, et que c'est de moi qu'on s'est servi pour donner de la jalousie à l'un des deux. Le choix n'est pas fort adroit, mais il a paru le plus commode à la méchanceté, et cette méchanceté, c'est vous que j'en soupçonne. J'espère que ceci devient plus clair. Ainsi donc, la femme du monde pour laquelle j'ai le plus d'estime et de respect auroit, de mon su, l'infamie de partager son cœur et sa personne entre deux amans? Et moi, dont le cœur n'est ni sans délicatesse ni sans fierté, je serois paisiblement l'un de ces deux lâches? Si je savois qu'un seul moment de la vie vous eussiez pu avoir d'elle et de moi une pensée si basse, je vous haïrois jusqu'à la mort. Mais c'est seulement de l'avoir dit, et non de l'avoir cru, que je vous taxe. Je ne comprends pas, en pareil cas, auquel des trois vous avez voulu nuire, mais si vous aimez le repos, craignez d'avoir eu le malheur de réussir. Je n'ai caché ni à vous ni à elle tout le mal que je pense de certaines liaisons, mais je veux qu'elles finissent par un moyen aussi honnête que sa cause, et qu'un amour illégitime se change en une éter-

nelle amitié. Moi qui ne fis jamais de mal à personne, servirois-je innocemment à en faire à mes amis? Non, je ne vous le pardonnerois jamais; je deviendrois votre irréconciliable ennemi. Vos secrets seuls seroient respectés, car je ne serai jamais un homme sans foi.

"Je n'imagine pas que les perplexités, où je vis depuis plusieurs jours, puissent durer bien long-temps encore. Je ne tarderai pas sans doute à savoir si je me suis trompé; alors j'aurai peut-être de grands torts à réparer, et je n'aurai rien fait de ma vie de si bon cœur. Mais savez-vous comment je racheterai mes fautes durant le peu de temps qui me reste à passer près de vous? En faisant ce que nul autre ne fera après moi; en vous disant sincèrement ce qu'on pense de vous dans le monde, et les brèches que vous avez à réparer dans votre réputation. Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent, quand vous m'aurez vu partir, vous pourrez dire adieu à la vérité; vous ne trouverez plus personne qui vous la dise."

Voici quelle a été ma réponse.

"Sans doute vous avez des preuves incontestables de ce que vous osez m'écrire, car il ne suffit pas du soupçon pour accuser une amie de dix ans. Vous me faites pitié, Rousseau. Si je ne vous croyois pas fou, ou sur le point de l'être, je vous jure que je ne me donnerois pas la peine de vous répondre; et je ne vous reverrois de ma vie.

"Vous voyez bien que votre lettre ne peut pas m'offenser: elle ne sauroit me convenir, elle ne m'approche seulement pas. Il ne vous faudra pas de grands ef-

forts pour vous avouer que vous ne pensez pas un mot de toutes ces infamies. Je suis cependant bien aise de vous dire que cette extravagance ne vous réussira pas avec moi. Si vous êtes d'humeur à changer de ton, et à réparer l'injure que vous me faites, vous pouvez venir à cette condition, mais ce n'est qu'avec elle que je vous recevrai. Gardez-vous de me parler de ma prétendue réputation. Loin de me donner par là ce que vous appelez une marque d'amitié, donnez-m'en une du respect et de l'estime que vous me devez, en ne me tenant que des propos que je puisse me permettre d'entendre. Sachez, au reste, que peu m'importe la réputation qu'on me donne ; ma conduite est bonne, et cela me suffit. Je vous délierai, quand il vous plaira, sur mes secrets, pour peu qu'ils vous coûtent à garder. Vous savez, mieux que personne, que je n'en ai point qui ne me fîssent honneur à divulguer."

J'ignore, mon ami, si vous approuverez la conduite que j'ai tenue ; il est difficile d'être bon juge lorsque l'on reçoit de la part de ses amis des injustices d'un certain genre. Vous aviez bien raison de dire que je ne me tirerois pas de tout ceci sans tracasserie. J'espère cependant qu'elle n'aura pas de suite : vous conviendrez au moins que celle-ci étoit difficile à prévoir.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Rousseau est arrivé l'après-dînée, nous étions tous à la promenade. Voyant qu'il ne pouvoit me parler,

il me demanda permission de me dire un mot. Je restai à quelque distance de la compagnie. Je ne veux point, lui dis-je, par égard pour vous, faire de ceci une scène publique, à moins que vous ne m'y forciez: remettons notre conversation après la promenade, supposé que vous soyez venu avec les dispositions dans lesquelles je puis me permettre de vous entendre; sinon, je n'ai rien à vous dire; vous pouvez repartir.

Après ces deux mots, je rejoignis tout le monde. Il fut très-mal à son aise pendant la conversation: il feignit même une ou deux fois de s'en aller; ces messieurs le retinrent, il resta. On le plaisanta sur ce caprice, il s'en tira assez mal, mais il resta. Je ne lui dis pas un mot. Le marquis de Croismare me dit à l'oreille: Vous voyez d'un sang-froid de Pénélope le tourment de ce pauvre diable; comme si vous n'en étiez pas la cause. Je suis sûr que c'est vous qui lui faites tourner la tête.

Lorsque nous fûmes rentrés, j'allai dans mon appartement, et je dis à Rousseau de me suivre. Quittez, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls, cet air froid et imposant avec lequel vous m'avez reçu; il me glace: en vérité, c'est me battre à terre. N'êtes-vous pas trop heureux, lui dis-je, que je veuille bien vous recevoir et vous entendre, après un procédé aussi indigne qu'absurde?

Je ne saurois vous rendre le détail de cette explication. Il s'est jeté à mes genoux avec toutes les marques du plus violent désespoir; il n'a pas hésité à con-

venir de ses torts ; sa vie, m'a-t-il juré, ne suffira pas à son gré pour les réparer. Il a été abusé, dit-il encore, par l'assurance qu'on lui avoit donnée que j'avois une passion invincible pour le marquis de Saint-Lambert. C'est, lui ai-je répondu, un premier tort de l'avoir cru, et c'en est un impardonnable d'avoir supposé que je fûsse capable d'une infamie, pour me venger d'une prétendue passion malheureuse.

Il a cherché à me faire l'apologie de sa conduite avec la comtesse ; mais je n'ai rien voulu entendre sur cet article : Je n'aime point, lui ai-je dit, à m'entretenir sans nécessité des affaires des autres, et je n'ai pas besoin de leur témoignage pour les croire honnêtes : il m'en coûteroit trop de les voir autrement, pour laisser l'entrée aux soupçons contre eux dans mon cœur. J'ai repassé ensuite tous ses torts avec ses amis ; vous pensez bien que je ne vous ai point oublié. Le résultat de notre conversation a été de lui promettre d'oublier ceux qu'il venoit d'avoir avec moi, si je le voyois à l'avenir s'en souvenir assez, pour ne plus faire injure à tous ses amis. Il me paroît déterminé à quitter ce pays-ci, et à s'en retourner dans sa patrie. Il annonce ce projet hautement ; il m'a même ajouté qu'il partiroit aussitôt qu'il seroit lavé des horreurs qu'on lui impute.

Ce qui m'étonne, c'est que depuis plusieurs jours je n'ai entendu parler ni de la comtesse, ni du marquis. Je ne sais si je dois aller au-devant d'eux ou les voir venir. Je crois que je prendrai le parti de me tenir tranquille.

Bonjour, mon ami, il fait une chaleur à mourir, et j'ai mille petits tracas domestiques qui me privent de causer plus long-temps ce soir.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je n'ai le temps que de vous dire un mot, ma tendre amie ; n'importe, il en faut profiter. J'ai reçu vos deux lettres des 15 et 18 de ce mois ; mais je n'ai pas eu le loisir de lire toute la dernière, ni les copies qui y étoient jointes. Je suis très-fâché du billet que vous avez écrit à Rousseau : ne sentez-vous pas qu'il ne falloit lui dire autre chose, sinon que n'ayant pas entendu parler de lui, vous étiez inquiète de sa santé, que vous envoyiez savoir de ses nouvelles, et quand il viendroit vous voir. Cette lettre auroit été simple. Mais pourquoi lui demander s'il a du chagrin? Vous n'aviez aucune raison de le supposer ; et cette question a dû le surprendre ou lui paroître suspecte. Je n'entends rien du tout à sa réponse, mais je parierois qu'il y a de la tracasserie là-dessous. Il n'auroit pu vous écrire comme il l'a fait, si vous vous étiez tenue à ce billet simple ; au lieu que maintenant je redoute les éclaircissemens. Je vous en prie, jouez dans tout ceci le rôle qui vous convient. Vous savez que les fous sont dangereux, sur-tout quand on biaise avec eux, comme vous avez fait quelquefois avec ce pauvre diable, par des égards malentendus pour ses folies : on en attrape toujours quelques éclaboussures. Si votre billet eût

été plus simple, il n'auroit pas pu dire que vous vous moquiez de vouloir le consoler. Je compte pourtant que ma sage et prudente amie aura remédié à tout et prévenu à temps les suites de cette tracasserie, et qu'elle me mandera la fin de cette ridicule et extravagante aventure.

Ce qui me fait un plaisir bien sensible, c'est que je vois que vous tirez parti de votre position et que vous passez votre temps agréablement; il me sera bien doux de vous retrouver au milieu de vos amis, chérie et estimée comme vous méritez de l'être.

Adieu, ma chère Emilie, si aimable et si aimée; à peine me laisse-t-on le temps de vous embrasser.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Commençons par nous débarrasser la tête de tous les riens que j'ai à vous dire. Le chevalier de Valory arrive demain pour s'installer dans votre apartement. Le marquis de Croismare est toujours avec nous; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il est indisposé. J'en ai eu un soin tout particulier; il devoit s'en aller aujourd'hui. Le baron est même venu le chercher; il a dit qu'il se trouvoit bien, et qu'il aimoit mieux rester ici; qu'il ne croyoit même pas qu'il se déterminât à s'en aller jamais, parce qu'il s'y trouvoit heureux. Il étoit d'une folie dont vous n'avez pas d'idée: c'est en vérité un homme charmant, qui a une gaieté bien franche, bien soutenue et bien précieuse.

On prétend ici que les ennemis ont fait une marche prodigieuse, et que nous sommes peut-être à la veille d'une action ; mais comme le bruit n'est pas général, nous espérons encore qu'il est sans fondement. N'appelons pas l'inquiétude, elle ne viendra que trop tôt. Cependant, mon ami, le marquis de Saint-Lambert est reparti sans nous voir ; cela est singulier. Il m'en a fait faire des excuses : son départ précipité, m'a-t-il dit, en est cause. A la bonne heure.

Thérèse a dit à monsieur de Margency que la comtesse avoit défendu à Rousseau de la voir.

Il y a long-temps, ce me semble, que je ne vous ai parlé de mes enfans. Il faut que vous sachiez ce qu'a fait et dit Pauline l'autre jour ; elle s'étoit donnée ses airs ordinaires ; la gouvernante et moi nous lui avions représenté en amies qu'elle se couvroit de ridicule ; mais que, puis-qu'elle ne vouloit pas nous croire, c'étoit bien son affaire. Il y a quelques jours, que, sans égards pour nos avis, elle continua sur le même ton, malgré un coup-d'œil d'avertissement que je lui fis : le marquis de Croismare partit d'un éclat de rire, et lui dit qu'apparemment elle le prenoit pour sa poupée, et jouoit à la madame avec lui ; ensuite il lui dit qu'elle étoit trop grande pour faire l'enfant comme cela : bref, il la persifla pendant une heure. Elle se fâcha, il en rit davantage ; puis d'un air de réflexion, il lui dit : Mais voyons, mademoiselle, j'ai peut-être tort, vous avez pris un ton si décidé pour nous dire votre avis, que je commence à croire que vous avez peut-être plus de connoissances que je ne le supposois : tirons une

bonne fois cette affaire au net. Il s'agissoit d'une lettre du roi de Prusse qui court et que Pauline avoit décidée mauvaise, parce qu'elle ne l'entendoit pas. Le marquis lui fit un nombre de questions auxquelles il lui fut impossible de répondre, parce qu'elle sait fort peu des choses qu'il étoit nécessaire de savoir pour entendre cette lettre. De là il fut aisé de lui prouver sa sottise. Elle s'en tira très-bien. Elle fut d'abord très-humiliée; puis, les larmes aux yeux, elle dit au marquis : Monsieur, je vous remercie de la leçon ; elle est un peu forte, mais je m'en souviendrai ; jouons au volant.

Cet enfant n'est-il pas adorable ? Mon ami, je veux en faire un ange.

Rousseau est retourné à l'Hermitage le lendemain de la dernière lettre que je vous ai écrite. Thérèse est venue me voir depuis. Elle prétend qu'il se donne force *meâ culpâ* sur la conduite qu'il avoit tenue envers moi. Depuis le sévère arrêt que madame d'Houdetot lui a prononcé, il lui a écrit deux grandes épîtres auxquelles elle n'a pas répondu ; et hier, dit toujours Thérèse, la comtesse lui a mandé de venir la consoler du départ de Saint-Lambert. Il n'a pas trouvé la plaisanterie bonne : On ne sait ce qu'il aura répondu. Je suis persuadée qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela : ce sont des contes de pure invention de Thérèse ; mais à quoi bon cependant, et quel seroit son but ?

La comtesse a passé hier au soir un moment ici pour la première fois depuis un siècle. Elle avoit les yeux gros comme des poings, grand mal à la tête, et ne cessoit de se lamenter sur l'injustice des hommes, sur l'in-

convénient des gens qui font du noir. Cela ne finissoit pas. Le Syndic prétend que la fin de l'orage qui me menaçoit pourroit bien être tombé sur elle.

J'oubliois de vous dire que j'ai recommencé le lait depuis deux jours, et je m'en trouve fort bien.

Le lendemain.

Rousseau est malade. J'ai envoyé seulement savoir de ses nouvelles sans lui écrire ; il m'a répondu quatre mots qui marquent la fermentation de sa bile, mais où il n'y a rien qui vaille la peine de vous être dit.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Je vous remercie de votre souvenir. Je ne souffris jamais tant de mes maux que je fais depuis quelques jours : tout le monde, à commencer par moi-même, m'est insupportable. Je porte dans le corps toutes les douleurs qu'on peut sentir, et dans l'ame les angoisses de la mort. J'allai hier à Aubonne, espérant quelque soulagement de la marche et quelque plaisir de la gaieté de madame d'Houdetot. Je l'ai trouvée malade, et j'en suis revenu encore plus malade moi-même que je n'étois allé. Il faut absolument que je me séquestre de la société et vive seul jusqu'à ce que ceci finisse de manière ou d'autre. Soyez sûre qu'au premier jour de trêve je ne manquerai pas de vous aller voir. Mille respects, s'il vous plaît, à madame d'Esclavelles, et

amitiés à ces messieurs. Je vous conjure tous de me pardonner mes maussaderies ; croyez qu'à ma place chacun de vous seroit dans son lit et penseroit n'en point relever.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Le 2 août.

Je n'ai point encore de vos nouvelles. Il y a aujourd'hui huit jours que je n'en ai eu. Est-il possible que vous nous laissiez dans ce moment-ci sans savoir où vous êtes, ce que vous devenez * ! Nous passons la journée sur le grand chemin à attendre vos lettres, et il n'en vient point. Nous nous regardons en silence, nous nous rassurons mutuellement; mais nous ne pouvons néanmoins nous dissimuler que nous sommes inquiets. Tous les courriers sont arrivés, chacun reçoit ses lettres ; le marquis et moi nous sommes les seuls qui n'en ayons pas. Il seroit donc possible que vous ne m'eussiez pas écrit. Je vous suppose toujours en bonne santé, et je me répète sans cesse qu'il ne peut vous être rien arrivé ; malgré cela, ce silence m'inquiète : je suppose tous les hasards possibles, et cela suffit à peine pour me rassurer.

O mon tendre ami, jugez ce que je deviendrois s'il vous étoit arrivé quelque chose ! Le pauvre marquis

* On venoit de recevoir à Paris la nouvelle du gain de la bataille de Hastenbeck, livrée le 26 juillet 1757.

deviendra fou si cela dure. On dit son fils tué : en vérité, je ne comprends pas comment on résiste à ce genre de tourment.

Le 3 août.

Point de lettres encore aujourd'hui ! cela est-il concevable ? Ah ! je vous avoue qu'il faut avoir un furieux empire sur soi pour y tenir. Neuf jours sans nouvelles ! et dans quel moment ! Est-il possible qu'on supprime ou qu'on retarde les lettres à la poste dans une circonstance pareille, sans égards, sans respect pour les inquiétudes du public ! Le pauvre marquis n'a nulle nouvelle ni de son fils, ni de son frère ; en vérité, je ne serois pas étonnée que la tête tournât en pareil cas ; au moins ne conçois-je pas, lorsqu'on est libre, comment on ne part pas sur-le-champ. Ma mère me rassure tant qu'elle peut ; mais je démêle qu'au fond de son ame elle n'est pas plus tranquille que moi.

Le 4 août.

Mais il faut que vous m'ayez écrit des choses étonnantes, car je ne doute pas à présent qu'on n'ait supprimé vos lettres à la poste. Le marquis en a eu de son fils et de son frère, ils se portent bien. Le pauvre homme sera long-temps à se remettre du trouble où l'a jeté ce silence. Il a pensé y avoir hier une émeute à la poste, il y avoit plus de quatre mille ames qui vouloient forcer les portes, et s'emparer des lettres. Enfin, quand ils auroient supprimé la première, il m'en seroit arrivé d'autres : la dernière étoit du 22 juillet. Ah ! mon ami, je n'y tiens plus !

Le 4, à 10 heures du soir.

Je reçois quatre lettres à la fois, et me voilà tranquille ; je n'y réponds pas, mon tendre ami, pour ne pas retarder celle-ci. S'il arrive encore quelque affaire, écrivez-moi un billet tout ouvert, car en vérité, ce supplice est au dessus de mes forces. Adieu. Nous n'avions pas besoin de cette épreuve pour sentir combien vous nous êtes cher.....Que vous êtes aimable de vous bien porter !

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Le 27 juillet.

Les ennemis sont bien battus, madame, et nous nous portons tous à merveille. Il n'y a de gens de notre connoissance, que messieurs de L*** et de C*** de tués. Nous avons pris douze pièces de canon. Si je ne vous écris pas de quelques jours, n'ayez, je vous en supplie, aucune inquiétude : nous sommes dans le désordre et le tumulte de la victoire. Vos lettres, s'il m'en arrive, me seront d'une grande consolation.

Voilà qui va abréger notre campagne. Faites part de nos nouvelles à nos amis.....Voilà, si je ne me trompe, une lettre qui m'arrive d'Epinay : elle vaut pour moi une bataille gagnée ; fermons toujours celle-ci. Vous connoissez, madame, mon respect et mon attachement. Ne m'oubliez pas auprès de madame votre mère.

Autre Billet du même.

On fait partir un courrier extraordinaire, madame,

et quoique je vienne de vous écrire, je ne veux pas manquer cette occasion de vous faire ma cour. Nous nous portons tous à merveille. La bataille d'hier n'est ni meurtrière, ni décisive. Je crains que vous ne soyez long-temps sans nouvelles, car je soupçonne notre général de retenir les courriers ; au moins devez-vous avoir cette lettre-ci. Adieu, madame ; mes respects et mes complimens à tout le monde, et mille graces vous soient rendues des bonnes lettres que je viens de recevoir.

Le lendemain.

La gloire de la journée d'Hastenbeck appartient, madame, à votre ami M. de Chevert. Il a fait la plus belle manœuvre du monde : il auroit dû être perdu mille fois, lui et son détachement ; et lui seul a tout fait : le reste de l'armée n'a pas donné. Les officiers qui ont servi sous lui en parlent avec extase. Si nous n'avons pas mieux profité de ses avantages, ce n'est pas sa faute. Hameln s'est rendu hier matin. La garnison sort avec les honneurs de la guerre, et ne sert plus contre nous.

Mes respects et mes bénédictions, s'il vous plaît, à qui il appartient. O vous tous qui aimez le pathétique, écoutez. Trente heures après l'action, un officier trouve sur le champ de bataille un soldat blessé. Mon général, lui dit-il, est-ce que vous ne me ferez pas emporter ? ce n'est pas que je me plaigne, mais j'en ai assez. En même temps il découvre sa poitrine, et lui montre cinq coups de fusil qu'il avoit reçus. Voilà un des traits de nos soldats : on en entend sans cesse de cette force.

Que de remercîemens je vous dois, madame, sur cette belle santé dont vous jouissez. J'espère qu'incessamment je m'en acquitterai plus dignement, mais nous sommes encore dans le cahos.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je vous ai écrit un mot, ma tendre amie, par le premier courrier qui soit, je crois, parti depuis quatre jours. Si ce dérangement vous a causé quelque inquiétude, je serai au désespoir : il ne faut qu'un instant pour détruire votre santé. Maintenant causons un peu, car je suis bien las de tout ceci, et je veux me consoler auprès de cette précieuse amie que j'aime et que je révère tous les jours davantage. Hélas ! cette bataille n'est rien moins que décisive et ne me laisse encore qu'une espérance bien vague de vous rejoindre.

J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où m'y prendre. Voyons cependant et traitons d'abord le chapitre de Rousseau. Son histoire m'afflige ; cet homme finira par être fou. Nous le prévoyons depuis long-temps, mais ce qu'il faut considérer, c'est que ce sera son séjour à l'Hermitage qui en sera cause. Il est impossible qu'une tête aussi chaude et aussi mal organisée supporte la solitude. Le mal est fait ; vous l'avez voulu, ma pauvre amie, quoique je vous aye toujours dit que vous en auriez du chagrin. Je prends aisément mon parti sur lui : il ne mérite pas qu'on s'y intéresse, parce qu'il ne connoît ni les droits, ni les douceurs de

l'amitié : mais je voudrois vous garantir de tous les dangers ; et voilà ce que je ne trouve pas facile. Il est certain que cela finira par quelque diable d'aventure qu'on ne peut prévoir ; je trouve que c'est déjà un très-grand mal que vous soyez exposée à recevoir des lettres insultantes. On peut tout pardonner à ses amis, excepté l'insulte, parce qu'elle ne peut venir que d'un fond de mépris ; et, quelle que soit la situation d'ame de mon ami, je ne lui pardonnerois jamais d'y avoir conçu un tel sentiment pour moi. Je trouve votre réponse foible : quand on est outragé, il faut laisser voir qu'on le ressent. Il falloit ordonner à Rousseau de venir, sans ajouter un mot ; il falloit entendre tout ce qu'il avoit à dire ; ensuite vous lui auriez fait sentir l'indignité de sa conduite et vous l'auriez mis à la porte avec défense de jamais rentrer chez vous. C'est alors qu'il auroit pu tomber à vos genoux et obtenir son pardon : mais non, encore le traitement de l'amitié ! Cependant, si, depuis vos dernières nouvelles, vous l'avez traité avec votre bonté ordinaire, vous aurez fait une très-grande faute, dont vous vous repentirez, parce qu'elle sera suivie d'une impertinence plus grande. Plus grande ! non, j'en défie. Mais si vous ne savez pas ressentir de pareils procédés, vous manquez au respect que vous vous devez à vous-même. La seule consolation que je puisse avoir dans cette aventure, ma tendre amie, c'est d'apprendre que vous traitez Rousseau très-froidement, qu'il s'en plaint avec la honte qu'il doit avoir de sa conduite, et que vous lui répétez avec le sérieux qu'il convient, que ses torts

vous éloignent de lui, et que vous sentez que votre cœur ne reviendra que lorsqu'il les aura réparés: or ce n'est pas l'affaire d'un jour. Voilà comment il faut traiter les gens quand on veut conserver des amis. Vous n'êtes pas assez sensible aux injures, je vous l'ai souvent dit. Il faut les ressentir et ne s'en point venger; voilà ma morale.

Je viens de recevoir le second envoi de votre roman; le paquet est arrivé en fort mauvais état, fort mouillé et tout décacheté. Je vous demande en graces de ne plus rien m'envoyer. Le désordre où nous sommes est si grand, que je ne sais quand je pourrai me flatter de continuer cette délicieuse lecture. Je vois seulement que vous vous tuez à écrire et cela me fait une peine mortelle. Ce que vous me dites des différens jugemens qu'on en a portés est bien bon et bien plaisant. Vous pouvez vous en tenir au vôtre et au mien, et je vous promets que le public s'y conformera en temps et lieux. Je ne vous enverrai point de corrections, elles ne portent que sur des mots que nous changerons en relisant vos cahiers ensemble. Jusqu'à présent je n'en ai pas encore trouvé une seule essentielle à faire; il faut croire que ce sont vos brouillons que vous m'envoyez, puisque vous le dites, mais cela est inconcevable.

A 10 heures du soir.

Depuis ma lettre écrite, j'ai presque certitude de vous rejoindre à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre. Jamais vous ne concevrez combien je le désire. Adieu, mon adorable amie; je souhaite

de toute mon ame que vous ayez profité de votre dernière explication avec Rousseau pour prendre le ton qui vous convient. Soyez sûre qu'on ne peut céder sans inconvénient à la foiblesse et à la déraison des autres. Dites-moi si c'est là votre façon de penser. Si vous avez suivi le plan que je vous propose, me direz-vous avec quel succès?....Mon Dieu! qu'on s'ennuye de ne vous point voir!

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Dieu vous entende, mon tendre ami, quand vous dites que je vous reverrai à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre: hélas! je n'ose l'espérer. Tout le monde soutient que la guerre durera, et vous ne vous expliquez point sur vos espérances; je n'y comprends rien, et j'attends du temps la décision de mon sort.

Pour cette fois il semble que ce soit tout de bon que Rousseau ait rompu avec la comtesse. Il lui avoit écrit lettre sur lettre: elle s'étoit d'abord obstinée à ne lui pas répondre; elle lui écrit à la fin un billet de quatre lignes pour annoncer qu'elle n'en écriroit ni n'en recevroit d'autres à l'avenir. Le lendemain du jour où cet arrêt lui fut signifié, la fièvre le prit avec le délire. Thérèse, toute effrayée, m'en avertit; je lui envoyai le petit docteur qui étoit ici, et qui m'assura que cet état n'auroit pas de suite, à ce qu'il espéroit. Cela me tranquillisa et me donna le

courage de résister aux instances qu'il me fit faire le lendemain pour aller le voir; j'étois un peu incommodée, ce fut mon excuse. J'ai bien fait de toute façon, car la bonne vieille m'a dit depuis qu'il étoit résolu à me tout confier. Sur mon refus, il manda M. Diderot, qui vint sur-le-champ le trouver à l'Hermitage. Je ne sais ce qui se sera passé entre eux; mais je présume qu'il vous seroit facile de le savoir de M. Diderot. Puisque nous sommes sur le compte de Rousseau, je veux avoir une explication en règle à ce sujet, répondre par ordre à vos questions, mon ami, et n'en plus parler ensuite.

Vous dites donc que j'ai mal fait de lui avoir demandé s'il avoit du chagrin; et qu'il est tout simple qu'il ait supposé que je me moquois de lui....Mais, mon ami, je ne le lui ai pas demandé, ni ne lui ai offert de le consoler; relisez mon billet. Il me semble, d'ailleurs, que j'aurois été très-fondée à le faire, puisqu'il étoit parti brusquement après plusieurs jours de tristesse et de mauvaise humeur. Si, depuis sa lettre, je ne l'ai pas traité comme à l'ordinaire, j'avoue que ce n'est pas par ressentiment, car je n'en ai aucun, attendu qu'il n'a pas eu un instant de soupçon réel contre moi; cela ne se peut pas, j'en suis sûre, et je suis également certaine qu'il ne se seroit pas permis de m'accuser auprès de personne. C'est une fausseté de sa part, à la vérité; mais une fausseté que lui a sans doute suggérée sa folie, pour se brouiller, et par conséquent être quitte de la reconnoissance avec moi, et partir pour son pays, afin d'y publier que tous ses amis l'avoient chassé

de celui-ci à force de mauvais procédés. C'est un moyen presque sûr d'être bien accueilli des hommes, que d'avoir à se plaindre de leurs semblables. La folie de celui-ci me fait pitié, et sa fausseté m'inspire le plus profond mépris. Vous voyez que je le traite bien plus mal que vous ne me le conseillez ; car vous croyez bien que je ne saurois marquer de l'amitié à celui que je méprise ; mais je ne saurois davantage marquer du ressentiment à un fou. Je m'en tiens donc à l'indifférence.

Il a été fort mal ; je lui ai procuré tous les secours qui ont dépendu de moi ; mais je n'ai pas été moi-même le voir. Il y a trois jours qu'il s'est traîné ici ; la seconde nuit qu'il y fut, il pensa mourir. J'ai envoyé chercher ses gouverneuses : il est un peu mieux aujourd'hui ; mais il me fait pitié ; depuis la conversation que j'ai eue hier avec lui, j'avoue que l'indifférence fait place à ce sentiment qui n'est guère plus flatteur. Il n'est pas encore en état de retourner à l'Hermitage.

C'est hier, l'après-midi, qu'étant seul avec moi, il me dit tout en sanglotant, que, si je n'avois pas pitié de lui, il n'avoit d'autre ressource que son désespoir, et qu'il se donneroit la mort. Mon premier mouvement l'emporta, et je lui répondis : Mais vous feriez fort bien, si vous ne vous sentez pas le courage d'être vertueux. Il resta pétrifié, et moi aussi ; ce propos étoit dur, mais il étoit lâché, et il n'y avoit pas moyen de courir après. Je l'adoucis le plus que je pus, en lui montrant que je n'attribuois ses erreurs qu'à sa mau-

vaise tête, et je soutins thèse pour son cœur. Je fis semblant de croire qu'il lui étoit possible de reprendre à l'avenir un ton de franchise et de droiture, et je lui rendis le courage qu'il sembloit avoir perdu. Je le consolai ; si c'est un tort, je m'en confesse : mais le moyen de voir quelqu'un dans la peine, et de conserver son sang froid ou de le laisser sans consolation, cela n'est pas en moi.

Je vais après-demain à Paris passer quelques jours avec madame d'Holbach ; on m'apportera tous les jours mon lait de la campagne ; au moyen de quoi mon régime ne sera pas dérangé. Je mettrai cette lettre à la poste en arrivant, et j'espère d'ici là y ajouter encore quelques mots.

Le lendemain.

Je reçois une lettre charmante du marquis de Saint-Lambert. Il me parle de la comtesse, et je présume qu'il n'en est pas content. " Si je ne vous ai guère vue pendant mon voyage, dit-il, prenez vous-en à madame d'Houdetot : si vous la voyez, dites-lui que je lui suis toujours très attaché : je le lui dis bien aussi ; mais elle aime mieux que d'autres le lui disent."

Je trouve qu'il a été très-honnête avec l'hermite ; il l'a fort bien traité, quoique Rousseau lui trouve un air railleur et méprisant qu'il ne lui avoit pas encore vu. Et cette comtesse qui m'écrit lettre sur lettre! en voilà trois depuis hier pour me demander avec les plus vives instances d'écrire au marquis, pour lui persuader, si je puis, qu'elle l'adore ; elle me fait tout plein de détails qui montrent assez clairement qu'il voudroit se débar-

rasser d'elle. J'ai répondu comme je devois, et je ne me mêlerai en aucune façon de tout ce tripotage.

J'ai reçu aussi des nouvelles de M. de Jully ; il est dans l'enthousiasme de Genève et des Genevois ; c'est le plus beau pays ! les plus honnêtes gens ! A l'en croire, il n'y en eut jamais de pareils. Cela est-il vrai ? ils n'en ont pas au moins la réputation. Il me mande aussi qu'il a été chez M. de Voltaire, qui l'a reçu à merveille, mais il ne nous en dit qu'un mot ; c'auroit été cependant un sujet plus digne de m'intéresser que tout ce qu'il me dit d'ailleurs. J'imagine qu'il ose à peine le regarder sans se signer, et je parierois bien que si la marquise ne lui avoit pas ordonné de le voir, il n'y auroit pas mis les pieds. Il part pour Lausanne, et sera absent de Genève une huitaine de jours : voilà une manière de résider nouvelle. Il se propose de faire tout le tour de la Suisse.

Rousseau est retourné ce matin à l'Hermitage. Cet homme a une confiance qui seroit trop absurde et trop impertinente, si elle ne partoit pas d'une conscience sans reproche. Vous vous souvenez bien que je le priai, lorsqu'il partit pour faire son établissement à l'Hermitage, de demander à M. Latour, qui a fait son portrait, de le faire copier pour moi. Il me dit, un jour de cet été que je lui rappelai cette promesse, que M. Latour lui avoit répondu qu'il le copieroit lui-même et le lui porteroit. Rousseau accepta, et je convins avec lui qu'il feroit au peintre une petite galanterie que je payerois. Ce matin, en prenant congé de moi, il me

montra une lettre de son ami qui lui annonce ce portrait dans trois ou quatre jours : Comme vous ne serez pas ici, me dit-il, dans quel endroit de votre chambre voulez-vous que je le fasse placer ? Chez vous, lui ai-je dit ; je ne refuse pas votre portrait, mais ne vous pressez pas de l'apporter : il faut voir si vous méritez que je l'accepte. Il resta un peu étourdi de ma réponse. Malgré cela, je le traite moins mal depuis quelques jours, car il est certain qu'il me fait pitié.

Mardi, 7 heures du soir, de chez le baron d'Holbach.

J'arrive à Paris par un temps fait exprès pour voyager sans inquiétude. Soyez bien tranquille sur ma santé, mon ami ; je la ménagerai et je vous en rendrai bon compte. Je suis descendue chez le baron ; le plaisir avec lequel on m'a vue arriver dans cette maison m'a vraiment touchée. J'y ai trouvé la sœur et la mère de la baronne. Ah ! quelle mère et quelle sœur !.... et quelle sotte famille, car il y a là un frère !......Ah ! cela est inouï....Je lui ressemble pourtant, à cette sœur ; c'est dur....Heureusement que tout cela va se coucher à neuf heures.

Bonsoir, mon ami ; j'attends demain de vos nouvelles.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

J'ESPÉROIS avoir de vos nouvelles hier, mon tendre ami, mais le courrier n'est pas arrivé ; il faudra prendre patience jusqu'à ce soir, et en attendant amuser

son espérance le mieux qu'il sera possible ; et c'est en s'occupant de vous, et en vous rendant compte de tout ce que je fais, que je puis tuer le temps jusqu'à votre retour. Je vois qu'il me sera bien difficile de me tirer d'ici avant l'accouchement de la baronne : cette pauvre petite femme est négligée par tous ses parens, et surtout par sa mère, d'une façon révoltante. Son mari et elle me paroissent désirer que j'assiste à ses couches : ils n'ont osé me le dire, mais cela est si clair, que je ne puis me dispenser de l'entendre ; je sens même un très-grand plaisir à leur rendre ce service. Voilà ce que c'est que d'être venue, me direz-vous ? Cela est vrai, mon ami ; mais personne ne venoit plus me voir : le Syndic alloit me quitter ; Rousseau retournoit dans sa solitude : j'allois me trouver exactement seule, et j'ai préféré venir à Paris rendre service à mes amis, et m'amuser auprès d'eux. Bonjour, mon tendre ami.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

FORT bien, j'apprends qu'on a été un peu incommodé : sans ce narré des folies de Rousseau, je n'en aurois rien su. Quelle confiance puis-je donc avoir, lorsque vous m'assurez que vous vous portez à merveille ? Ma tendre amie, je crains que vous ne sentiez pas assez combien votre santé est essentielle et importe à mon repos. Je ne vous remercie pas cependant de n'avoir pas été à l'Hermitage, et de ne vous être pas rendue aux sollicitations que Rousseau vous en a

fait faire. Autrefois c'eût été une action héroïque ; à présent ce refus n'est qu'un acte de prudence qui vous est devenu ordinaire. Vous avez présumé très-juste; il a tout confié à Diderot: celui-ci me l'a mandé, et me paroît fort affecté de la peine de Rousseau. Nous n'en saurons pas le détail par cette voie, à moins qu'en causant avec lui, à mon retour, je n'échauffe sa tête et je ne la mette en fermentation; alors il pourra s'évaporer à son insu quelques parcelles de son secret. Je suis bien aise que Saint-Lambert vous écrive de jolies lettres, et que les extravagances de Rousseau n'ayent point affoibli le goût qu'il a pour votre société. Quant à lui, j'avoue que son état inspire de la pitié autant qu'un fou en peut inspirer. Je ne saurois trop le dire, ma tendre amie, le moindre de tous les maux eût été de le laisser partir pour sa patrie il y a deux ans, au lieu de le séquestrer à l'Hermitage. Je suis convaincu que ce séjour nous causera tôt ou tard du chagrin.

Le baron d'Holbach m'avoit mandé que vous alliez venir passer cinq ou six jours à Paris, mais je n'en voulois rien croire. Comment pouvez-vous risquer de vous trouver à l'accouchement de la petite femme, pour vous accabler de fatigue sans nécessité, déranger votre santé et votre régime, et me mettre au désespoir? S'il vous arrive le plus léger accident, ce sera bien votre faute. Vous allez vous trouver liée nécessairement avec la famille de la femme, ce qui peut avoir de grands inconvéniens. Ma tendre amie, ne faites point de folies, je vous en conjure.

Lorsque je vous donne des conseils, pour me réfuter vous prouvez laborieusement que vous vous conduisez bien. Eh! tant mieux, mon amie, que vous vous portiez bien, vous n'avez qu'à m'en assurer, sans vous fatiguer à me le prouver dans trois pages. Je vous ai dit ma pensée à l'égard de l'hermite, pour que vous en fîssiez votre profit. Ce que vous avez fait à ce sujet doit faire la matière des récits qui m'attendent dans nos promenades; au reste, je répondrois bien à tous ces beaux sophismes si j'en avois le temps. Mais vous avez si bien en vous de quoi vous faire estimer, respecter, adorer, que si vous ne vous conduisez pas avec toute la sagesse et la prudence dont vous êtes capable, et qui conviennent à votre situation, je ne pourrai de ma vie vous pardonner le mal que vous vous ferez.

A propos, j'oubliois de vous dire mon avis sur la lettre de M. de Jully. Ce que vous avez ouï dire des Genevois n'est pas tout à fait faux, et néanmoins M. de Jully vous dit vrai: c'est qu'ils ne sont pas les mêmes chez eux qu'ailleurs. Les Genevois, voyageurs, passent pour faux, menteurs et intéressés, parce qu'ils ne voyagent que pour commercer; ils regardent les étrangers comme des gens faits pour les enrichir. Mais de retour chez eux, ils sont bienfaisans, affables; ils font de grandes et belles actions, et néanmoins ils tondroient sur un œuf.

Je ne suis point étonné que M. de Jully soit enthousiaste de M. Tronchin; je me joindrai à lui en temps et lieu, pour vous engager à aller trouver ce grand

médecin; mais j'espère cependant que votre santé n'en aura pas de besoin si vous voulez continuer à vous ménager.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Tout le monde veut que le maréchal arrive le 10. O mon ami, seroit-il bien possible? Cette idée m'a donné des forces: quoi! je vous reverrois dans quinze jours?... Je ne voulois vous écrire que demain, et me reposer encore aujourd'hui; j'ai la tête fatiguée d'un gros rhume, mais ce n'est rien.... Ma mère, à qui je disois hier la nouvelle que j'avois apprise de votre arrivée, me dit: Mandez-lui qu'il ne nous en laisse pas ignorer le moment; ce seroit un crime impardonnable d'embrasser quelqu'autre de ses amis avant nous. Dites-le lui de ma part.

Mais ne me surprenez pas cependant, mon ami, ma frêle machine ne résisteroit pas à un si grand excès de joie si je n'y étois préparée. O mon ami, vous en qui seul j'ai mis ma confiance et mon bonheur, nous allons donc être réunis? . . . Ma tête est foible, mon ami, et ne me permet pas de continuer. Adieu...

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Mais quel train il fait ce trop aimable ami! Pardon mille fois: j'avoue que j'ai trop présumé de mes forces

et que l'envie d'être utile à madame d'Holbach m'a fait entreprendre ce petit voyage assez mal à propos pour ma santé. Mais, mon ami, en convenant de ce tort, il faut convenir en même temps que je n'aurois pas évité vraisemblablement la crise que je viens d'avoir qui m'annonce quelque cause à mes maux, inconnue jusqu'à présent, mais peut-être assez grave. Je n'ai pas assez de confiance en Tronchin pour me déterminer jamais à aller le trouver. Cependant si vous le désirez, je lui écrirai; mais je voudrois attendre votre retour, d'autant mieux, mon ami, que je ne suis pas mal à présent. Je ne souffre pas, je ne suis que languissante; un peu de repos me remettra peut-être jusqu'à nouvel ordre.

J'ai reçu une lettre de l'abbé de V***, qui se propose de venir passer trois semaines à Paris. Il se promet de me voir, si ma société lui convient, dit-il : en attendant il en fait la critique, et me blâme d'avoir multiplié mes goûts et mes talens. Il paroît douter de mon amitié pour lui et pour ses parens; je leur ai rendu trop de petits services pour avoir besoin de faire mon apologie. Je vous envoye ma réponse qui ne me paroît pas trop mauvaise. Ce qu'il y a d'excellent, c'est que je n'avois pas entendu parler de lui depuis le voyage qu'il a fait ici, il y a deux ans, excepté une seule fois qu'il m'écrivit pour me donner une commission et me demander des nouvelles de tous mes *merveilleux amis*. Je me contentai de lui dire que je ne connoissois pas de *merveilleux*, et que j'ignorois de qui il vouloit parler.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A L'ABBÉ DE V***.

Vous le croirez si vous le jugez à propos, mon cher abbé ; le seul tort que j'aye eu avec mes amis et avec moi, est d'avoir toujours songé à eux préférablement à moi, et à satisfaire jusqu'à leurs fantaisies sans me compter pour rien. Au moyen de ce petit système j'avois autant de maîtres que d'amis, et j'avois trouvé le secret de me faire une source de peines de l'amitié qui est peut-être le seul dédommagement des malheurs attachés à la condition humaine. Avoir une volonté à moi, me paroissoit un crime; je faisois mille choses qui ne me convenoient pas avec une complaisance qui me convenoit encore moins, et dont on ne se doutoit seulement pas. J'en étois continuellement la victime sans qu'on m'en sût aucun gré. J'y ai bien regardé, j'ai commencé à oser être moi ; je ne compte plus pour rien les caprices des autres, je ne fais plus que ce qui me plaît : je m'en trouve à merveille, et il me semble que mes amis ne s'en trouvent pas mal.

Cela posé, mon cher abbé, vous pouvez me croire quand je vous dis que vous me ferez plaisir de venir me voir ici, je le pense apparemment, puisque je vous le dis; quelle raison m'y obligeroit sans cela ? Je n'en connois pas qui puisse me faire dire le contraire de ma pensée, et encore moins de mes sentimens. Si vous êtes juste, vous ne pouvez douter ni de mon attachement pour vous, ni du plaisir que j'ai de vous voir ;

je m'épuiserois en assurances inutiles si vous ne l'êtes pas. Prenez garde qu'avec un peu d'humeur et de roideur dans le caractère on exige toujours plus qu'on n'a envie d'accorder de son côté; mais si chacun vouloit ranger les autres à son avis, les assujettir à ses goûts et à ses volontés, qui est-ce qui auroit des amis dans le monde?

Il seroit assez plaisant qu'on me fît un crime du soin que j'ai pris de cultiver les talens que j'ai pu avoir, sur-tout n'ayant jamais eu que des goûts honnêtes et n'ayant mis d'autre prétention à tout cela que celle de m'amuser. S'il est vrai que je les ai trop multipliés, j'y trouve des motifs de m'en estimer davantage. Au reste, je ne prétends pas que les autres doivent m'imiter: chacun fait en cela comme il l'entend, et tout le monde a raison. Ce qui m'occupe principalement, c'est de savoir si j'ai lieu d'être contente de moi; et quand je le suis, je crois que les autres doivent être contens. Si j'avois toujours osé penser et agir ainsi, j'aurois évité toutes les apparences de légèreté et d'inconséquence que vous me reprochez. Cependant, mon cher abbé, vous pourriez me voir avec d'autres yeux que les personnes qui ne me connoissent que superficiellement.

Quant à ma société, je me suis mal expliquée si vous avez compris par ma dernière lettre que je ne voyois plus messieurs Rousseau, Grimm, le baron d'Holbach; ou que leur ton étoit changé: leur ton ne change point. Je les vois beaucoup, je ne vois même guère qu'eux, par la raison que je viens de vous dire;

c'est que je n'arrange plus ma société pour les autres, mais pour moi seule. Je n'y admets que ceux qui me conviennent; il y en a beaucoup à qui elle conviendroit que je n'admets pas. Pour vous, mon cher abbé, j'ai de la peine à croire que vous soyez jamais hors-d'œuvre nulle part, quoi que vous en disiez; à plus forte raison chez moi. Les honnêtes gens se conviennent par-tout; quelque différence qu'il y ait entre leurs opinions et leurs façons de penser, ils savent que cela ne change rien aux égards et aux marques d'estime qu'on se doit mutuellement quand on vit dans la même société. Ainsi, pourvu que vous soyez juste et indulgent, comme il faut bien l'être avec des êtres qui ne sont pas parfaits et dont on est le semblable, je suis sûre que vous augmenterez chez moi le nombre des gens de mérite que je reçois, et que vous vous en trouverez aussi bien que moi.

Au reste, je suis si persuadée de votre amitié pour moi, que je ne me fâcherai certainement de ma vie de rien de ce que vous me direz. Je connois vos sentimens; ils sont purs et sincères, je leur rends bien justice; j'ai cru devoir vous faire part des miens, et je me flatte, mon cher abbé, que vous les approuverez.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

D'Epinay.

Je suis de retour à Epinay, mon cher ami; ma santé me l'a permis, et j'y attends impatiemment la nouvelle

de votre arrivée : je la regarde comme le sceau de mon rétablissement.

Mademoiselle le Vasseur est venue ce matin savoir de nos nouvelles de la part de Rousseau, à qui j'avois fait dire hier mon retour. Il y a je ne sais quoi en l'air. M. Diderot est allé deux fois cette semaine à l'Hermitage ; et le résultat de toutes ces conférences a été une lettre de huit pages que Rousseau à écrite à Saint-Lambert. On ignore ce qu'elle contient ; on croit seulement que cette lettre a été conseillée par M. Diderot. Mademoiselle le Vasseur a entendu qu'il disoit à Rousseau, en partant : " Croyez-moi, écrivez au marquis ; je crois que vous ne pouvez pas vous en dispenser ; mais écrivez comme je vous ai dit, et je vous promets que vous vous en trouverez bien." Il a vu aussi la comtesse chez madame de Verdelin. Ils ont eu une longue conversation dont l'hermite est sorti en larmes. Il dit que l'année ne se passera pas qu'il n'ait revu sa patrie.

Billet de M. Grimm à Madame d'Epinay.

Ma tendre amie, j'arrive, et je ne réponds pas à vos deux dernières lettres que je viens de recevoir ; je vous en remercie. Jeudi au soir ou, au plus tard, vendredi matin, je serai aux pieds de tout ce qui m'est cher. Si votre santé ne vous permettoit pas de venir à Paris, écrivez-moi un mot, et que j'y trouve mes clefs. Adieu, ma tendre amie. J'arrive.....Entendez-vous que j'arrive ?

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Nous espérons bien être à Paris avant vous, mon tendre ami, mais il faut pourtant que je vous écrive ; c'est un besoin pour mon cœur. D'ailleurs ma santé peut me retenir ici malgré moi. Il est inutile de vous cacher davantage combien elle est foible et languissante, vous ne le verrez que trop. Cependant il est réel que la seule nouvelle de votre arrivée m'a fait un bien sensible. Je suis infiniment mieux depuis l'instant que j'en ai été sûre. Ma mère en est rajeunie, mes enfans sont plus sages, et Linant un peu plus bête. Voilà l'effet des secousses subites données à l'ame.

Rousseau a de nouveau entamé ce matin le chapitre de ses torts avec moi. Vous saurez à votre retour le détail de cette conversation. Je crois seulement devoir vous prévenir, en attendant, des dispositions de l'hermite à votre égard : j'ai traité plus d'une fois ce sujet avec lui. Il m'a répondu qu'il ne vouloit pas mourir injuste envers vous ; qu'il se reconnoissoit des torts qu'il avoit aggravés en n'osant les réparer, et qu'il attendoit impatiemment votre retour pour se mettre à la merci de votre générosité. Aidez-moi, aidez-moi, m'a-t-il dit d'un air pénétré, à retrouver un ami qui n'a jamais cessé de m'être cher. Je lui ai promis de vous engager à l'écouter. Je n'ai rien promis de plus ; c'est à vous de faire le reste. Mon pénitent noir (car ce n'est sûrement pas un pénitent blanc) jure qu'il met

son bonheur à vous faire oublier ses torts. Plus nous lui connoissons d'orgueil, plus sa démarche me paroît sincère; mais il a besoin d'être soutenu et encouragé. Je ne vous demande que ce que vous ferez sûrement si vous êtes content de lui au premier abord; si vous ne l'êtes pas, je ne demande rien.

Dès l'instant que monsieur Grimm fut de retour, Madame d'Epinay reprit son journal.

Suite de Journal.

Ma santé m'alarme et m'empêche de jouir depuis huit jours du plus grand des biens, celui de revoir M. Grimm au milieu de nous. Il est arrivé dans la meilleure santé du monde. Nous avons tous été à sa rencontre. Ma mère fut, ce jour là, la première levée, mais par une fatalité singulière je ne me suis jamais, je crois, si mal portée. Dès le matin j'eus des palpitations violentes, il falloit tout le désir que j'avois de revoir M. Grimm pour me donner la force de me traîner; aussi fut-il frappé de mon changement. Nous avons passé cette première soirée chez ma mère, et le lendemain tout le jour chez le baron d'Holbach: nous sommes revenus deux jours après à Epinay; Rousseau nous y attendoit. M. Grimm, que j'avois prévenu qu'il l'y trouveroit, me prédit que leur explication se passeroit en bavardage et que Rousseau ne diroit pas un mot de ce qu'il devoit dire. Au reste, avoit-il ajouté, s'il fait un pas, j'en ferai quatre, vous y pouvez compter.

Grimm avoit bien deviné. Rousseau courut à lui en lui tendant la main, non comme quelqu'un qui a des torts et qui cherche à les réparer, mais comme un homme généreux qui tend la main à un coupable et qui pardonne. Monsieur Grimm le reçut avec le même ton qu'il avoit pris depuis long-temps avec lui. Au bout d'une demi-heure il se retira dans son appartement et y fut assez long-temps; Rousseau n'avoit pas l'air à son aise. Il se fait tard, me dit-il tout d'un coup, Grimm ne descend pas, si je l'allois trouver? qu'en dites-vous, madame? Tout comme il vous plaira, lui dis-je, mais si c'est avec la disposition où vous étiez lorsqu'il est arrivé, avec l'air de protection..... — Par Dieu, madame, vous êtes d'une tyrannie inconcevable; voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon? cela ne me va point. —J'ai cru, monsieur, que c'étoit le rôle qui vous convenoit après avoir affiché votre injustice. Est-ce dans le silence de votre cabinet que vous l'avez accusé de vous avoir fait perdre le pain que vous vous efforciez de gagner? est-ce au fond de votre cœur que vous l'avez soupçonné de vous décrier?....Il me tourna le dos brusquement et s'en alla dans le jardin. Monsieur Grimm rentra; et ne voyant plus Rousseau, il me demanda en riant, si j'étois contente de sa réception. Non assurément, lui dis-je. Il me plaisanta sur la crédulité que j'avois mise à son repentir. Je parierois, ajouta-t-il, qu'il ne se reproche pas davantage l'injure qu'il vous a faite. Le soir Rousseau fut cependant trouver monsieur Grimm dans son appartement lorsque tout le monde fut retiré: il le complimenta sur son retour, il

le questionna sur son voyage ; puis en se retirant il lui prit la main en disant: Ah çà, mon cher Grimm, vivons désormais en bonne intelligence et oublions réciproquement ce qui s'est passé. Grimm se mit à rire: Je vous jure, lui dit-il, que ce qui s'est passé de votre part est le moindre de mes soucis.

Ils se séparèrent après cette belle explication, et Rousseau n'en eut pas moins le front de me dire le lendemain : Vous devez être contente, madame, et Grimm doit l'être aussi, je me suis assez humilié pour vous complaire à tous les deux ; mais si cela doit me rendre le cœur de mon ami, je ne m'en repens pas. Que l'on juge quel a été mon étonnement, en apprenant le détail de cette prétendue humiliation.

Monsieur d'Epinay a paru ici hier pour la première fois depuis un siècle. Il s'est trouvé un peu embarrassé de la présence de M. Grimm, qu'il ne savoit pas de retour. Il n'osoit avouer devant lui qu'il y avoit plus d'un mois qu'il vivoit dans l'ignorance de ce qui se passoit chez lui. Ma mère lui demanda, en présence de monsieur Grimm et du marquis de Croismare qui est ici pour quelques jours, s'il avoit apporté de l'argent suivant nos dernières conventions: il est revenu comme d'un rêve en nous demandant très-humblement excuse de cet oubli ; il y pensoit depuis trois jours, a-t-il dit, l'argent est tout prêt, et par une fatalité étrange, c'est la première chose qu'il ait oubliée en partant. Rien n'est si aisé à réparer, lui dit ma mère ; M. Grimm va demain passer la journée à Paris, il voudra bien se charger d'aller toucher cet argent chez vous et de nous

le rapporter le soir. Vous n'aurez qu'à lui donner un billet pour votre valet de chambre. Très-bien, a-t-il répondu, même sans donner de billet j'y serai, et je remettrai l'argent à monsieur. Si vous y êtes, monsieur, a repris ma mère, monsieur vous rendra le billet; si vous n'y êtes pas, il en fera usage. Monsieur d'Epinay après quelques discussions sur ce billet, promit enfin de l'écrire avant de partir. Mais après le dîner il donna ordre secrètement de faire aller sa voiture au bout de l'avenue, et puis il prit son chapeau comme pour aller faire un tour; je m'en défiai et le priai de ne pas sortir sans donner à monsieur Grimm son billet. Je vais revenir, dit-il, n'avez-vous pas peur que je m'échappe? Cela se pourroit bien, dit finement Linant en se frottant les mains et sans savoir de quoi il s'agissoit, car je viens de voir la voiture de monsieur qui va gagner l'avenue. M. d'Epinay lança un regard foudroyant au pauvre Linant; le marquis partit d'un éclat de rire; et M. Grimm, qui n'avoit rien dit, présenta à M. d'Epinay tout ce qu'il falloit pour écrire, suivant la prière que ma mère lui en fit; alors mon mari écrivit l'ordre de nous payer la somme qu'il étoit convenu de nous donner.

La satisfaction que j'éprouve du retour de M. Grimm ne sert qu'à m'alarmer davantage sur mon état. Je sens chaque jour mes forces s'affoiblir; j'ai des momens d'anéantissement, j'en ai d'autres de souffrances qui ne me prouvent que trop que j'ai quelque cause inconnue de destruction prochaine. Il m'arrive souvent d'avoir des douleurs de tête assez vives pour me

donner le délire; et ces accès sont suivis de plusieurs jours de langueur. Hélas! ma mère, mes enfans, M. Grimm, vous serez bien plus à plaindre que moi si mes pressentimens se vérifient! Jamais je n'ai tant tenu à la vie; j'aurois, je crois, beaucoup de peine à me résigner s'il falloit la perdre à présent. Pourquoi faut-il que le chagrin et la crainte soient toujours si proches du bonheur?

J'ai cédé enfin aux persécutions que m'ont faites ma mère et M. Grimm pour que je voie Tronchin. Je commencerai pourtant par lui envoyer l'histoire des maux qui m'ont accablée depuis qu'il est retourné à Genève; et s'il juge qu'il est indispensable que je fasse le voyage, il faudra bien m'y décider.

A mon retour à Paris dont j'avois été éloigné pendant plusieurs mois, je ne tardai pas à aller trouver madame d'Epinay. Je fus effrayé de son changement et de sa maigreur; mais ce qui me frappa le plus, ce fut un certain tiraillement convulsif qui avoit allongé ses traits de manière à la rendre méconnoissable. Je fus véritablement touché des attentions recherchées et des preuves d'attachement que lui donnoient tous ceux qui étoient autour d'elle. Je fus aussi très-content de ses enfans, beaucoup plus cependant de sa fille que de son fils. M. Linant, incertain dans ses opinions, dans ses plans et dans sa méthode, avoit fait contracter à son pupille un papillotage dans ses idées et dans ses études, qui le rendoit incapable d'aucune application suivie. D'ailleurs, il me confia qu'à l'insu de madame d'Epi-

nay il venoit un maître de clavecin quatre fois par semaine, par ordre du père, pour donner des leçons à son fils. La plus grande partie du temps, me dit-il, étant employée à la musique, il est impossible de travailler beaucoup à autre chose. Je lui représentai qu'il avoit eu tort de n'en avoir pas parlé à madame d'Epinay, qui n'entendoit sûrement pas que son fils perdît son temps à une étude aussi frivole.—Ah ! monsieur, me répondit-il, il faut bien laisser quelque chose aussi à la satisfaction du papa. Madame sera agréablement surprise cet hiver ; cela la dissipera, et je vous réponds que le temps n'est pas perdu, car l'enfant a fait des progrès singuliers : ce sera le premier musicien de Paris.—Je doute, lui dis-je, monsieur, que sa mère en soit flattée, elle m'a fait des plaintes sur le peu de progrès des études de son fils ; je n'en suis pas étonné. A la vérité, ayant causé avec l'enfant, je lui vis une passion décidée pour la musique, et peu de disposition à d'autres exercices ; mais aussi sans aucun mauvais penchant.

Pauline avoit peu de science acquise, mais son caractère ferme et décidé, joint à un cœur droit et à un esprit fort juste, avoit contribué à meubler sa tête de principes et d'idées qui valoient bien la science qu'on pouvoit attendre d'un enfant de douze ans, elle avoit le raisonnement singulièrement formé pour son âge.

Pour madame d'Epinay, elle me parut très-alarmée de sa position, et d'autant plus qu'elle n'attendoit aucun soulagement de M. Tronchin. Ceux qui ne vivoient point habituellement avec elle ne concevoient rien à son

état ; de temps à autre, on entendoit dire qu'elle étoit fort mal, et quatre jours après, on la rencontroit dans la meilleure santé. C'est ce qui avoit fait dire un jour à Duclos dans une société assez nombreuse : " Je sais le mot de cette énigme, et je le sais de bonne part ; elle devient folle, Grimm la tyrannise. Je le lui avois prédit, elle ne m'a pas voulu croire ; car elle n'a jamais eu de tête et n'en aura jamais."

Suite du Journal de Madame d'Epinay.

J'ai reçu la réponse de M. Tronchin ; si elle ne me console pas beaucoup, elle me donne dans ses lumières et dans sa prudence plus de confiance que je n'en avois. Il y a certainement, dit-il, une cause immédiate aux fréquens dérangemens de ma santé ; mais quand même il prendroit sur lui de prononcer de si loin sur cette cause, jamais il n'oseroit entreprendre d'y remédier sans m'avoir sous ses yeux. Il dit encore que mon état exige les plus grands ménagemens ; il ne le croit pas dangereux, sur-tout si l'on n'y fait rien : un seul remède mal placé peut produire les effets les plus funestes. Il finit par m'exhorter à n'en faire aucun. Je suivrai cet avis ; j'y suis bien résolue.

Il n'y a donc point de guérison pour moi ; mais il y a un tourment certain dans la persécution que ma mère et tous mes amis me font déjà pour m'engager à aller passer quelques mois à Genève. Monsieur de Jully m'écrit et m'en presse ; enfin M. Grimm ne peut s'absenter, le prince le retient, mais il me promet de venir incessamment me rejoindre. Ma mère, quoique

combattue par la crainte qu'on ne blâme dans le monde ce voyage, se joint néanmoins à tous mes amis pour m'y déterminer. Ils me sollicitent en vain : puis-je prendre sur moi de quitter tant de gens qui me sont chers ? peut-être pour ne plus les revoir ! A peine réunie à M. Grimm dont je suis séparée depuis six mois !...Puis-je quitter ma mère à son âge !...Mes enfans ; puis-je abandonner leurs intérêts déjà si négligés et qui ne se soutiennent en bon état que par une vigilance continuelle ? Ce tableau m'effraye. Tant de sujets d'inquiétude sont au dessus de mon courage..Cela est décidé, je vais leur déclarer que je ne m'y déterminerai jamais, et je les prierai instamment de ne m'en plus parler ; s'il le faut, je le défendrai.

Peu de jours après cette décision, madame d'Epinay eut une nouvelle crise plus longue et plus forte que les précédentes. Elle crut cette fois son état si fâcheux, qu'au bout de huit jours que dura cette crise, elle prit subitement et d'elle-même le parti d'aller à Genève, et son mari voulut l'accompagner. Voici la lettre qu'elle m'écrivit lorsqu'elle eut pris sa résolution.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

C'EN est fait, monsieur, je suis déterminée à partir pour Genève : l'état où je suis depuis huit jours est tel, qu'il m'en coûte infiniment moins de m'éloigner

de tout ce qui m'est cher, que d'être témoin de la douleur qu'ils s'efforcent de me cacher. Je partirai dans huit jours: j'aurois voulu partir dès demain; mais cela m'est impossible. Ainsi vous vous êtes tous épuisés en vain pour me persuader et me déterminer au parti que je prends aujourd'hui de moi-même. J'ai peu d'espérance de guérir, mais ici j'ai trop de peine à me résigner : peut-être même qu'une fois arrivée sous les yeux de monsieur Tronchin....Le grand point est d'arriver, et voilà dans la vérité de mon cœur sur quoi je compte peu. J'ai désiré d'emmener mon fils avec moi, plusieurs raisons m'y engagent. En mon absence, il ne pourroit être que sous l'autorité de M. d'Epinay ; qu'en résulteroit-il ? Rien que de fâcheux pour lui. Si je puis arriver jusqu'à Genève, les mœurs austères de cette ville ne peuvent que lui être salutaires ; le spectacle d'un peuple libre, ennemi du luxe, élevera son ame ; le changement d'objets donnera une nouvelle tournure à ses idées, et les bons exemples exciteront son émulation. Il aura contracté l'habitude du travail et de la réflexion pendant le séjour de sept à huit mois qu'il faudra bien faire à Genève : d'ailleurs, c'est une consolation que je n'ai pas le courage de me refuser ; heureusement qu'elle se trouve d'accord avec l'intérêt de mon enfant. Ma mère aura plus d'autorité sur ma fille qu'elle n'en pourroit avoir sur mon fils : avec elle et sa gouvernante je ne suis point en peine de Pauline. Mais si je péris en chemin, je vous conjure de ne penser qu'à mon fils; n'épargnez rien pour faire tourner cet événe-

ment à son profit. Il ne peut sentir assez l'étendue de la perte qu'il feroit, rendez-la lui si frappante, qu'elle ne lui sorte jamais de la mémoire, et qu'il suffise de la lui rappeler par la suite pour l'arrêter dans les écarts où tout concourra à l'entraîner. Ne craignez pas de redoubler l'horreur de mes derniers momens ; pourvu qu'ils puissent lui être profitables, j'aurai, j'espère, le courage de les soutenir. Mais ma mère, ma pauvre mère ! C'est elle, monsieur, qu'il me coûte le plus de quitter. Qui prendra soin de sa vieillesse, qui essuyera ses larmes ? O vous, mon cher Grimm, tendre et précieux ami de mon cœur, je vous la confie....que vous allez être à plaindre !......

J'ai eu le bonheur de conserver jusqu'à présent assez de sang-froid pour mettre en ordre mes affaires. Je ne sais d'où me vient cette fermeté ; je ne m'en serois jamais crue capable. Oh ! que je crains le moment où je me réveillerai !

J'appréhendois de trouver des obstacles à mon voyage de la part de monsieur d'Epinay, mais il s'y prête au contraire de la manière la plus honnête : il veut même absolument me conduire ; c'est ce que je ne lui demandois pas. Il consent que je garde mon fils et Linant à Genève, et me laisse maîtresse de fixer la pension que je prendrai pour eux lorsque nous y serons établis. Il m'a dit que je pouvois être assurée qu'il ne changeroit rien au sort qu'il faisoit à ma mère ; il l'a priée de garder ma fille et lui a offert de payer sa pension : mais ma mère, en acceptant de prendre

ma fille et sa gouvernante, a refusé la pension. Il dit qu'il va supprimer son ménage pendant mon absence, afin de réparer ses affaires. Puissent durer tant de bonnes résolutions ! mais je n'ose y compter.

Je fais part aujourd'hui de mon voyage à mes amis : si je n'avois craint de leur manquer, je serois partie sans rien dire à personne ; je redoute les avis, les opinions, les regrets. Qui sent mieux que moi tout ce qu'il y a d'affligeant dans le parti que je prends ? Monsieur Grimm m'épargne une foule de réflexions qu'il fait sûrement bien mieux qu'eux : il me promet de venir me retrouver. Adieu, monsieur, j'espère bien que je vous verrai encore avant mon départ.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Soyez sûre que, sans le temps qu'il a fait, vous m'auriez vu dès hier. Je suis, sur votre état, dans des inquiétudes mortelles. Au reste, je juge que vous prenez le bon parti. Adieu, ma chère amie ; quoique je me porte fort mal moi-même, vous me verrez demain matin au plus tard.

Madame d'Epinay passa les derniers jours qui précédèrent son départ, dans la plus grande agitation, alternativement combattue par la crainte et l'espérance. La douleur que ses amis avoient de la perdre, les témoignages de leur attachement, les efforts qu'ils fai-

soient pour lui cacher leur peine et pour redoubler son courage, rien n'échappoit ni à son esprit ni à son cœur; mais une scène très-vive, qu'elle eut avec Rousseau, pensa la mettre hors d'état de partir, tant fut grande l'impression que produisit sur elle la fausseté de cet homme. Pendant les derniers jours qu'elle avoit passés à la campagne, Rousseau avoit paru redoubler d'attachement pour elle. La veille du jour où elle quitta Epinay, tandis qu'ils étoient seuls ensemble, on apporta à madame d'Epinay ses lettres: il s'en trouva une pour Rousseau, adressée chez elle; elle la lui remit.

La lecture de cette lettre causa à celui-ci un mouvement de dépit si violent, que se croyant seul, il se frappa la tête de ses deux poings, en jurant. Qu'avez-vous? lui dit-elle: quelle nouvelle vous met dans cet état? Mordieu! dit-il, en jetant à terre la lettre qu'il venoit de déchirer de ses dents, ce ne sont pas là des amis, ce sont des tyrans! Quel ton impérieux prend ce Diderot! Je n'ai que faire de leurs conseils. Madame d'Epinay ramassa la lettre. " J'apprends, écrivoit Diderot, que madame d'Epinay part pour Genève, et je n'entends pas dire que vous l'accompagniez. Ne voyez-vous pas que si elle a avec vous les torts que vous lui supposez, c'est la seule manière de vous acquitter de tout ce que vous lui devez, et de pouvoir rompre ensuite décemment avec elle? Si vous n'en faites rien et que vous la laissiez partir dans l'état où vous la voyez, étant aussi mal intentionnée qu'elle l'est pour vous, elle vous en fera un tort dont vous ne

vous laverez jamais. Et puis, ne craignez-vous point qu'on interprète mal votre conduite, et qu'on ne vous soupçonne ou d'ingratitude ou d'un autre motif? Je sais bien que vous aurez toujours pour vous votre conscience; mais cela suffit-il seul, et est-il permis de négliger le témoignage des autres hommes?"

Qu'est-ce que cette supposition? demanda madame d'Epinay: par quelle raison M. Diderot croit-il que je sois mal intentionnée pour vous? quels sont mes torts avec vous, s'il vous plaît?

Rousseau revint comme d'un rêve, et resta interdit de l'imprudence que la colère venoit de lui faire commettre. Il arracha la lettre des mains de madame d'Epinay; et enfin, pressé de répondre: C'est, lui dit-il, la suite de ces anciennes inquiétudes..... mais vous m'avez dit qu'elles n'étoient pas fondées, je n'y pense plus, vous le savez bien. Est-ce que réellement cela vous feroit plaisir que j'allâsse à Genève?.... Et vous vous êtes permis, lui dit madame d'Epinay, de m'accuser auprès de M. Diderot? Je l'avoue, reprit-il, je vous en demande pardon. Il vint me voir alors, j'avois le cœur oppressé, je ne pus résister à l'envie de lui confier ma peine. Le moyen d'avoir de la réserve avec celui qui nous est cher!—Vous trouvez donc qu'il en coûte moins, monsieur, de soupçonner son amie et de l'accuser sans vraisemblance et sans certitude?—Si j'avois été sûr, madame, que vous eussiez été coupable, je me serois bien gardé de le dire, j'en aurois été trop humilié, trop malheureux.—Est-ce aussi la raison, monsieur, qui vous a empêché depuis de dis-

suader M. Diderot?—Sans doute, vous n'étiez pas coupable, je n'en ai pas trouvé l'occasion et cela devenoit indifférent.

Madame d'Epinay, indignée, voulut le chasser de son appartement. Il tomba à ses genoux et lui demanda grâce, en l'assurant qu'il alloit écrire sur-le-champ à M. Diderot pour la justifier. Tout comme il vous plaira, lui dit-elle ; rien de votre part ne peut plus m'affecter. Vous ne vous contentez pas de me faire la plus mortelle injure ; vous me jurez tous les jours que votre vie ne suffira pas pour la réparer, et en même-temps vous me peignez aux yeux de votre ami comme une créature abominable ; vous souffrez qu'il garde cette opinion, et vous croyez que tout est dit en lui mandant aujourd'hui que vous vous êtes trompé. Je connois Diderot, lui répondit il, et la force qu'ont sur lui les premières impressions ; j'attendois que j'eusse quelques preuves pour vous justifier. Monsieur, reprit-elle, sortez, votre présence me fait mal : je suis trop heureuse de partir, je ne pourrois prendre sur moi de vous revoir. Vous pouvez dire à tous ceux qui vous le demanderont, que je n'ai point désiré que vous vinssiez avec moi, parce qu'il ne pouvoit jamais nous convenir de voyager ensemble, dans l'etat où votre santé et la mienne sont réduites. Allez, et que je ne vous revoie pas.

Il sortit furieux. Madame d'Epinay me fit appeler, ainsi que M. Grimm, avec qui je me promenois ; nous la trouvâmes absolument épuisée par l'impression que venoit de lui faire la duplicité de cet homme. Elle

convint qu'elle se l'étoit attirée par la facilité qu'elle a eue de lui pardonner si promptement ses dernières extravagances. M. Grimm se proposa de voir Diderot en arrivant à Paris. Quant à Rousseau, il resta dans sa chambre le soir, et ne reparut que le lendemain, au moment du départ de madame d'Epinay. Alors il l'aborda en lui disant: Je crois, madame, devoir vous charger vous-même de la lettre que j'écris à Diderot; j'espère vous prouver, avec le temps, que je ne suis pas si coupable qu'on pourroit le penser. Cette lettre contient tout ce qu'il me convient de dire; j'aurois dû l'écrire plutôt, cela est vrai, et je le mande. Il me reste à vous prier de me laisser à l'Hermitage jusqu'à votre retour, ou du moins jusqu'au printemps. Vous en êtes le maître, monsieur, lui répondit-elle, tant que vous vous y trouverez bien. Elle prit la lettre, et monta en voiture.

La lettre fut envoyée à monsieur Diderot, et monsieur Grimm fut le voir le lendemain. Lorsqu'il entra en explication, Diderot se mit à rire: Qu'appelez-vous, lui dit-il, que me parlez-vous de justification? Lisez donc, et cessez d'être dupe une fois en votre vie, si vous pouvez. " De quoi vous avisez-vous, mandoit Rousseau, d'envoyer chez madame d'Epinay les lettres que vous m'écrivez? Je vous ai dit vingt fois que toutes celles qui passoient par ses mains étoient ouvertes; celle-ci l'a été comme les autres, et me cause avec elle une tracasserie abominable. Il a fallu avoir des explications, essuyer de faux reproches: cette femme a la rage d'être bien avec vous; elle ne me pardonnera

jamais de vous avoir parlé vrai. Vous avez beau dire; elle et moi nous sommes quittes, et je ne sens pas la nécessité de la suivre ; je n'en ai pas la possibilité, et je vous réponds qu'elle ne s'en soucie guère."

On peut concevoir l'effet que la lecture de cette lettre produisit sur M. Grimm. Il eut beau dire à Diderot la vérité des faits, il ne put le dissuader de sa prévention ; mais il exigea de lui le silence et ils convinrent de se communiquer mutuellement tout ce qu'ils découvriroient jusqu'à ce que l'on vît un résultat à la conduite de Rousseau, et qu'on eût découvert le motif que le faisoit agir.

Madame d'Epinay ignora cette nouvelle preuve de la duplicité de Rousseau. Elle passa avec sa famille et ses amis, les quatre derniers jours qui précèdèrent son voyage. Son départ fut différé de vingt-quatre heures par une légère indisposition arrivée à son fils. Cependant madame la comtesse d'Houdetot qui étoit venüe à Paris pour la voir, retourna sur le champ à sa campagne, dans l'idée qu'elle pourroit peut-être déterminer Rousseau à partir avec sa belle-sœur. Elle ignoroit ce qui venoit de se passer entre eux ; elle crut rendre un service à l'un et à l'autre, et ne communiqua son projet à personne. Il n'eut d'autre effet que d'engager Rousseau à écrire à madame d'Epinay la lettre qu'on verra ci-après.

Madame d'Epinay, la veille de son départ, quitta l'après-dînée sa mère et sa fille, sans avoir le courage de leur dire adieu. Elle passa sa soirée avec M. Grimm et moi. Lorsque j'arrivai chez elle, je les trouvai l'un

et l'autre fort émus ; j'en ignorois le sujet, je l'ai su depuis, et je dois en dire un mot pour l'intelligence de quelques lettres qui suivent.

Madame d'Epinay, par une suite de son caractère, étoit encore plus honteuse d'avoir été la dupe de Rousseau, que piquée des torts qu'il avoit avec elle. Elle pensoit qu'il s'en suivroit une rupture qu'elle ne pouvoit éviter sans se manquer à elle-même. Elle voyoit Rousseau sans ressources et vouloit trouver un moyen de pourvoir à son sort sans se compromettre. Elle passa une partie de cette après-dînée à écrire ses intentions à cet égard pour me les remettre ; mais craignant que M. Grimm ne blâmât cet excès de générosité, elle vouloit lui en faire mystère. Il entra dans son appartement sans être annoncé ; sa présence interdit madame d'Epinay, elle serra ses papiers avec une sorte de précipitation et d'embarras qui n'échappèrent point à M. Grimm. Vous m'avez troublée, lui dit-elle ; je vous avoue que je désirerois ne vous pas montrer ce que j'écris, mais si ce mystère vous fait de la peine, vous m'affligerez beaucoup. Non assurément, répondit M. Grimm, je suis trop sûr de mériter votre confiance, et j'ai trop de sujets de croire que je l'ai toute entière, pour me blesser de ce qu'il vous convient de me taire quelque chose : cependant permettez-moi de vous faire observer qu'il y a des circonstances où un mystère de ce genre pourroit vous être préjudiciable, sans que vous puissiez le prévoir. Si ce que vous écrivez ne regarde pas Rousseau, je n'ai rien à vous demander ; mais s'il est question de lui directe-

ment ou indirectement, j'exige de vous que vous ne fassiez rien, sans que j'en sois instruit auparavant; Mon ami, lui répondit madame d'Epinay, cela le regarde, mais je ne puis absolument vous dire ce que c'est; je vous en prie, ne l'exigez pas de moi.

Sur cette réponse, M. Grimm, qui connoissoit tout ce qui pouvoit résulter de fâcheux pour madame d'Epinay d'une fausse démarche, argumenta avec vivacité, et fut même jusqu'à lui rappeler qu'elle s'étoit plus d'une fois mal trouvée de n'avoir pas été franche avec lui : ce reproche lui fut sensible, et elle finit par lui avouer son projet. Il fut aisé à M. Grimm de lui prouver qu'elle ne pouvoit plus faire de bien à Rousseau sans inconvénient pour elle. Allons au jour le jour, lui dit-il, et donnez-moi votre parole de ne rien faire à son égard que je n'en sois instruit. Elle le lui promit, jeta au feu son écrit, et nous passâmes le reste de la soirée aussi doucement que la circonstance d'une séparation si fâcheuse pouvoit le permettre.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

En partant.

Je pars, mon tendre ami, et lorsque vous recevrez ce billet, je serai déjà loin de vous. O mon chevalier, mon cher Grimm, rappelez tout ce que vous avez de courage pour supporter mon absence, quel qu'en soit l'événement. Ce n'est pas le moment de nous attendrir, ni de nous livrer à de tristes pressentimens. Son-

gez que je vous confie un dépôt précieux, le soin de mon enfant et celui de ma mère : consolez-la cette digne et respectable mère. Veillez à sa conservation; elle va être privée du fruit de ses peines, de la vigilance d'une fille tendre et soumise; qu'elle retrouve en vous tous les sentimens dont mon cœur est rempli pour elle. Si l'événement la privoit pour toujours de cette consolation, c'est vous qui devez lui fermer les yeux. Que ma fille apprenne de votre bouche les malheurs et le sort de sa mère....Pardon, mon ami, encore ce mot; donnez-lui les principes que je vous dois..... Adieu, adieu donc, je vais apporter tous mes soins à réparer ma santé et à me mettre en état de jouir à mon retour de la tendresse d'un ami dont l'image est profondément gravée dans mon cœur : elle seule est mon soutien, mon courage et mon espoir.

Je viens de recevoir cette lettre de Rousseau, je n'y répondrai pas. Je désire seulement qu'il sache que je suis partie; peut-être faudroit-il la montrer à M. Diderot. Je vois que ce n'étoit pas seulement Duclos qui l'éloignoit de moi; Rousseau y a peut-être plus contribué encore.

Adieu encore une fois; j'espère que je soutiendrai bien la route, je me sens assez de force pour cela. La perspective du bonheur est un grand remède, j'y mets toute ma confiance.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

J'APPRENDS, madame, que votre départ est différé et votre fils malade *. Je vous prie de me donner de ses nouvelles et des vôtres. Je voudrois bien que votre voyage fût rompu, mais par le rétablissement de votre santé et non par le dérangement de la sienne.

Madame d'Houdetot me parla mardi beaucoup de ce voyage et m'exhorta à vous accompagner, presque aussi vivement qu'avoit fait Diderot. Cet empressement à me faire partir sans considération pour mon état, me fit soupçonner une espèce de ligue dont vous étiez le mobile. Je n'ai ni l'art ni la patience de vérifier les choses et ne suis pas sur les lieux, mais j'ai le tact assez sûr, et je suis très-certain que le billet de Diderot ne vient pas de lui. Je ne disconviens pas que ce désir de m'avoir avec vous ne soit obligeant et ne m'honore ; mais outre que vous m'aviez témoigné ce désir avec si peu de chaleur, que vos arrangemens de voiture étoient déjà pris, je ne puis souffrir qu'une amie employe l'autorité d'autrui pour obtenir ce que personne n'eût mieux obtenu qu'elle. Je trouve à tout cela un air de tyrannie et d'intrigue qui m'a donné de l'humeur, et je ne l'ai peut-être que trop exhalée, mais seulement avec votre ami et le mien. Je n'ai pas oublié ma promesse, mais on n'est pas le maître de ses pen-

* Voyez la première réponse de Grimm à la longue lettre de Rousseau (*Confessions*, liv, ix).

sées, et tout ce que je puis faire est de vous dire la mienne en cette occasion, pour être désabusé si j'ai tort. Soyez sûre qu'au lieu de tous ces détours, si vous eussiez insisté avec amitié, que vous m'eussiez dit que vous le désiriez fort et que je vous serois utile, j'aurois passé par-dessus toute autre considération, et je serois parti.

J'ignore comment tout ceci finira, mais quoi qu'il arrive, soyez sûre que je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, et que quand vous ne voudrez plus m'avoir pour esclave, vous m'aurez toujours pour ami.

Avant le départ de madame d'Epinay, monsieur Grimm reçut de monsieur Rousseau la lettre qu'on va lire. Il l'envoya à M. Diderot; et ce fut là l'époque où ce dernier commença à revenir des préventions qu'on s'étoit efforcé de lui donner contre une femme si digne de son estime. J'avois prié M. Grimm de me tenir au courant de la conduite de cet homme : il m'envoya ses lettres; et nous convînmes de ne point montrer celle-ci à madame d'Epinay.

LETTRE

DE ROUSSEAU A M. GRIMM.

Le lundi 29.

DITES-MOI, Grimm, pourquoi tous mes amis prétendent que je dois suivre madame d'Epinay? Ai-je tort, ou seroient-ils tous séduits? Auroient-ils tous cette basse partialité toujours prête à prononcer en fa-

veur du riche, et à surcharger la misère de cent devoirs inutiles qui la rendent plus inévitable et plus dure? Je ne veux m'en rapporter là-dessus qu'à vous seul. Quoique sans doute prévenu comme les autres, je vous crois assez équitable pour vous mettre à ma place, et pour juger de mes vrais devoirs. Ecoutez donc mes raisons, mon ami, et décidez du parti que je dois prendre, car quel que soit votre avis, je vous déclare qu'il sera suivi sur-le-champ.

Qu'est-ce qui peut m'obliger à suivre madame d'Epinay? L'amitié, la reconnoissance, l'utilité qu'elle peut retirer de moi. Examinons tous ces points.

Si madame d'Epinay m'a témoigné de l'amitié, je lui en ai témoigné davantage. Les soins ont été mutuels, et du moins aussi grands de ma part que de la sienne. Tous deux malades, je ne lui dois plus qu'elle ne me doit, qu'au cas que le plus souffrant soit obligé de garder l'autre. Parce que mes maux sont sans remède, est-ce une raison de les compter pour rien? Je n'ajouterai qu'un mot: elle a des amis moins malades, moins pauvres, moins jaloux de leur liberté, moins pressés de leur temps, et qui lui sont du moins aussi chers que moi. Je ne vois pas qu'aucun d'eux se fasse un devoir de la suivre. Par quelle bizarrerie en sera-ce un pour moi seul, qui suis le moins en état de le remplir? Si madame d'Epinay m'étoit chère au point de renoncer à moi pour l'amuser, comment lui serois-je assez peu cher moi-même pour qu'elle achetât aux dépens de ma santé, de ma vie, de ma peine, de mon repos et de toutes mes ressources, les soins d'un complaisant aussi

mal adroit ? Je ne sais si je devois offrir de la suivre, mais je sais bien qu'à moins d'avoir cette dureté d'ame que donne l'opulence, et dont elle m'a toujours paru loin, elle ne devoit jamais l'accepter.

Quant aux bienfaits, premièrement je ne les aime point, je n'en veux point, et je ne sais aucun gré de ceux qu'on me fait supporter par force. J'ai dit cela nettement à madame d'Epinay avant d'en recevoir aucun d'elle ; ce n'est pas que je n'aime à me laisser entraîner comme un autre à des liens si chers, quand l'amitié les forme ; mais dès qu'on veut trop tirer la chaîne, elle rompt, et je suis libre. Qu'a fait pour moi madame d'Epinay ? Vous le savez tous mieux que personne, et j'en puis parler librement avec vous : elle a fait bâtir à mon occasion une petite maison à l'Hermitage, m'a engagé d'y loger, et j'ajoute avec plaisir qu'elle a pris soin d'en rendre l'habitation agréable et sûre.

Qu'ai-je fait de mon côté pour madame d'Epinay, dans le temps que j'étois prêt à me retirer dans ma patrie, que je le désirois vivement, et que je l'aurois dû ? Elle remua ciel et terre pour me retenir. A force de sollicitations, et même d'intrigues, elle vainquit ma trop juste et longue résistance : mes vœux, mon goût, mon penchant, l'improbation de mes amis, tout céda dans mon cœur à la voix de l'amitié, je me laissai entraîner à l'Hermitage. Dès ce moment j'ai toujours senti que j'étois chez autrui, et cet instant de complaisance m'a déjà donné de cuisans repentirs. Mes tendres amis, attentifs à m'y désoler sans relâche,

ne m'ont pas laissé un moment de paix, et m'ont fait souvent pleurer de douleur de n'être pas à cinq cents lieues d'eux. Cependant, loin de me livrer aux charmes de la solitude, seule consolation d'un infortuné accablé de maux, et que tout le monde cherche à tourmenter, je vis que je n'étois plus à moi. Madame d'Epinay, souvent seule à la campagne, souhaitoit que je lui tînsse compagnie: c'étoit pour cela qu'elle m'avoit retenu. Après avoir fait un sacrifice à l'amitié, il en fallut faire un autre à la reconnoissance. Il faut être pauvre, sans valet, haïr la gêne, et avoir mon ame, pour savoir ce que c'est pour moi que de vivre dans la maison d'autrui. J'ai pourtant vécu deux ans dans la sienne, assujetti sans relâche avec les plus beaux discours de liberté, servi par vingt domestiques, et nettoyant tous les matins mes souliers, surchargé de tristes indigestions, et soupirant sans cesse après ma gamelle. Vous savez aussi qu'il m'est impossible de travailler à de certaines heures, qu'il me faut la solitude, les bois et le recueillement; mais je ne parle point du temps perdu, j'en serai quitte pour mourir de faim quelques mois plutôt. Cependant, cherchez combien d'argent vaut une heure de la vie et du temps d'un homme ; comparez les bienfaits de madame d'Epinay avec mon pays sacrifié et deux ans d'esclavage, et dites-moi qui d'elle ou de moi a le plus d'obligation à l'autre.

Venons à l'article de l'utilité. Madame d'Epinay part dans une bonne chaise de poste, accompagnée de son mari, du gouverneur de son fils, et de cinq ou

six domestiques. Elle va dans une ville peuplée et pleine de société, où elle n'aura que l'embarras du choix ; elle va chez M. Tronchin, son médecin, homme d'esprit, homme considéré, recherché ; elle va dans une famille pleine de mérite, où elle trouvera des ressources de toute espèce pour sa santé, pour l'amitiè, pour l'amusement. Considérez mon état, mes maux, mon humeur, mes moyens, mon goût, ma manière de vivre, plus forte désormais que les hommes et la raison même ; voyez, je vous prie, en quoi je puis servir madame d'Epinay dans ce voyage, et quelles peines il faut que je souffre sans lui être jamais bon à rien. Soutiendrai-je une chaise de poste ? Puis-je espérer d'achever si rapidement une si longue route sans accident ? Ferai-je à chaque instant arrêter pour descendre, ou accélérerai-je mes tourmens et ma dernière heure pour m'être contraint ? Que Diderot fasse bon marché tant qu'il voudra de ma vie et de ma santé, mon état est connu, les célèbres chirurgiens de Paris peuvent l'attester, et soyez sûr qu'avec tout ce que je souffre, je ne suis guère moins ennuyé que les autres de me voir vivre si long-temps. Madame d'Epinay doit donc s'attendre à de continuels désagrémens, à un spectacle assez triste, et peut-être à quelques malheurs dans la route. Elle n'ignore pas qu'en pareil cas j'irois plutôt expirer secrètement au coin d'un buisson, que de causer les moindres frais et retenir un seul domestique ; et moi je connois trop son bon cœur pour ignorer combien il lui seroit pénible de me laisser dans cet état. Je pourrois suivre la voiture à pied comme le veut

Diderot; mais la boue, la pluie, la neige me retarderont beaucoup dans cette saison. Quelque fort que je coure, comment faire vingt-cinq lieues par jour; et si je laisse aller la chaise, de quelle utilité serai-je à la personne qui va dedans? Arrivé à Genève, je passerai les jours enfermé avec madame d'Epinay; mais, quelque zèle que j'aye pour tâcher de l'amuser, il est impossible qu'une vie si casanière et si contraire à mon tempérament n'achève de m'ôter la santé, et ne me plonge au moins dans une mélancolie dont je ne serai pas le maître.

Quoi qu'on fasse, un malade n'est guère propre à en garder un autre, et celui qui n'accepte aucun soin quand il souffre, est dispensé d'en rendre aux dépens de sa santé. Quand nous sommes seuls et contens, madame d'Epinay ne parle point, ni moi non plus; que sera-ce quand je serai triste et gêné? je ne vois point encore là beaucoup d'amusement pour elle. Si elle tombe des nues à Genève, j'y en tomberai beaucoup plus, car avec de l'argent on est bien par-tout; mais le pauvre n'est chez lui nulle part. Les connoissances que j'y ai ne peuvent lui convenir; celles qu'elle y fera me conviendront encore moins. J'aurai des devoirs à remplir qui m'éloigneront d'elle, ou bien l'on me demandera quels soins si pressans me les font négliger et me retiennent sans cesse dans sa maison; mieux mis, j'y pourrois passer pour son valet de chambre. Quoi donc! un malheureux accablé de maux, qui se voit à peine des souliers à ses pieds, sans habits, sans argent, sans ressources, qui ne demande à ses chers amis que de

le laisser misérable et libre, seroit nécessaire à madame d'Epinay, environnée de toutes les commodités de la vie, et qui traîne dix personnes après elle? Fortune! vile et méprisable fortune! si dans ton sein l'on ne peut se passer du pauvre, je suis plus heureux que ceux qui te possèdent, car je puis me passer d'eux.

C'est qu'elle m'aime, dira-t-on; c'est son ami dont elle a besoin. Oh! que je connois bien tous les sens de ce mot d'amitié! C'est un beau nom qui sert souvent de salaire à la servitude; mais où commence l'esclavage, l'amitié finit à l'instant. J'aimerai toujours à servir mon ami, pourvu qu'il soit aussi pauvre que moi; s'il est plus riche, soyons libres tous deux, ou qu'il me serve lui-même, car son pain est tout gagné, et il a plus de temps à donner à ses plaisirs.

Il me reste à vous dire deux mots de moi. S'il est des devoirs qui m'appellent à la suite de madame d'Epinay, n'en est-il point de plus indispensables qui me retiennent, et ne dois-je rien qu'à la seule madame d'Epinay sur la terre? Assurez-vous qu'à peine serois-je en route, que Diderot, qui trouve si mauvais que je reste, trouvera bien plus mauvais que je sois parti, et y sera beaucoup mieux fondé. Il suit, dira-t-il, une femme riche, bien accompagnée, qui n'a pas le moindre besoin de lui, et à laquelle, après tout, il doit peu de chose, pour laisser ici dans la misère et l'abandon des personnes qui ont passé leur vie à son service, et que son départ met au désespoir. Si je me laisse défrayer par madame d'Epinay, Diderot m'en fera aussitôt une nouvelle obligation qui m'enchaînera

pour le reste de mes jours. Si jamais j'ose un moment disposer de moi : Voyez cet ingrat, dira-t-on ; elle a eu la bonté de le conduire dans son pays, et puis il l'a quittée. Tout ce que je ferai pour m'acquitter avec elle augmentera la reconnoissance que je lui devrai, tant c'est une belle chose d'être riche pour dominer et changer en bienfaits les fers qu'on nous donne. Si, comme je le dois, je paye une part des frais, où rassembler si promptement tant d'argent ? à qui vendre le peu d'effets et le peu de livres qui me restent ? Il ne s'agit plus de m'envelopper tout l'hiver dans une vieille robe de chambre. Toutes mes hardes sont usées ; il faut le temps de les raccommoder ou d'en racheter d'autres ; mais quand on a dix habits de rechange, on ne songe guère à cela. Pendant ce voyage, dont je ne sais pas la durée, je laisserai ici un ménage qu'il faut entretenir. Si je laisse ces femmes à l'Hermitage, il faut, outre les gages du jardinier, payer un homme qui les garde, car il n'y a pas d'humanité à les laisser seules au milieu des bois. Si je les emmène à Paris, il leur faut un logement ; et que deviendront les meubles et papiers que je laisse ici ? Il me faut, à moi, de l'argent dans ma poche ; car qu'est-ce que c'est que d'être défrayé dans la maison d'autrui, où tout va toujours bien, pourvu que les maîtres soient servis ? c'est dépenser beaucoup plus que chez soi pour être contrarié toute la journée, pour manquer de tout ce qu'on désire, pour ne rien faire de ce qu'on veut, et se trouver ensuite fort obligé à ceux chez qui l'on a mangé son argent. Ajoutez à cela l'in-

dolence d'un malade paresseux, accoutumé à tout laisser traîner et à ne rien perdre, à trouver autour de lui ses besoins, ses commodités sans les demander, et dont l'équipage, la fortune et le silence invitent également à le négliger. Si le voyage est long et que mon argent s'épuise, mes souliers s'usent, mes bas se percent; s'il faut blanchir son linge, se faire la barbe, accommoder sa perruque, etc. etc. il est triste d'être sans un sou; et s'il faut que j'en demande à madame d'Epinay à mesure que j'en aurai besoin, mon parti est pris, qu'elle garde bien ses meubles; car, pour moi, je vous déclare que j'aime mieux être voleur que mendiant.

Je crois voir d'où viennent tous les bizarres devoirs qu'on m'impose; c'est que tous les gens avec qui je vis me jugent toujours sur leur sort, jamais sur le mien, et veulent qu'un homme qui n'a rien vive comme s'il avoit six mille livres de rente et du loisir de reste.

Personne ne sait se mettre à ma place, et ne veut voir que je suis un être à part, qui n'a point le caractère, les maximes, les ressources des autres, et qu'il ne faut point juger sur leurs règles. Si l'on fait attention à ma pauvreté, ce n'est pas pour respecter son dédommagement, qui est la liberté, mais pour m'en rendre le poids plus insupportable. C'est ainsi que le philosophe Diderot, dans son cabinet, au coin d'un bon feu, dans une bonne robe de chambre bien fourrée, veut que je fasse vingt-cinq lieues par jour, en hiver, à pied, dans les boues, pour courir après une chaise de poste, parce qu'après tout, courir et se crotter est le métier d'un pauvre. Mais, en vérité, madame d'Epi-

nay, quoique riche, mérite bien que J.-J. Rousseau ne lui fasse pas un pareil affront. Ne pensez pas que le philosophe Diderot, quoi qu'il en dise, s'il ne pouvoit supporter la chaise, courût de sa vie après celle de personne; cependant il y auroit du moins cette différence qu'il auroit de bons bas drapés, de bons souliers, une bonne camisole; qu'il auroit bien soupé la veille, et se seroit bien chauffé en partant, au moyen de quoi l'on est plus fort pour courir, que celui qui n'a pas de quoi payer ni le souper, ni la fourrure, ni les fagots. Ma foi, si la philosophie ne sert pas à faire ces distinctions, je ne vois pas trop à quoi elle est bonne.

Pesez mes raisons, mon cher ami, et dites-moi ce que je dois faire. Je veux remplir mon devoir; mais, dans l'état où je suis, qu'ose-t-on exiger de plus? Si vous jugez que je doive partir, prévenez-en madame d'Epinay, puis envoyez-moi un exprès, et soyez sûr que, sans balancer, je pars à l'instant pour Paris en recevant votre réponse.

Quant au séjour de l'Hermitage, je sens fort bien que je n'y dois plus demeurer, même en continuant de payer le jardinier, car ce n'est pas un loyer suffisant; mais je crois devoir à madame d'Epinay de ne pas quitter l'Hermitage d'un air de mécontentement, qui supposeroit de la brouillerie entre nous. J'avoue qu'il me seroit dur de déloger aussi dans cette saison, qui me fait déjà sentir aussi cruellement ses approches; il vaut mieux attendre au printemps, où mon départ sera plus naturel, et où je suis résolu d'aller chercher

une retraite inconnue à tous ces barbares tyrans qu'on appelle amis.

LETTRE

DE M. GRIMM A M. DIDEROT.

Samedi 5.

Tenez, mon ami, lisez et apprenez enfin à connoître l'homme. Vous trouverez ci-joint une pièce d'éloquence, que m'adressa Rousseau avant le départ de madame d'Epinay; j'avois évité d'y répondre directement, sentant bien que ce que j'avois à lui dire occasionneroit nécessairement une rupture et un éclat; mais il m'y force aujourd'hui, en me pressant de lui répondre; et avec un homme de ce caractère, il ne faut pas tergiverser. Je me garderai bien de communiquer sa lettre à madame d'Epinay; je craindrois, dans l'état où elle est, qu'une ingratitude aussi monstrueuse ne lui fît une trop forte impression; mais je ne lui cacherai pas cependant qu'elle n'a plus rien à ménager avec un si grand fourbe. Je vous envoie aussi la copie de la seconde réponse que je lui ai faite, et que je viens de lui envoyer par un exprès. Je vais courir pour votre affaire; je ne fermerai ma lettre qu'en rentrant ce soir, et je vous manderai le résultat de ma visite. Bonjour, mon cher Diderot. A quels hommes, grand Dieu, donne-t-on, dans le monde, le nom de philosophes!

Réponse de M. Grimm à M. Rousseau.

Samedi 5.

J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter de répondre positivement à l'horrible apologie que vous m'avez adressée. Vous me pressez, je ne consulte plus que ce que je me dois à moi-même et ce que je dois à mes amis, que vous outragez.

Je n'ai jamais cru que vous dûssiez faire le voyage de Genève avec madame d'Epinay ; quand le premier sentiment vous auroit engagé à vous offrir, elle, de son côté, devoit vous en empêcher, en vous rappelant ce que vous devez à votre situation, à votre santé, et à ces femmes, que vous avez entraînées dans votre retraite : voilà mon opinion. Vous n'avez pas eu le premier sentiment, et je n'en ai point été scandalisé. Il est vrai qu'ayant appris, à mon retour de l'armée, que, malgré toutes mes représentations, vous aviez voulu partir pour Genève, il y a quelque temps, je n'ai plus été étonné de la surprise de mes amis de vous voir rester, lorsque vous aviez une occasion si naturelle et si honnête pour partir. Je ne connoissois pas alors votre monstrueux système : il m'a fait frémir d'indignation ; j'y vois des principes si odieux, tant de noirceur et de duplicité......Vous osez me parler de votre esclavage, à moi qui, depuis plus de deux ans, suis le témoin journalier de toutes les marques de l'amitié la plus tendre et la plus généreuse que vous avez reçues de cette femme......Si je pouvois vous pardonner, je me croirois indigne d'avoir

un ami. Je ne vous reverrai de ma vie, et je me croirai heureux si je puis bannir de mon esprit le souvenir de vos procédés : je vous prie de m'oublier et de ne plus troubler mon ame. Si la justice de cette demande ne vous touche pas, songez que j'ai entre les mains votre lettre, qui justifiera, aux yeux de tous les gens de bien, l'honnêteté de ma conduite.

Réponse de M. Rousseau à M. Grimm.

Je me refusois à ma juste défiance : j'achève trop tard de vous connoître. Voilà donc la lettre que vous vous êtes donné le loisir de méditer ; Je vous la renvoie, elle n'est pas pour moi. Vous pouvez montrer la mienne à toute la terre et me haïr ouvertement ; ce sera de votre part une fausseté de moins.

Billet de M. Grimm à M. Diderot.

J'ai couru en vain, les planches ne sont pas prêtes, et je ne suis pas plus avancé qu'en sortant de chez moi ; l'homme qu'il m'étoit le plus essentiel de voir étoit allé à la campagne et n'en revient que demain. Travaillez toujours, mon ami ; allez votre chemin et j'aurai soin du reste.

Rousseau m'a renvoyé ma lettre avec un billet que je vous envoie. En vérité l'impudence de cet homme me confond. En quel homme madame d'Epinay avoit-elle mis sa confiance ! Voici aussi une lettre qu'il lui a écrite avant son départ et qu'elle m'a laissée. Je vais achever la lecture de votre manuscrit pour re-

mettre le calme dans mon ame. Voilà deux jours que nous n'avons point de nouvelles de notre voyageuse, j'en suis en peine, nous n'en savons encore que de la première journée ; elle en avoit assez bien soutenu la fatigue ; il faut espérer que le reste de son voyage se passera bien : mais j'ai l'ame troublée ; et vous savez si je suis payé pour croire aux pressentimens.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Vous ne sauriez croire, ma tendre amie, combien je suis touché du mot que vous m'avez écrit avant de quitter Paris : il m'a fait grand bien, puisqu'il m'a rendu le pouvoir de pleurer. Après avoir fait à votre conservation et à votre santé les sacrifices qu'elles exigent, qu'il me soit permis de faire un peu de retour sur moi : l'abandon où je suis et où je passerai cet hiver m'afflige ; je n'aurai de ressources que dans vos lettres et dans les nouvelles que vous me donnerez de votre santé. J'ai bien raison de vous dire qu'il faut jouir du présent sans s'alarmer de l'avenir au-delà de ce que la prudence exige. Si nous avions pu prévoir que nous serions dans le cas de nous séparer après la campagne, nous n'aurions pas voulu supporter ce malheur ni l'un ni l'autre : maintenant qu'il est arrivé, il faut bien se soumettre. Je suis fort triste, fort affligé, pénétré de douleur.... Il faut pardonner à la foiblesse des premiers momens.

Ne dites plus *ma triste situation* ; cette expression a je ne sais quoi de sinistre et d'effrayant pour moi. Votre situation ne doit jamais être triste, puisque vous êtes si parfaitement aimée et que vous avez des amis : l'honnêteté, la droiture, la vérité de votre caractère empêcheront toujours que vous ne soyez dans une position triste. Si vous conservez ces biens, vous aurez dans toutes les circonstances de votre vie la paix et des motifs de consolation. Si votre santé se rétablit, si vos affaires se mettent en ordre, si les méchans s'éloignent, que vous faut-il de plus pour être heureuse, tranquille ? Vous êtes en bon train, et votre voyage même doit vous mener au port, ma tendre amie. Je vous conjure de tout sacrifier à votre santé, de vous remplir tous les jours de cet objet, et de n'y pas porter ce petit coin de légèreté qui est dans votre caractère : si vous en venez à bout, je n'aurai plus rien à désirer, le reste sera mon affaire ; ma tendresse et la confiance qui est entre nous, vous épargneront toutes les imprudences auxquelles trop de bonté et trop de sécurité vous exposent. Vos premières résolutions sont admirables, mais vous ne les exécutez pas toujours ; et pour rétablir une santé aussi frèle que la vôtre, il faut apporter la plus grande sévérité et la plus grande suite à votre régime. Vous voyez, mon amie, que je tâche de tromper ma douleur en m'arrangeant un avenir doux et tranquille. Vous ne sauriez croire combien Paris me déplaît, et combien je soupire après le temps que nous devons passer ensemble à la campagne. Que je suis heureux

que vous ayez le goût de la solitude! Les tristes découvertes que je fais sur les hommes me la rendent tous les jours plus précieuse.

J'ai passé le jour de votre départ entre madame votre mère et votre enfant. Hélas! qu'aurois-je pu faire autre chose? Reposez-vous sur moi; le soin que je prendrai d'eux sera, pendant votre absence, ma plus chère et ma plus douce occupation. Ne vous faites point de tableaux effrayans de l'état de madame votre mère; sa santé est meilleure qu'elle n'a jamais été, et j'espère que je n'aurai point de mauvaises nouvelles à vous en dire. Nous comptons recevoir des vôtres ce soir; je les attendrai pour fermer ma lettre, et je l'adresserai à M. Tronchin, afin que vous la trouviez à votre arrivée. Adieu, ma tendre amie...... hélas! oui, adieu, car vous êtes bien loin. En vous écrivant il y a un mois, je ne comptois pas être sitôt en commerce de lettres avec vous.

Le lendemain.

Nous avons reçu, hier au soir, une letttre de M. d'Epinay; elle nous a été d'une grande consolation: nous espérons, après ce début, la continuation des bonnes nouvelles. Aujourd'hui nous n'en aurons pas, mais nous en attendons pour demain. J'ai passé la soirée chez madame votre mère; elle se porte bien, et je vous assure qu'elle a pris son parti beaucoup mieux que je n'avois osé l'espérer. Je voudrois être aussi courageux qu'elle; je suis si effarouché de ma solitude, ma tendre amie, que je n'ai pas le courage de

rien faire. Je passe trois ou quatre heures dans mon fauteuil à rêver à vous, car je ne peux pas dire que ce soit penser. Cet état ne durera pas, mais je sens qu'il me faut de bonnes nouvelles de votre établissement à Genève, avant que je puisse en sortir. Jusqu'à ce moment, j'aime mieux rester dans ma léthargie; je sens que mon réveil ne seroit point exempt d'inquiétude: arrivez donc, ma chère amie, afin que vous puissiez revenir. Je voudrois avoir passé du moins la journée de demain, pour imaginer que tous les mauvais pas sont franchis. Madame votre mère me disoit hier: Hélas! cette pauvre Emilie meurt peut-être de peur; elle descend peut-être inutilement de sa chaise, se fatigue, et s'expose au froid, sans raison. Toutes ces réflexions tueroient si l'on s'y livroit un peu.

Je ne suis pas encore assez revenu de l'étonnement où m'a jeté votre départ, pour pouvoir causer avec vous; mon cœur est trop resserré: je n'ai pas même la douceur de verser des larmes. Ah! ma douce et tendre amie, si nous nous retrouvons jamais, qui est-ce qui auroit le courage de nous séparer?

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MADAME D'ESCLAVELLES.

De Tournus.

Je veux vous dire moi-même, ma chère maman, que je soutiens la route au-delà de mes espérances;

je me porte à merveille, et n'ai d'autre mal qu'un peu de fatigue et de lassitude. Nous avons fait hier une très-courte journée. M. d'Epinay ne fait que monter et descendre à chaque poste ; ce qui nous a beaucoup retardés. Je vais achever ma route, et me mettre en état de retourner auprès de vous le plutôt qu'il me sera possible. Agréez, ma chère maman, les assurances de mon tendre respect. J'embrasse ma petite.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

De Mont-Luel.

Soyez tranquille, mon bon ami, je crois que je ne me suis jamais si bien portée ; j'ai plus de force et de courage que je n'avois osé me flatter d'en avoir. Il n'y a rien de tel que la nécessité ; elle double les facultés qu'on se connoît. Mille amitiés à nos amis, et à vous, tant, tant de choses, suivies de tous les etc. etc. etc. du marquis de Croismare.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je reçois une lettre de Mont-Luel, qui me tranquillise un peu. Au nom de Dieu, écrivez-moi aussitôt votre arrivée, car je ne serai tranquille que lorsque je verrai votre écriture datée de Genève. Il me prend des humeurs terribles contre M. d'Epinay ; c'est lui qui vous a retardée et fatiguée en pure perte. Songez,

ma chère amie, qu'il y a des inconvéniens par-tout, et que c'est à vous à les éviter : on dit que M. Tronchin est distrait, et qu'il ne pensera pas à vous prévenir de ceux de Genève. J'ai déjà entendu parler d'un vent de bise, qui me fait tourner la tête : il faut bien vous en garantir.....Il ne tiendroit qu'à moi de vous en écrire quatre pages, mais j'espère que j'aurai le courage de résister à cette tentation ; et, pour n'y pas succomber, je vais tâcher de vous parler d'autres choses.

Vous saurez donc que, quelques jours avant votre départ, j'ai reçu une lettre de Rousseau, pour justifier la répugnance qu'il marquoit à vous suivre : elle est le comble de la folie et de la méchanceté ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous la faire lire au moment de notre séparation. Je lui ai répondu comme il le méritoit, et comme vous auriez toujours dû faire. Il m'a renvoyé ma lettre, de sorte que voilà rupture ouverte et bien prononcée entre nous. J'ai saisi cette occasion pour le démasquer aux yeux de Diderot. Je lui ai aussi envoyé la lettre qu'il vous a écrite le jour de votre départ. Ces pièces ont, au moins, servi à vous justifier en partie, et Rousseau lui-même, sans le vouloir, a fait le reste. Il y a apparence qu'il quittera l'Hermitage ; et il est à croire qu'il vous prépare un beau manifeste pour se justifier. Mon avis est que vous le laissiez faire, et que vous ne répondiez point ; mais les circonstances vous guideront mieux que moi. Tout ce que je désire, c'est qu'il ne tourmente plus mes amis ; il deviendra d'ailleurs tout ce qu'il pourra : au reste, vous n'êtes point la seule qui soyez dans le

cas de vous plaindre de lui. Non seulement cet homme est méchant, mais certainement il a perdu le sens. Je ne sais si vous vous rappelez que l'on vous a dit, cet automne, que Diderot lui avoit conseillé d'écrire à M. de St.-Lambert; voici pour quel sujet. Rousseau avoit mandé Diderot à l'Hermitage. Celui-ci y alla et le trouva dans un état déplorable. Rousseau lui confia qu'il avoit, en effet, la plus violente passion pour la comtesse d'Houdetot, mais que ses principes n'étant pas de s'y livrer, quand même il en seroit écouté, il étoit assez sûr de lui pour ne rien redouter de malhonnête de son amour. Le sujet de mon tourment, lui dit-il, celui qui déchire mon ame, c'est que le marquis de St.-Lambert soupçonne si fortement ma passion, qu'il est jaloux de moi, de moi, qui suis son ami (quelle opinion en a-t-il donc conçue?), et qu'il tourmente la comtesse à mon égard, au point de croire qu'elle partage mes sentimens, tandis que je ne me suis jamais permis de les lui faire connoître, qu'elle les ignore et qu'elle les ignorera toujours. C'est madame d'Epinay, a-t-il ajouté, qui a mis le trouble parmi nous, par son inépuisable coquetterie et ses intrigues.

Je ne vois qu'une seule conduite honnête à tenir, répondit Diderot, c'est d'écrire au marquis, de lui faire l'aveu de votre passion, de lui protester que la comtesse l'ignore, de la justifier à ses yeux, et de lui montrer la résolution où vous êtes d'étouffer des sentimens nés dans votre cœur malgré vous.

Ce conseil transporta Rousseau de reconnoissance. Il jura de le suivre, et quelques jours après, il manda

à Diderot qu'il l'avoit suivi, que sa lettre étoit partie, et la sécurité rentrée dans son cœur.

Il a cessé en effet pendant huit jours de voir la comtesse, s'est dit heureux de la victoire qu'il avoit remportée sur lui, et n'a pas manqué cependant depuis de saisir, pour la voir, toutes les occasions où elle ne pouvoit le fuir.

Quelques jours après votre départ, Diderot rencontre Saint-Lambert chez le baron d'Holbach. On parle de Rousseau. Le marquis laisse échapper quelques mots de mépris; Diderot, qui le connoît honnête et généreux, est étonné de son injustice: il le prend à part pour lui en demander la raison. Le marquis semble éviter l'explication. Diderot, avec sa franchise ordinaire, lui dit à la fin, qu'après la lettre que lui a écrite Rousseau, il devoit s'attendre à un traitement plus doux.—De quelle lettre me parlez-vous? lui répond le marquis, je n'en ai reçu qu'une, à laquelle on ne répond qu'avec des coups de bâton *. Le philosophe reste pétrifié: ils s'expliquent, et parviennent à s'entendre. En un mot, le marquis apprend à Diderot que cette lettre ne contient qu'un long sermon sur la nature de la liaison qui est entre Saint-Lambert et la comtesse d'Houdetot; lui en fait honte, et le peint comme un scélérat qui abuse de la confiance que le comte d'Houdetot a en lui. Vous remarquerez que la comtesse a entre les mains plus de vingt lettres de

* Rousseau parle cependant d'une réponse de Saint-Lambert, datée de Wolfenbutel.

Rousseau, plus passionnées les unes que les autres, qu'elle a communiquées à Saint-Lambert, tandis que Rousseau avoit juré à Diderot qu'il mourroit plutôt que de faire à la comtesse l'aveu de sa passion. Le philosophe, tout étourdi de cette découverte, écrivit le lendemain à Rousseau pour lui reprocher de l'avoir joué: il ne répondit point; ce qui fit prendre à Diderot son parti d'aller le trouver hier afin de s'expliquer avec lui. Le soir, à son retour, il m'écrivit la lettre dont je vous envoie copie, car elle est belle et mérite d'être conservée. Ce matin, il est venu me voir, et m'a conté le détail de sa visite. Rousseau étoit seul au fond de son jardin; du plus loin qu'il aperçut Diderot, il lui cria d'une voix de tonnerre, et le visage allumé: "Que venez-vous faire ici? Je viens savoir, lui répondit le philosophe, si vous êtes fou ou méchant. —Il y a quinze ans, reprit Rousseau, que vous me connoissez; vous savez que je ne suis pas méchant, et je vais vous prouver que je ne suis pas fou: suivez-moi." Il le mène aussitôt dans son cabinet, ouvre une cassette remplie de papiers, en tire une vingtaine de lettres, qu'il eut cependant l'air de trier sur les autres papiers: Tenez, dit-il, voilà des lettres de la comtesse, prenez au hasard, et lisez ma justification. La première sur laquelle Diderot tombe, il y lit très-clairement les reproches les plus amers que lui fait la comtesse d'abuser de sa confiance, pour l'alarmer sur ses liaisons avec le marquis, tandis qu'il ne rougit pas d'employer les piéges, la ruse et les sophismes les plus

adroits pour la séduire. Ah! certes vous êtes fou, s'écria Diderot, de vous être exposé à me laisser lire ceci; lisez donc vous-même; cela est clair. Rousseau pâlit, balbutia, puis entra dans une fureur inconcevable, fit une sortie contre le zèle indiscret des amis, et ne convint jamais qu'il eût tort. Connoissez-vous rien de comparable à cette folie? C'est à l'indignation qu'elle a causée à Diderot que nous devons la connoissance de tous ces détails; je suis sûr qu'il ne se seroit jamais permis d'en parler s'il ne se trouvoit lui-même forcé de se justifier. Aujourd'hui, Rousseau lui fait un crime de s'être expliqué avec le marquis, et l'accuse hautement d'avoir révélé son secret; ce qui est encore bien gauche, car il le force à le divulguer pour éviter de passer pour un traître. Voilà cet homme qui faisoit un code de l'amitié: il y a à lui pardonner toute la journée; et il ne passe rien aux autres. Je ne veux plus penser à lui.

Vous croyez bien qu'on se souvient de vous chez le baron d'Holbach; on n'ose cependant trop en parler de crainte de m'affliger: ces gens là ne savent pas qu'il est doux de s'affliger. Adieu, ma chère, ma précieuse amie. J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles de mon frère qui me mande qu'on lui fait des propositions pour moi de la part de la cour de Saxe-Gotha. Jugez comme je suis pressé de quitter la France.

LETTRE

DE M. DIDEROT A M. GRIMM.

Le 5 au soir.

Cet homme est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donne l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis long-temps, l'énormité de sa conduite; les pleurs versés aux pieds de madame d'Epinay, dans le moment même où il la chargeoit près de moi des accusations les plus graves; cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avoit à dire; cette lettre projetée pour Saint-Lambert, qui devoit le tranquilliser sur des sentimens qu'il se reprochoit, et où, loin d'avouer une passion née dans son cœur malgré lui, il s'excuse d'avoir alarmé madame d'Houdetot sur la sienne. Que sais-je encore? Je ne suis point content de ses réponses; je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner, j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci.

Adieu, mon ami; soyons et continuons d'être honnêtes gens: l'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami; je vous embrasse bien tendrement..... Je me jette dans vos bras comme un homme effrayé; je tâche en vain de faire de la poésie, mais cet homme me revient tout à travers mon travail;

il me trouble, et je suis comme si j'avois à côté de moi un damné : il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami..... Grimm, voilà l'effet que je ferois sur vous, si je devenois jamais un méchant : en vérité, j'aimerois mieux être mort. Il n'y a peut-être pas le sens commun dans tout ce que je vous écris, mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'ame si terrible que celui que j'ai.

Oh ! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé ! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous vos yeux ; que je ne revoie plus cet homme là, il me feroit croire aux diables et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin : j'avois la fièvre en revenant. Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspiroit, et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant, que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place : je ne sais pas s'il ne m'auroit pas tué. On entendoit ses cris jusqu'au bout du jardin ; et je le voyois ! Adieu, mon ami, j'irai demain vous voir ; j'irai chercher un homme de bien, auprès duquel je m'asséye, qui me rassure, et qui chasse de mon ame je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poètes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

De Genève, le 12.

Me voici enfin arrivée à bon port, mon tendre ami, mais je ne sais encore où je suis, et je ne puis vous rien dire de tout ce que je voudrois. M. de Jully est venu au devant de nous, et m'a accablée d'amitiés. L'appartement qu'il ma choisi est assez joli, mais très-petit; et je serai mal à l'aise jusqu'au départ de M. d'Epinay, qui aura lieu, je crois, à la fin de cette semaine. Il loge dans un petit cabinet où l'on ne peut entrer que par ma chambre; il y est sans cesse, et vous savez la manie que j'ai de ne savoir pas même mettre l'adresse d'une lettre lorsque je sens du monde autour de moi. Il m'a pris un serrement de cœur fort étrange en entrant dans Genève. Il me semble que le lieu où je viens chercher la santé auroit dû me faire une toute autre impression. Je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'envisager autrement que comme le lieu d'exil qui alloit, au moins pour six mois, me séparer de vous. Me voici en sûreté pour ma vie, étant entre les mains d'un homme étonnant, pour les soins et l'intérêt qu'il me marque. Tout ce qu'il m'a dit de touchant m'a enfin fait verser des larmes: je n'en avois pu répandre une depuis mon départ de Paris.

C'est aujourd'hui le jour du courrier, je n'ai eu de nouvelles de personne ; si vous attendiez celle de mon arrivée ici pour m'écrire, je serois fort à plaindre,

car les lettres sont cinq jours en chemin, et n'arrivent et ne partent que trois fois la semaine. J'ai tant de choses à vous dire, et si peu de forces encore pour écrire ; je voudrois tout dire à la fois, et je finis par me taire. Mon sauveur m'a déjà bien examinée, bien questionnée, et le résultat de cet examen est une guérison sûre, mais peut-être longue : il dit qu'il ne prononcera définitivement que dans quelque temps.

J'ai trouvé ici une lettre de mon concierge, qui me marque que Rousseau lui a fait dire de venir reprendre les meubles de l'Hermitage, parce qu'il va en sortir. Je lui réponds tout simplement : " Si M. Rousseau quitte l'Hermitage, retirez-en les meubles le lendemain qu'il en sera sorti, et pas avant. Vous verrez M. Grimm ; vous saurez de lui ce que deviennent les dames le Vasseur, et si elles ont besoin de quelques-uns de mes effets, vous leur laisserez ce que M. Grimm vous dira de leur donner. Vous porterez le surplus chez ma mère."

Mandez-moi ce que deviennent ces femmes, je vous prie de ne pas les laisser manquer ; je vous en tiendrai compte, et je dirai bon à tout ce que vous ferez, sur-tout pour la vieille mère le Vasseur.... Mon oracle prétend qu'il ne faut pas que j'écrive beaucoup, ni que je m'applique.

Le lendemain.

J'ai été interrompue hier par des visites : je vous parlerai une autre fois de tous ces gens-la... Tâchez, je vous prie, que je ne sois jamais deux ordinaires sans avoir de nouvelles de vous, ou de ma mère, ou

de Pauline. Une chose cruelle, c'est que la neige retarde presque toujours le courrier pendant l'hiver. Oh ! quel pays que celui où mon repos dépendra du temps qu'il fait ! Comment ai-je pu me séparer de vous ? Quelle folie de prétendre guérir, quand j'ai laissé à plus de cent lieues de moi mon bonheur, ma tranquillité, et la plus précieuse partie de moi-même ! Ah ! que n'avez-vous eu plutôt l'idée de m'accompagner ? Quelle différence !... Mais la douceur de vous avoir près de moi seroit prête de finir, et il ne me resteroit que le regret de nous séparer. Toute ma consolation sera donc dans vos lettres : vous ne m'en laisserez pas manquer, n'est-ce pas, mon tendre ami ?... En voici une ; je la lis, et j'ajoute quatre mots pour faire partir celle-ci.

O mon ami, quel monstre que ce Rousseau ! Je n'en reviens pas. La lettre de Diderot est admirable. Le courrier va partir ; je n'ai que le temps de vous prier de dire de mes nouvelles à ma mère : je lui écrirai par le prochain courrier. Je me porte bien ; j'ai dormi à merveille cette nuit.

J'oubliois de vous dire que M. de Voltaire est venu au devant de moi. Il vouloit nous retenir à dîner ; mais, quoique je fusse assez bien pour y rester, j'étois pressée de me reposer et d'arriver.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je comptois, mon tendre ami, passer ma matinée avec vous; mais je suis privée aujourd'hui de cette unique et douce consolation. M. d'Epinay ne fait que de partir, et le courrier en va faire autant. Je n'écris qu'à ma mère, et à vous ce mot pour vous dire que je me porte bien, et que mon sauveur qui est adorable, me rabâche et me gronde presque autant que vous. Il me mène aujourd'hui chez Voltaire pour la première fois. Je n'ai pas voulu me presser de me rendre aux instances continuelles que lui et sa nièce m'ont faites. Il m'a écrit presque tous les jours les plus jolis billets du monde; j'ai répondu verbalement: je me suis contentée de lui envoyer mon mari, mon fils et M. Linant; et je me suis tenue tranquille. J'y vais enfin; mais il me tarde d'être de retour pour causer un peu librement avec vous... Bon! l'on m'annonce que le courrier est parti, et voilà ma lettre retardée de quatre jours! Si vous allez être inquiet, je serai désolée. On m'attend. Bonjour donc; à ce soir.

Le soir.

Il est tard; cependant il faut vous dire un petit mot: il n'y a pas moyen de se coucher sans cela. Voilà, mon tendre ami, le premier moment où je respire et où je puis vous dire sans gêne que je ne saurois me consoler d'être séparée de vous.

J'arrive de chez Voltaire. Je suis fort contente du grand homme ; il m'a accablée de politesses : ce n'est pas sa faute si nous sommes revenus ce soir en ville ; il vouloit nous garder. J'ai fort bien soutenu cette journée ; ainsi soyez tranquille. A demain.

Le lendemain.

Qu'est-ce qu'une lettre de Rousseau à d'Alembert qui paroît ? Il accuse dans cette lettre, a-t-on mandé à Voltaire, un ami de la plus insigne de toutes les trahisons. On dit qu'il désigne Diderot d'une manière à ne pas s'y méprendre. Que signifie cette nouvelle horreur ? sur quoi est-elle fondée ? et que veut-elle dire ? Seroit-ce ce que vous m'avez écrit relativement à Saint-Lambert ?

Mon oracle m'a beaucoup questionnée pour savoir ma façon de penser sur l'hermite : j'ai été tout aussi réservée qu'il falloit l'être ; mais à la fin j'ai été obligée de parler plus franchement en apprenant ce que je vais vous dire. Vous m'expliquerez bien, me dit-il hier, une lettre que j'ai reçue de lui, où il parle de vous, et que je n'entends pas ?

Voici, mot pour mot, l'article que j'ai copié pour vous l'envoyer.

“ Madame d'Epinay est décidée à faire son voyage : son corps et son ame en ont besoin, elle a une entière confiance en vous. Quant aux secours physiques qu'elle en attend, vous la trouverez docile : il n'en sera pas de même sur ses principes ; elle tient à ceux de vos philosophes musqués, et je doute que vous l'en

fassiez revenir. Il est inconcevable qu'une femme qui a autant d'esprit, autant d'amour pour la vertu, et qui se plaît à la pratiquer jusqu'à sacrifier son bonheur avec fermeté lorsque son devoir l'exige, mette sans cesse sur le compte de sa raison les erreurs et les caprices de ses penchans. Oui, je suis convaincu qu'il n'est point d'homme, si honnête qu'il soit, s'il suivoit toujours ce que son cœur lui dicte, qui ne devînt en peu de temps le dernier des scélérats. Je vous entretiens de tout cela, parce que quand je parle d'elle, je crois lui parler....."

Je répondis au sauveur que je ne comprenois rien à cette lettre ; mais que cette fin, toute obscure qu'elle étoit, me choquoit fort ; il reprit vivement : Madame, il n'y a qu'un monstre qui puisse penser et écrire ainsi de son amie ; méfiez-vous-en : quant à moi, je ne lui ai pas répondu, ni ne lui écrirai de ma vie. Alors je contai au sauveur tout ce qui me concernoit ; les dernières tracasseries que nous avons eues avec cet homme : il en est indigné et point surpris. Il m'a montré une lettre qu'un nommé M. N***, ministre prédicant, a reçue hier de Diderot. Je lui ai demandé permission d'en prendre copie, et je vous l'envoie, car elle en vaut la peine. Ce monsieur N *** lui avoit écrit sur Rousseau, et lui demandoit qui il entendoit accuser dans cet ouvrage dont Voltaire m'a parlé. Il lui donnoit aussi des éloges sur ce qui paroît de l'Histoire de la Philosophie, et il l'exhortoit à la continuer. La réponse de Diderot me paroît admirable : je vous en prie, mon ami, envoyez-moi tout ce que vous pour-

rez avoir de lui : quatre lignes de cet homme me font plus rêver et m'occupent davantage, qu'un ouvrage complet de nos prétendus beaux esprits.

Mon sauveur m'a mis au fait des mœurs de ce pays en général, et du caractère de ceux avec qui il me conseille de me lier : il a bien fait de prendre cette peine, car je vous réponds que M. de Jully n'auroit pas été en état de m'en dire un mot. Depuis cinq mois qu'il est ici, il n'a pas pensé qu'il y eût rien à voir ni à approfondir dans un pays étranger. Cela ne fait-il pas un habile négociateur ? Voilà ce que c'est que de ne pas savoir mettre les gens à leur place. Il feroit un excellent intendant des Menus ; peu d'autres places lui conviendroient. Au reste, il me marque beaucoup d'amitié, et a de moi un soin tout particulier.

Tronchin m'a amené déjà plusieurs personnes, entre autres son cousin M. Tronchin de la Boissière, conseiller d'état, qui me paroît être un homme de ressource : il est d'un certain âge ; il a de l'esprit, des talens et du goût, chose rare ici ; il n'est nullement pédant, quoique ce soit le défaut de sa nation. J'ai reçu aussi la visite de plusieurs compatriotes, qui sont ici en passant : le président et la présidente de ***, et l'abbé de C***. Le président est une bête assommante et importune. Sa femme est, mot pour mot, comme la cousine de N*** que vous connoissez : c'est le même cailletage, la même tournure, les mêmes manières, jointes à une figure très-agréable et à une dévotion qui ne revient à rien. L'abbé paroît aimable;

mais c'est un enfant. Mon oracle m'a défendu publiquement les visites et les repas hors de chez moi ; il m'a mis par là bien à mon aise.

Voici comme il compte arranger ma vie. J'aurai mes matinées à moi, et je ne recevrai que lui ; je dînerai en famille, et l'après-dînée je recevrai du monde jusqu'à sept ou huit heures : il n'est pas d'usage ici de fermer sa porte à moins de maladie. Les visites commencent à deux heures et finissent à six, parce que c'est l'heure où toutes les sociétés se rassemblent entre elles. Trois fois la semaine, je retiendrai deux ou trois personnes à souper, et je ne mangerai jamais en ville que chez mon sauveur ou chez M. de Voltaire. Je ne vous parle pas de mon régime, de mes maux, ni de mes remèdes. M. Linant en envoie un détail circonstancié à ma mère, et moi je vous y renvoie. En voilà assez pour ce matin, mon tendre ami. C'est aujourd'hui jour de courrier ; il repart demain : j'attendrai qu'il soit arrivé pour fermer cette lettre. Bonjour.

Le soir, à 8 heures.

Oh ! que je suis riche aujourd'hui. Je reçois des lettres de tout le monde et deux de vous, mon bon ami ; je ne puis y répondre, il est trop tard. J'ai eu des visites tout le jour. Parmi ces lettres, il y en a une de Rousseau, qui est un adieu en forme, et qui ne revient à rien. Je vous l'envoie avec la copie de ma réponse. Bonsoir.

LETTRE

DE MONSIEUR DIDEROT A MONSIEUR N***.

Des occupations, des embarras, des chagrins, de la mauvaise santé, voilà, monsieur, depuis deux mois que je vous dois une réponse, ce qui m'a fait dire tous les jours : Demain, demain. Mais quoique ma négligence soit inexcusable, vous m'en accorderez le pardon, vous imiterez celui qui nous reçoit en quelque temps que nous revenions, et qui n'a jamais dit : C'est trop tard.

J'ai été touché de vos éloges plus que je ne puis vous l'exprimer ; et comment ne l'aurois-je pas été ? ils étoient d'un homme chargé par état, et digne par ses talens de prêcher la vertu à ses semblables. En approuvant mes ouvrages, et en m'encourageant à les continuer, il sembloit m'associer à son ministère. C'est ainsi que je me considérois, un moment, et j'étois vain, je me sentois échauffé, et j'aurois pu entreprendre même la vie de Socrate, malgré mon insuffisance que vous me faisiez oublier*. Vous voyez combien la louange de l'homme de bien est séduisante. Quoique je n'aye pas tardé à rentrer en moi-même et à reconnoître combien le sujet étoit au dessus de mes forces, je n'y ai pas tout-à-fait renoncé, mais j'attendrai. C'est par ce morceau que je voudrois prendre congé des lettres. Si jamais je l'exécutois, il seroit précédé d'un discours dont l'objet ne vous paroîtra ni moins impor-

* Diderot travailloit alors à l'*Histoire de la Philosophie ancienne* pour l'Encyclopédie.

tant, ni moins difficile à remplir ; ce seroit de convaincre les hommes que, tout bien considéré, ils n'ont rien de mieux à faire dans ce monde que de pratiquer la vertu.

J'y ai déjà pensé, mais je n'ai encore rien trouvé qui me satisfasse : je tremble lorsqu'il me vient à l'esprit que si la vertu ne sortoit pas triomphante du parallèle, il en résulteroit presque une apologie du vice. Du reste, la tâche me paroît si grande et si belle, que j'appellerois volontiers à mon secours tous les gens de bien. Oh ! combien la vanité seroit puérile et déplacée dans une occasion où il s'agiroit de confondre le méchant et de le réduire au silence. Si j'étois puissant et célibataire, voilà le prix que je proposerois en mourant ; je laisserois tout mon bien à celui qui mettroit cette question hors d'atteinte, au jugement d'une ville telle que la vôtre. J'ai dit en mourant, et pourquoi pas de mon vivant ? Moi qui estime la vertu à tel point que je donnerois volontiers ce que je possède, pour être parvenu jusqu'au moment où je vis avec l'innocence que j'apportai en naissant, ou pour arriver au terme dernier avec l'oubli des fautes que j'ai faites et la conscience de n'en avoir point augmenté le nombre. Et où est le misérable assez amoureux de son or pour se refuser à cet échange ? où est le père qui ne l'acceptât avec transport pour son enfant ? où est l'homme qui, ayant atteint l'âge de quarante-cinq ans sans reproche, n'aimât mieux mourir mille fois que de perdre une prérogative si précieuse par le mensonge le plus léger ? Ah ! monsieur, étendez cet homme

sur de la paille, au fond d'un cachot, chargez-le de chaînes, accumulez sur tous ses membres toute la variété des tourmens, vous en arracherez peut-être des gémissemens; mais vous ne l'empêcherez point d'être ce qu'il aime le mieux: privez-le de tout, faites-le mourir au coin d'une rue le dos appuyé contre une borne, et vous ne l'empêcherez pas de mourir content.

Il n'y a donc rien au monde à quoi la vertu ne soit préférable; et si elle ne nous paroît pas telle, c'est que nous sommes corrompus et qu'il ne nous en reste pas assez pour en connoître tout le prix. Je ne vous écris pas, mais je cause avec vous comme je causois autrefois avec cet homme qui s'est enfoncé dans le fond d'une forêt où son cœur s'est aigri, où ses mœurs se sont perverties. Que je le plains!... Imaginez que je l'aimois, que je m'en souviens, que je le vois seul entre le crime et le remords avec des eaux profondes à côté de lui... Il sera souvent le tourment de ma pensée; nos amis communs ont jugé entre lui et moi, je les ai tous conservés, et il ne lui en reste aucun.

C'est une action atroce que d'accuser publiquement un ancien ami, même lorsqu'il est coupable; mais quel nom donner à l'action s'il arrive que l'ami soit innocent? et quel nom lui donner encore si l'accusateur s'avouoit au fond de son cœur l'innocence de celui qu'il ose accuser?

Je crains bien, monsieur, que votre compatriote ne se soit brouillé avec moi, parce qu'il ne pouvoit plus supporter ma présence. Il m'avoit appris deux ans à pardonner les injures particulières, mais celle-ci est

publique, et je n'y sais plus de remèdes ; je n'ai point lu son dernier ouvrage. On m'a dit qu'il s'y montroit religieux : si cela est, je l'attends au dernier moment.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Si l'on mouroit de douleur, je ne serois pas en vie ; mais enfin j'ai pris mon parti. L'amitié est éteinte entre nous, madame ; mais celle qui n'est plus garde encore des droits que je sais respecter. Je n'ai point oublié vos bontés pour moi, et vous devez compter de ma part sur toute la reconnoissance qu'on peut avoir pour quelqu'un qu'on ne doit plus aimer. Toute autre explication seroit inutile. J'ai pour juge ma conscience et vous renvoie à la vôtre.

J'ai voulu quitter l'Hermitage et je le devois, mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps, et puisque mes amis le veulent, j'y resterai si vous y consentez.

Réponse de Madame d'Epinay à Monsieur Rousseau.

Le 4 décembre.

Après vous avoir donné pendant plusieurs années toutes les marques possibles d'amitié et d'intérêt, il ne me reste qu'à vous plaindre. Vous êtes bien malheureux. Je désire que votre conscience soit aussi tranquille que la mienne : cela pourroit être nécessaire au repos de votre vie.

Puisque vous voulez quitter l'Hermitage, et que vous

le deviez, je suis étonnée que vos amis vous ayent retenu : pour moi, je ne consulte jamais les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je suis enchanté de vous, ma chère amie, de M. Tronchin, de Voltaire, de M. de Jully, de tout le monde. Vous voilà donc enfin à Genève, et vous y voilà avec les plus belles espérances du monde. Il faut s'en enivrer, ma tendre amie, parce qu'elles vous rendront toutes les résolutions et les sacrifices possibles et aisés. Votre lettre m'a été bien douce. J'espère que vous êtes libre et tranquille à présent, et que vous avez déjà pensé à vous arranger un plan de vie agréable et convenable à votre situation. J'aurai de tout cela des nouvelles en son temps. Mais, ma chère amie, ne vous fatiguez pas à me mander tout ce que les personnes qui sont autour de vous peuvent me faire savoir : c'est l'état de votre ame qu'il me faut ; mais sans vous fatiguer. Suivez exactement tout ce que prescrit M. Tronchin, dussé-je rester sans consolation et sans ressource.

Voici ce que vient de faire ce malheureux Rousseau, et l'explication que vous me demandez. Il a fulminé contre Diderot, l'a accusé hautement d'avoir trahi méchamment son secret et manqué à la confiance ; et cela, pour s'être expliqué avec le marquis de St.-Lambert sur cette lettre que Rousseau lui devoit écrire.

Les criailleries ont été si indécentes et si publiques, que St.-Lambert s'est donné la peine d'aller lui-même à l'Hermitage pour justifier Diderot, et conter à Rousseau comment l'explication s'étoit faite. Il l'a quitté convaincu qu'il l'avoit dissuadé de ses soupçons, et prêt à faire à son ami une justification publique. Point du tout, quatre jours après il paroît une lettre imprimée de Rousseau, où il redouble les accusations contre Diderot, et le note comme un homme sans honneur et sans religion. Cette lettre étoit sous presse, tandis qu'il juroit au marquis qu'il étoit bien doux pour lui de trouver son ami innocent.

Votre réponse à sa lettre est très-bien ; mais on dit que Rousseau semble moins pressé de sortir de votre maison ; pour moi, je crois qu'après tout ce qui s'est passé, vous ne pouvez l'y laisser sans vous manquer.

Autre folie, mais qui n'est pas si grave. M. de Margency s'est brouillé avec le baron, parce que celui-ci s'est avisé de trouver très-médiocre un roman ni bon ni mauvais, que vient de faire madame de Verdelin. J'espérois que cela se raccommoderoit. Margency s'obstine à ne plus revenir, et le baron à ne pas le chercher. J'en suis fâché ; je n'aime point les misères. Margency apporte beaucoup d'agrément dans la société, mais il ne sera jamais un ami solide. Cette tracasserie l'éloignera aussi de vous, et cela est fâcheux ; cependant il ne faut rien faire pour parer à cet inconvénient.

M. de Francueil est venu tous les jours savoir de vos nouvelles : il regrette bien, dit-il, de ne vous avoir

pas accompagnée. Je crois que vous ferez bien de mettre, dans une de vos lettres, un mot de remercîment qu'on puisse lui lire.

Nous attendons votre mari. Nous nous rassemblerons tous chez madame votre mère le jour de son arrivée, pour apprendre, par lui, les espérances que nous donne votre sauveur. Souvenez-vous, ma tendre et douce amie, que je n'en veux croire que vous. Bonjour, ô vous qui êtes si parfaitement aimée, dont l'absence m'a ôté la joie, la paix, la tranquillité, vous dont la conservation fait le bonheur de mes jours, et me tiendra lieu de tout.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Voici une des plus heureuses journées que j'aye pu avoir sans vous. J'ai dîné chez madame votre mère avec M. d'Epinay, qui est arrivé en bonne santé; après quoi j'ai reçu vos deux lettres. Une seule chose m'a troublé et a gâté absolument ma satisfaction, c'est ce que vous m'apprenez de nouveau au sujet de ce monstre de Rousseau. Vous ne sauriez croire quel effet font sur moi de pareilles horreurs; elles ébranlent toute ma machine, et me laissent des impressions profondes. Tâchons d'effacer le souvenir de ses infamies. Il faut que nous nous chargions de faire vivre la vieille mère le Vasseur: il ne la met pas à la porte, il n'a garde; mais il se conduit avec elle de façon,

qu'elle préféreroit de mendier son pain dans la rue à rester avec lui. Voyez si elle pourroit s'établir chez vous? et mandez-moi vos idées. Diderot, vous et moi, partagerons ces frais chacun suivant nos moyens.

Eh bien! Margency n'a pas remis les pieds chez le baron, il y a plus de dix jours qu'on n'en a entendu parler. J'ai passé chez lui, il étoit absent; j'y passerai encore pour lui dire son fait suivant ma conscience. Mon Dieu! que les hommes sont plats, et qu'ils m'ennuient!

Il fait ici le plus beau temps du monde, il m'entretient dans une douce mélancolie. Je pense quelquefois que nous passerons l'hiver prochain à la campagne ensemble. Mon Dieu! que cette idée me plaît, et que je serois heureux si elle se réalisoit! Rapportez-nous la santé, et tout ira bien. Ne soyez point triste, je vous en conjure; songez que cela pourroit retarder votre guérison; pensez à vous amuser, et mandez-moi si vous y réussirez.

Je désire bien, ma chère amie, que vous puissiez finir d'acquitter vos dettes, et même épargner pendant votre voyage. Si M. d'Epinay est susceptible de réflexions et d'honnêteté, il mettra aussi votre absence à profit pour se liquider, mais je n'ose l'espérer pour lui et pour vos enfans; je tâcherai cependant d'avoir une conversation avec lui; ne fût-ce que pour voir ses dispositions. Il est bien important que vous mettiez vos affaires au point de n'avoir plus à souffrir de ses désordres. Est-ce que vous n'auriez pas pu loger chez M. de Jully? Ne vous l'a-t-il pas offert? Il me semble

que cet arrangement auroit été très-convenable et beaucoup moins coûteux; peut-être même y auriez-vous été mieux servie que par vos propres domestiques.

J'attends vos lettres avec une impatience inexprimable; vous m'en enverriez dix par jour, que je n'en aurois jamais assez. Hélas! ma tendre amie, que le temps où je vous reverrai est loin! Adieu, mon amie, mon unique bien; vous ne concevrez jamais jusqu'où va ma tendresse pour vous. Hélas! ils nous l'ont arrachée. Ah! que je suis à plaindre.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je ne sais pourquoi, mais je suis d'une tristesse mortelle; je me porte pourtant bien, je n'ai point de vapeurs, point d'ennui: les lettres que j'ai reçues ce matin m'ont enivrée de joie, et plus je les relis, ce soir, plus mon ame se resserre; d'où me vient ce pressentiment qui m'obsède? Je crains, et je sens que je crains pour vous; mais pourquoi chercherai-je d'autres prétextes et d'autres motifs à ma tristesse que celui de notre séparation? Je reçois vos lettres, mais elles sont de cinq à six jours. Qu'il arrive de choses dans six jours! .... Essayons donc si, en causant doucement, je serai plus tranquille. Ce que vous me mandez de Rousseau est incompréhensible: voilà certainement un abominable homme. Je ne veux pas beaucoup appuyer sur les réflexions qu'il me fait faire, il noircit

mon imagination et mon ame. Je ne saurois penser sans trouble à un méchant aussi décidé.

En vérité, mon ami, c'est une chose bien curieuse que de me voir recevoir mes lettres : la joie, le trouble, l'inquiétude, m'agitent ; je ne sais si je dois commencer la lecture par le commencement ou par la fin ; je suis en peine jusqu'à la ligne qui me peint votre situation, celle de ma mère, de mon enfant ; je suis plus heureuse à la seconde lecture, et puis, peu à peu, mon illusion cesse, et je me retrouve à cent lieues de tout ce qui m'est cher. Vous ne voulez donc pas que je revienne sans vous ? Ah ! vous n'avez pas eu le premier cette idée, j'étois bien résolue de vous le demander, mais ai-je eu encore le temps de vous rien dire ?

La vie qu'on mène ici me convient fort ; je sens que j'y serois si heureuse avec vous, que j'aurois peine à m'en détacher. Les mœurs sont un peu loin des nôtres, à ce qu'il me paroît dans le peu que j'ai déjà vu : elles sont simples, et, quoiqu'il y ait quelques citoyens qui crient à la corruption, je suis tout émerveillée de leur pureté et de leur innocence. Il y a de fort beaux établissemens politiques : celui que j'ai déjà eu occasion d'approfondir est celui de la chambre des blés, par le moyen de laquelle il n'y a jamais de cherté. Le sol ne peut nourrir que neuf mille personnes environ, et il y a vingt-quatre mille habitans. La chambre des blés est dirigée par un certain nombre de magistrats régnans, et par quelques membres de leur conseil appelé Deux-Cents, parce qu'il est composé de deux cents bourgeois de la ville. Ces directeurs sont chargés de

faire venir, tous les ans, soixante mille sacs de blé de tous les endroits d'où l'on n'en apporteroit pas naturellement au marché : il est emmagasiné. Les boulangers de la ville sont obligés de s'approvisionner dans ces magasins ; mais le pain de boulanger ne sert guère que pour les cabarets, pour le peuple et pour les étrangers qui passent. La plupart des particuliers qui sont un peu aisés font leur pain chez eux, et il leur est libre, si le produit du sol de chaque propriétaire ne leur suffit pas, de se fournir au marché public, ce qui fait quelquefois monter le prix du marché ; alors les directeurs de la chambre font tout à coup répandre la quantité de sacs nécessaires pour remettre l'équilibre. Le pain du boulanger est fixé invariablement. Les frais de cet établissement sont comptés au nombre des charges de la république. Le but de la république n'est pas de gagner, comme il est aisé de le présumer, mais seulement de garantir à jamais des disettes et de leurs inconvéniens.

Puisque je suis sur cette matière, il faut dire un mot de leur hôpital, qui est un peu mieux entendu que le nôtre. La maison qui porte ce nom n'est point décorée ; elle est située dans le lieu le plus sain de la ville ; il y a très-peu de logement : cette maison sert seulement de dépôt aux registres et à la caisse. Les administrateurs s'y assemblent une fois la semaine, pour y traiter des affaires relatives aux pauvres ; là, ils font distribuer secrètement les secours requis dans chaque pauvre ménage ou par le particulier forcé d'y avoir recours. Quelquefois cependant on y reçoit des pau-

vres de la république qui sont sans asile; mais cela est rare, parce que, par la tournure des mœurs, il n'y en a presque point dans ce cas. Quant aux mendians passagers, ils sont arrêtés aux barrières, et conduits à l'hôpital par une sentinelle; ils y sont hébergés un certain temps prescrit, et, suivant leur destination, on leur donne plus ou moins d'argent jusqu'à la concurrence d'un florin, qui fait à peu près douze sols de notre monnoie, et on les fait conduire à la porte de la ville, de même par une sentinelle, pour continuer leur route; s'ils reviennent avant le temps, ou qu'ils abusent de cette hospitalité, on les met en prison, et ils sont absous ou punis suivant l'abus qu'ils ont commis. Une partie de ces frais est à la charge de la république; le reste est affecté sur des rentes, et l'on fait des quêtes annuelles pour les dépenses extraordinaires. Tous les orphelins des citoyens qui restent sans secours sont élevés aux frais de l'hôpital, et y sont traités non comme des pauvres, mais comme des citoyens plus respectables que d'autres, à proportion de ce qu'ils sont plus malheureux. Mais revenons à moi.

Je me lève entre six et sept heures, toutes mes matinées sont libres. A midi je descends sur ma terrasse, et je me promène dans le jardin public, lorsque le temps le permet. Les femmes ont ici la liberté d'aller par-tout à pied, seules, sans laquais et sans servantes: les étrangères même se feroient remarquer et suivre si elles en usoient autrement; cette liberté me plaît et j'en use. Je dîne chez M. Tronchin ou chez moi à une heure; ordinairement depuis deux jusqu'à six on fait

ou on reçoit des visites ; à six heures tout est mort dans la ville, et les étrangers restent dans la plus parfaite solitude, parce que chacun se rassemble dans sa société particulière. Chacun tient l'assemblée à son tour ; on y prend le thé comme en Angleterre, mais la collation ne se borne pas à ce breuvage ; on y trouve d'excellentes pâtisseries, du café au lait, du chocolat, etc.

Les assemblées qui portent le nom de sociétés sont composées d'hommes et de femmes : on n'y admet guère de filles ; elles ont leurs sociétés particulières, où les hommes et les garçons ne sont introduits que lorsque l'une d'elles vient à se marier. Dans ces sociétés on s'occupe diversement, suivant l'âge et les goûts de ceux qui les composent. On y joue beaucoup, on y travaille, on y fait quelquefois de la musique. Le jeu me paroît être le plaisir dominant des femmes, et j'en suis étonnée, car on m'a dit qu'elles étoient toutes aussi instruites que celles que j'ai vues, et elles le sont beaucoup. Il y a quelques sociétés composées toutes de femmes ; il y a de même des assemblées d'hommes où les femmes ne sont point admises, on les nomme cercles ; mais il n'est pas vrai qu'on y fume et qu'on s'y enivre. Ces cercles se tiennent dans des appartemens, qu'un certain nombre de gens qui se conviennent louent à frais communs ; on s'y rassemble tel jour de la semaine convenu ; on y boit, on y mange, on y trouve les papiers publics, et on y politique à perte de vue, on s'épuise en conjectures et en découvertes sur les vues et les projets des potentats ; et

quand l'événement ne confirme pas les conjectures de nos messieurs, ils n'en sont pas moins contens de leur sagacité d'avoir trouvé incontestablement ce que telle puissance n'a pas fait, mais ce qu'elle auroit dû faire. C'est que les hommes sont les mêmes par tout, à quelques petites modifications près, car je connois à Paris de ces originaux là. Cependant ils sont, en général, plus occupés de leurs affaires que de celles des autres; mais presque tous les Genevois ayant leurs fonds placés en France, en Angleterre et en Hollande, il est assez simple qu'ils prennent une part très-intime à ce qui s'y passe. Mais me voila bien loin de ce que je voulois dire; c'étoit, si je ne me trompe, qu'à six heures je me trouvois à peu près seule; Eh bien! ce seroit l'heure où je commencerois à vivre, si j'étois ici en famille et avec vous.

Au reste, les mœurs et la manière de vivre de ces hommes-ci est plus touchante et plus satisfaisante à voir qu'aisée à décrire. La vertu, l'honnêteté et surtout la simplicité sont la base de leur politique; tout cela est cependant saupoudré d'un petit vernis de pédantisme qui, autant que j'en puis juger, est nécessaire chez eux pour maintenir leur simplicité, en quoi consiste toute la force de leur Etat: rien ne s'accorde qu'au mérite personnel, et tout se refuse à qui n'a pas l'estime publique. Voilà, je crois, d'où vient que ce peuple en général a la réputation d'être faux. Il n'est guère possible qu'une multitude d'hommes rassemblés soient tous honnêtes et vertueux; mais ils sont tous dans la nécessité de le paroître. Il est certain que

l'on tient compte ici du plus petit germe de vertu, et qu'il est mis à profit. Telles actions qui font la gloire de nos héros de vertu à Paris pourroient faire rougir un citoyen de Genève. Non, depuis que j'ai vu ces hommes là de près, je doute que Rousseau vienne jamais demeurer parmi eux.

J'ai eu hier une conversation fort longue avec M. Tronchin sur ma santé, et sur le terme qu'il met à ma guérison. Sans prononcer encore affirmativement, je vois qu'il compte sur un an de séjour ici : je n'ai pu lui cacher l'effroi que me causoit cet arrêt. En effet, mon tendre ami, que deviendrois-je s'il falloit être ce temps absente ? Ah ! j'espère que ce n'est pas le dernier mot de mon oracle.

J'ai encore passé une journée chez Voltaire. J'ai été reçue avec des égards, des respects, des attentions que je suis portée à croire que je mérite, mais auxquels cependant je ne suis guère accoutumée. Il m'a fort demandé de vos nouvelles, de celles de Diderot et de tous nos amis. Il s'est mis en quatre pour être aimable ; il ne lui est pas difficile d'y réussir. Malgré cela, à vue de pays, j'aimerois mieux vivre habituellement avec M. Diderot, qui, par parenthèse, n'est pas vu ici comme il le mérite. Croiriez-vous qu'on ne parle que de d'Alembert, lorsqu'il est question de l'Encyclopédie ? J'ai dit ce qui en étoit et ce que j'ai dû dire. Je n'ai dit que la vérité ; mais si j'eusse menti, je serois crue de même : quand je parle, il y a autant d'yeux et de bouches ouvertes que d'oreilles ; cela est bien nouveau et me fait rire.

La nièce de Voltaire est à mourir de rire : c'est une petite grosse femme, toute ronde, d'environ cinquante ans, femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté ; n'ayant pas d'esprit et en paroissant avoir ; criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant ; et tout cela sans trop de prétentions, et surtout sans choquer personne ; ayant par-dessus tout un petit vernis d'amour masculin, qui perce à travers la retenue qu'elle s'est imposée. Elle adore son oncle en tant qu'oncle et en tant qu'homme ; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère : en un mot, cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires, et un spectacle charmant pour les spectateurs.

Je reste chez moi aujourd'hui, et j'y attends tout plein de gens que M. Tronchin doit m'amener. J'ai reçu des lettres de toute ma famille ; je dicterai mes réponses : mon sauveur veut que je sois sobre sur l'écriture ; vous serez le seul à qui j'écrirai de ma main. Bonjour, mon tendre ami.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je suis inquiet, ma tendre amie, j'attends vos lettres avec la plus vive impatience, et je tremble d'en recevoir ; la dernière m'a rendu l'ame malade. Au nom de Dieu dissipez cette tristesse à laquelle vous êtes en proie. Si vous avez été peu satisfaite de votre vie passée, ô, mon amie, c'est une raison de plus pour

vous attacher à la vie; il ne tient qu'à vous de faire oublier vos erreurs; il me semble que vous êtes en bon chemin pour cela. Je ne redoute que votre bonté d'ame et votre confiance dans l'honnêteté des hommes; mais cela ne doit pas être sans remède après tant de tristes expériences. Je ne puis, je l'avoue, penser à votre vie passée sans frémir : vous avez été sans cesse le jouet des méchans et des gens sans conscience mille fois plus légers que vous; mais si je frémis, c'est comme quelqu'un échappé à un grand danger, et qui a sauvé du naufrage ce qu'il a de plus précieux. Ma tendre amie, si j'ai pu faire quelque chose pour vous ramener à vous-même, ne suis-je pas trop heureux, et n'êtes-vous pas bien aise d'en avoir l'obligation à l'homme du monde que vous aimez le plus, et à qui vous êtes plus chère que la vie? Il n'y a donc rien dans toute votre situation qui ne doive remplir votre ame de consolation et de cette joie innocente et pure qui n'est jamais entrée dans l'ame d'un méchant : vos erreurs passées vous rendent la vertu plus chère et plus précieuse; l'aveu que vous en faites à votre ami est une preuve certaine de la noblesse et de l'élévation de votre ame : c'est un bien que rien ne peut vous ravir. La seule chose que je désire actuellement (car je ne crains plus pour votre santé, M. Tronchin m'écrit et m'en répond), c'est de vous voir porter tous vos soins à l'arrangement de vos affaires. Il est essentiel, mon adorable amie, que vous vous en mêliez vous-même, pour rendre par la suite votre sort indépendant de tous les événemens. Mais voulez-vous que je vous confie

la seule chose qui m'ait fait quelquefois de la peine, quoique bien légère? c'est une remarque que j'ai faite. Je suis, me disois-je quelquefois, de tous les hommes celui qui ai le moins de crédit sur l'esprit de madame d'Epinay; des gens sans caractère l'ont fait plier toute sa vie à leur fantaisie, des méchans l'ont engagée sans peine dans des actions très-équivoques : pour moi qui peux me rendre la justice dans toutes les occasions, de n'avoir jamais eu en vue que son bonheur sans aucun retour sur moi, j'ai souvent remarqué qu'elle voyoit partir d'une source d'amour-propre ou d'intérêt des conseils sur lesquels elle croyoit que je me donnois le change à moi-même. Il est arrivé de là dans des occasions très-essentielles pour elle, que je n'ai osé insister sur mon opinion, ni m'opposer à ce qu'elle faisoit, de peur d'être soupçonné de sentimens dont mon cœur n'est point susceptible, et je voyois venir l'orage sans le détourner. Voilà, ma tendre amie, ce qui m'a tourmenté quelquefois; mais je suis sûr de mériter par ma conduite et ma persévérance la confiance de votre esprit comme j'ai celle de votre cœur, je ne me crois pas même fort éloigné de ce bonheur, et si vous voulez que je vous dise tout, je suis blessé de voir que vous ne me croyez pas assez généreux et assez juste pour m'oublier moi-même quand il le faudroit.

Ce qui pourroit me flatter le plus de votre part, ce seroit une intimité entière, et cette confiance sans bornes que je tâche de mériter. Enfin je voudrois qu'il n'y eût point de différence entre vous et moi, que vos pensées les plus intimes me fûssent aussi

connues qu'à vous-même, et que cette confiance s'étendît autant sur ce qui me concerne, que sur ce qui vous regarde. Si j'ai eu un moment d'inquiétude la veille de notre séparation, l'événement nous a prouvé combien elle étoit fondée; ce n'est pas votre cœur que j'ai soupçonné; ces mots : *vous savez ce qui m'en a empêchée,* par lesquels vous vous êtes justifiée des anciens mystères que je vous reprochois, ne devoient-ils pas me faire croire que Rousseau avoit encore osé peut-être vous parler de moi d'une manière que vous ne deviez pas souffrir, et que votre cœur droit ne vouloit pas me laisser ignorer, mais que votre foiblesse ne vous permettoit pas de m'apprendre avec cette franchise qui vous est naturelle; n'avois-je pas tout à redouter pour vous de ce désir de lui faire du bien qui auroit fait dans ses mains une arme contre vous? Voilà, ma tendre amie, ce qui touche sensiblement un cœur qui ne peut plus être heureux que par vous, qui ne vit et ne sent que pour vous. Lorsque je vous verrai avec moi à ce degré de confiance intime, il ne me restera plus de désirs à former. Je ne vous ai jamais aimée plus tendrement que lorsque je vous ai vue me confier avec confusion vos erreurs; ces momens-là sont le plus beau triomphe de la vertu, ils vous ont rendue plus précieuse à mon cœur que votre beauté et vos bontés pour moi. Ce sont autant de marques d'une grande estime que vous m'avez données, et je vous assure que mon cœur n'en est pas indigne; si elles deviennent habituelles, alors je dirai que nous ne faisons qu'une même ame. Vos engagemens avec

la vertu en seront plus solemnels et vous donneront une force que la légèreté de votre caractère vous a voulu dérober quelquefois. Vous voyez, ma chère amie, que ce que vous appelez vos égaremens passés doit précisément vous rendre la vie plus précieuse. Tout vous annonce un avenir heureux et agréable. Vous qui vous rendez tous les soirs le témoignage que vous méritez les hommages ds tous les honnêtes gens qui vous environnent, avec une ame honnête, avec autant d'esprit que vous en avez, fortifiée contre le poison des méchans et des amis frivoles, quelle femme seroit plus estimable et plus heureuse que vous!

Il est temps de finir ce volume; mais, par pitié pour mon repos, ma tendre amie, chassez toute idée de tristesse. Vous avez donc dîné chez Voltaire? je ne vois pas pourquoi tant résister à ses invitations; il faut tâcher d'être bien avec lui et d'en tirer parti comme de l'homme le plus séduisant, le plus agréable et le plus célèbre de l'Europe; pourvu que vous n'en vouliez pas faire votre ami intime, tout ira bien. Bonsoir, ma tendre et adorable amie, mon seul et unique bien que je regrette à chaque instant, et que j'aimerai toujours plus que ma vie.

P. S. J'oubliois de vous dire que j'ai montré à Diderot toutes les lettres de Rousseau et vos réponses. Toutes ces horreurs le confondent: il est facile; mais l'impression de la vérité restera. L'honnêteté qui lui est naturelle lui a fait dire qu'il étoit obligé de m'avertir que, de la façon dont mademoiselle le Vasseur parle de vous, vous ne devez pas souffrir qu'elle remette les

pieds dans votre maison. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous faire ce détail. Mandez-moi seulement si vous êtes bien sûre dans tout ce que vous lui avez dit de ne vous être point compromise en propos sur la comtesse, soit par curiosité ou autrement. Bonsoir cette fois; l'heure me presse. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

NON, mon ami, je ne veux plus remplir votre ame de terreur; jouissons d'avance du bien que le ciel nous prépare. Quand je songe que c'est à vous que je dois mon bonheur, il me devient encore plus cher. Vous présumez que vous n'avez pas sur moi autant de crédit qu'en avoient d'autres qui ne méritoient pas autant ma confiance; et cela parce que je ne vous parlois pas alors aussi naturellement qu'à présent. O mon cher Grimm! vous connoissez si bien les hommes! quelle conclusion! Ne voyez-vous pas et n'avez-vous pas toujours vu dans toutes mes actions que c'étoit au contraire la grande estime que j'avois de vous qui me faisoit rougir d'être par ma foiblesse si peu digne de la vôtre? J'ai rougi jusqu'à ce que j'aye acquis la force d'imiter votre fermeté: j'en suis moins éloignée que je ne l'étois; mais je suis au moins si fort au-dessus de mes fautes passées, qu'il m'en coûteroit moins à présent de les avouer toutes, que d'y retomber. Quand je serai guérie, nous reprendrons ce sujet, et tous ceux qui seront nécessaires à traiter pour

votre bonheur et pour le mien; mais, je l'avoue, celui-ci m'émeut trop pour mon état actuel: vos doux reproches et la délicatesse de vos plaintes m'ont pénétrée; elles m'ont fait pleurer de reconnoissance et de joie. O mon ami, je ne puis penser à vous sans attendrissement! Qu'il vous suffise de savoir que, dans quelque cas que ce soit, je n'aurai de ma vie rien de caché pour vous.

Je suis sûre de n'avoir pas dit un seul mot à mademoiselle le Vasseur qui puisse autoriser la moindre tracasserie; oui, et non, je ne suis guère sortie de là, et je ne comprends rien à ces bavardages: si elle dit autre chose, c'est la plus atroce calomnie.

Je n'ai pu empêcher Linant de faire à Rousseau un détail de notre voyage; il le lui avoit promis en partant, et je n'ai pas cru devoir m'y opposer plus formellement. Il m'a demandé si je n'avois rien à lui mander; je lui ai répondu que je m'en chargeois moi-même.

J'ai eu de la république des remercîmens de mes procédés envers Rousseau, et une députation en forme des horlogers sur le même sujet. Le peuple m'a en vénération à cause de lui. J'avois été prévenue par M. Tronchin des marques de distinction qu'on me réservoit: j'avois été tentée de les éviter; mais il a prétendu que cela étoit impossible. Je redoutois un peu ce moment; je m'en suis cependant assez bien tirée; j'ai répondu sans blesser la vérité, ni sans dire un mot qui puisse rendre Rousseau suspect.

Mon ami, j'ai une si grande peur d'aller trop vite,

que j'aime mieux aller trop doucement ; voilà pourquoi je ne m'étois pas empressée de répondre aux avances de Voltaire, et pourquoi je continuerai de même. J'ai bien fait ; il se conduit avec moi très-différemment de ce qu'il a fait avec les autres, à ce que tout le monde me dit. Il n'a vu jusqu'à présent que des femmes qui se sont jetées à sa tête, qui vouloient être chantées par lui, et qui l'ont pris au mot sur toutes ses politesses. Il n'aime pas la gêne, et il a peu de suite dans ses volontés ; peut-être n'en a-t-il pas plus dans ses sentimens : cela l'a mis dans le cas d'agir plus librement qu'il ne le devoit avec des femmes qui n'étoient pas ses amies intimes. Il leur a fait des vers, puis il s'en est moqué. Moi qui n'aime ni les vers ni les éloges mendiés, et qui ne veux point être ridiculisée, j'ai eu un ton différent avec lui ; il l'a senti : il me reçoit avec les plus grands égards et l'empressement le plus marqué. Je suis très-bien avec sa nièce ; mais j'ai su montrer à l'oncle que lui seul attiroit mes hommages ; et cela avec une tournure qui n'étoit pas trop sotte à ce qu'il me semble, et qui a eu auprès de lui beaucoup de succès.

Pardonnez-moi, M. de Jully désiroit fort que je prisse un appartement chez lui, il a même fait ce qu'il a pu pour m'y déterminer ; mais indépendamment de la gêne que son tatillonage et ses variations perpétuelles m'auroient causée, je n'aurois pu avoir mon fils avec moi, et je ne veux pas le perdre de vue, ni l'abandonner à Linant. Ce pauvre homme est plus bête que jamais. On a toutes sortes d'égards pour lui, et

il ne se doute pas que j'y suis pour quelque chose : il se pare de tout cela comme d'un bien qui lui est propre et que son mérite éminent lui a acquis. Mon fils est beaucoup plus avec moi qu'avec lui, il sort souvent aussi avec son oncle. M. de Jully dîne et soupe presque tous les jours avec moi. Il m'a chargée plusieurs fois de complimens pour vous, je puis bien avoir oublié de vous le dire, mais je réponds de votre part. Il s'est chargé de tenir la famille au courant de ce qui me regarde et de m'éviter toute cette correspondance. Je vous avoue qu'il m'embarrasse beaucoup lorsqu'il vient avec moi chez Voltaire ; il y est persiflé très-plaisamment, et il m'est quelquefois difficile de m'empêcher d'en rire : de Jully a assez d'esprit pour le sentir, mais il n'a rien de ce qu'il faut pour s'en bien tirer. Il va faire encore un voyage en Suisse.

Monsieur Tronchin m'a fait faire connoissance avec un nommé M*** qui est un riche négociant de ce pays. Il me marque le plus grand intérêt, sans doute par amitié pour monsieur Tronchin dont il est parent. Celui-ci m'a assurée que je pouvois lui donner toute ma confiance. Il a de l'esprit et me paroît fort estimé. Il est en correspondance de politique et de littérature avec plusieurs cours étrangères. Ses mœurs sont simples, il a peu d'usage du monde ; il n'est jamais sorti de Genève. Personne de tous ceux que j'ai vus ici n'a le ton plus affiché républicain.

Le lendemain.

Si je ne souffrois pas beaucoup ce matin de l'effet

d'un nouveau remède, je serois fort en peine de l'agitation où je suis, et je la prendrois pour un noir pressentiment. A propos de pressentiment, je suis un peu en peine quand je pense à tout ce bouleversement politique dans les cours du Nord et à notre position en Allemagne. Je crains qu'on ne vous renvoye encore dans cette vilaine Westphalie par un hiver exécrable, je serois fort malheureuse si cela étoit, et fort triste, si je pouvois penser que cela fût possible. Que deviendroit ma mère et mon enfant? Mais je mets cette idée au rang des chimères qui m'obsèdent lorsque j'ai mal aux nerfs. Mandez-moi cependant ce que vous en pensez, mon ami, sans commentaire, car je défends qu'on me parle nouvelles.

Parlez-moi aussi de ma mère et de Pauline; car j'admire toujours, mon tendre ami, avec quelle délicatesse vous faites valoir tout ce qui peut me plaire et me satisfaire.

N'oubliez pas le marquis de Croismare; dites-lui combien je l'aime, ainsi que le baron; j'avoue que je suis un peu vaine de me croire chérie de tous ces honnêtes gens, je me dis quelquefois que je le mérite, et je suis bien aise d'assigner à chacun une place dans mon estime et dans mon cœur, suivant mon inclination et le retour qu'on me marquera.

Tronchin a en vue une campagne délicieuse pour moi à la porte de la ville, il voudroit m'y établir au mois d'avril; elle est toute meublée et me coûteroit cent francs par mois, comme l'appartement que j'occupe, et que je ne garderois pas. Il y viendroit tous

les jours, et il me promet d'y coucher deux fois la semaine. Ce projet me rit, puisque Tronchin décide que je ne puis rester ici moins d'une année ; mais il me plaît, sur-tout parce que je compte fermement que vous y viendrez ; oui, oui, j'en suis sûre.

Ma mère me fait écrire qu'elle a vu monsieur Diderot chez le baron, et qu'elle en est enchantée. Elle lui a beaucoup parlé de mon amitié pour lui, ce sont ses termes ; voilà qui est de trop et qui me déplaît. Cela est pourtant fort plaisant, s'il est homme à prendre cette phrase à la lettre. Il est certain que je l'estime pour ses vertus et m'intéresse à lui à cause de l'amitié qu'il a pour vous. J'admire son génie, et si jamais je le connois assez pour l'aimer, ce sera peut-être pour ses défauts, et cela par amour-propre, car je suis persuadée que nous en avons beaucoup de semblables. Dites-moi au vrai comment leur conversation s'est passée.

J'ai reçu une lettre de Rousseau ; je vous l'envoie avec la réponse que j'y ai faite sur-le-champ. Madame d'Houdetot m'a aussi écrit ; vous trouverez un extrait de sa lettre et ma réponse dans le paquet. Quant à la vieille mère le Vasseur, il m'est impossible de la loger ni à Paris ni à la campagne, et quand je le pourrois, je craindrois que M. d'Epinay ne refusât de se prêter à ce que je désirerois. Arrangez d'ailleurs son sort, comme vous le jugerez à propos : qu'elle soit bien, je souscrirai à tout ; mon intention est de me charger de la moitié des frais ; si ce n'est pas assez, j'en prendrai davantage.

J'ai rempli hier une formalité dont j'avois ignoré la nécessité. C'est qu'il faut que tout catholique fasse une soumission à monsieur le premier Syndic, pour avoir permission d'habiter dans Genève; il la donne alors pour un an quand il n'y a pas de raisons personnelles qui s'y opposent, et au bout de l'année il faut la faire renouveler. A moins que vous ne veniez me trouver, je doute que je réitère ma supplique.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

RIEN n'est si simple, madame, et si nécessaire que de sortir de votre maison quand vous n'approuvez pas que j'y reste. Sur votre refus de consentir que je passâsse à l'Hermitage le reste de l'hiver, je l'ai donc quitté le quinze décembre. Ma destinée étoit d'y habiter malgré mes amis et malgré moi, et d'en déloger de même.

Je vous remercie du séjour que vous m'avez engagé d'y faire, et je vous en remercierois de meilleur cœur si je l'avois payé moins cher. Au reste, vous avez raison de me trouver malheureux, personne au monde ne sait mieux que vous combien je dois l'être. Si c'est un malheur de se tromper dans le choix de ses amis, c'en est un non moins cruel de revenir d'une erreur si douce.

Votre jardinier est payé jusqu'au premier janvier.

Réponse de Madame d'Epinay à Rousseau.

Genève, le 17 janvier.

Je n'ai reçu votre lettre du 17 décembre, monsieur, qu'hier. On me l'a envoyée dans une caisse remplie de différentes choses, qui a été tout ce temps en chemin. Je ne répondrai qu'à l'apostille ; quant à la lettre, je ne l'entends pas bien ; et si nous étions dans le cas de nous expliquer, je voudrois bien mettre tout ce qui s'est passé sur le compte d'un mal-entendu. Je reviens à l'apostille. Vous pouvez vous rappeler, monsieur, que nous étions convenus que les gages du jardinier de l'Hermitage passeroient par vos mains, pour lui mieux faire sentir qu'il dépendoit de vous, et pour vous éviter des scènes aussi ridicules et indécentes qu'en avoit fait son prédécesseur. La preuve en est, que les premiers quartiers de ses gages vous ont été remis, et que j'étois convenue avec vous, peu de jours avant mon départ, de vous faire rembourser vos avances. Je sais que vous en fîtes d'abord difficulté : mais ces avances, je vous avois prié de les faire ; il étoit simple de m'acquitter, et nous en convînmes. Cahouet m'a marqué que vous n'avez pas voulu recevoir cet argent. Il y a assurément du quiproquo là dedans. Je donne ordre qu'on vous le rapporte ; et je ne vois pas pourquoi vous voudriez payer mon jardinier, malgré nos conventions, et au-delà même du terme que vous avez habité l'Hermitage. Je compte donc, monsieur, que, vous rappelant tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous ne refu-

serez pas dêtre remboursé de l'avance que vous avez bien voulu faire pour moi.

Extrait d'une Lettre de la Comtesse d'Houdetot à Madame d'Epinay.

. . . .

. . . .

. . . . . Vous avez su, ma chère sœur, une partie des vivacités de notre hermite. Accoutumée à son caractère depuis dix ans que vous êtes son amie, vous devez l'être à l'indulgence pour lui, et vous ne devez donner de valeur à ses propos que celle qu'il y donnera lui-même quand il pourra y songer de sang-froid. Je vous avoue que je l'ai pressé de ne point quitter l'Hermitage. Laissez-le quelque temps à lui-même et à ses réflexions, et vous le trouverez tel qu'il a toujours été pour vous, avec toute l'estime, l'amitié et la reconnoissance qu'il vous doit.

Réponse de Madame d'Epinay.

Vous me connoissez assez, ma chère sœur, pour savoir que je n'ai pas besoin d'être exhortée à l'indulgence. Si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'en avoir trop, et trop indistinctement avec tout le monde. Rousseau m'a manqué essentiellement cet été, en me soupçonnant de procédés odieux et infâmes à son égard et au vôtre. Plus ses soupçons étoient extravagans et sa conduite impertinente, et moins j'y faisois d'attention; je me contentois de le gronder de temps en temps, avec l'amitié qu'il a tou-

jours éprouvée de ma part. Mais j'ai été fort étonnée d'apprendre, par une lettre qu'il m'a montrée dans un moment de dépit et d'inadvertance, qu'en même temps qu'il me demandoit en pleurant pardon de ses torts avec moi, et qu'il m'assuroit qu'il ne suffisoit pas de sa vie pour les réparer, il répétoit à son ami M. Diderot les mêmes accusations dont le souvenir lui causoit un repentir si amer auprès de moi, et souffroit que M. Diderot lui marquât une fort mauvaise opinion de moi. Cette duplicité, qui a duré près de deux mois, m'a révoltée; il n'y a là dedans que le premier moment de pardonnable. J'ai su, depuis mon séjour ici, que monsieur Grimm avoit rompu tout commerce avec lui, et je suis bien sûre qu'il ne s'est point porté à une telle extrémité sans des raisons très-graves. Malgré tout cela, je vous assure que Rousseau auroit pu rester tranquille à l'Hermitage.

Voici ce qui s'est passé depuis. A mon arrivée ici, je trouve une lettre de lui dans laquelle il me reproche de vous avoir excitée, vous et Diderot, pour le presser de faire le voyage avec moi. Pourquoi, me dit-il, tant de détours, d'intrigues et d'artifices? Toute sa lettre étoit sur ce ton là. Il me demande pardon de ses soupçons, dont, ajoute-t-il, il n'est pas le maître. Je lui réponds que cette lettre ne s'accordoit pas avec le repentir qu'il m'avoit marqué précédemment; qu'il y avoit là-dessous quelque chose de singulier; qu'on ne passoit point sa vie à soupçonner et injurier ses amis, et qu'il abusoit de la patience que mon amitié pour lui m'avoit jusqu'à présent donnée. Pendant que ma

lettre va à Paris, mon concierge me mande que monsieur Rousseau l'avoit chargé de prendre mes ordres au sujet de mes meubles, parce qu'il vouloit quitter son habitation. Je donne mes ordres purement et simplement, au cas que M. Rousseau quittât. Peu de jours après, je reçois une lettre de l'hermite, en réponse à la mienne, et dans laquelle, sans autre explication, il rompt absolument avec moi, et me dit que toute amitié étoit éteinte entre nous; puis il ajoute: "J'ai voulu quitter l'Hermitage, et je le devois, mais mes amis m'en ont empêché, et j'y resterai jusqu'au printemps si vous y consentez." J'avoue, ma chère sœur, que la duplicité de cet homme m'a fait peur, car je n'aurois peut-être pas pris garde à l'impertinence, mais je n'ai pas voulu donner un consentement qui eût pu par la suite devenir captieux. Je lui ai donc répondu: "Puisque vous avez voulu quitter l'Hermitage, et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous y ayent retenu; pour moi, je ne consulte jamais les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres." Voilà, ma chère sœur, tout ce qui s'est passé, dont je suis très aise que vous soyez instruite; cependant, je ne vous en aurois rien dit si vous ne m'en eussiez pas parlé. Ce que je puis faire de mieux pour ma santé, c'est d'oublier ces tristes aventures, que je voudrois bien pouvoir n'appeler que folies, et me tromper sur leur caractère. On me mande aujourd'hui que Rousseau a quitté l'Hermitage, et qu'il s'est établi à Montmorency. J'en suis fâchée pour lui, mais ce n'est pas moi qui en suis cause.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je ne puis finir la journée, ma tendre amie, sans me plaindre un peu de mon sort et de ma solitude. Ah! que le bonheur gâte vite, et qu'il est difficile de s'accoutumer à la peine. Mandez-moi donc à tout instant que vous vous portez bien, que vous êtes contente de votre séjour, que vous vous y plaisez autant qu'il est possible, afin que je trouve dans cette certitude le courage nécessaire pour me déterminer à rester loin de vous. Le marquis de Croismare me disoit hier que nous perdions tous à votre absence, mais le baron d'Holbach plus qu'un autre; votre maison étoit faite exprès pour lui adoucir l'humeur, vous l'avez rendu sociable: il est certain que ce n'est pas le même homme depuis qu'il vous connoît. Le raccommodement du Syndic sera plus difficile que je n'avois cru d'abord, personne ne veut faire la première démarche.

Vous devez avoir appris que Rousseau a quitté l'Hermitage. Thérèse ne sait où donner de la tête; elle a fait pour plus de quinze louis de dettes dans le canton. La comtesse compte en payer une partie; quant à nous, c'est bien assez d'être chargés de la vieille....

Je reçois votre lettre: si votre sauveur juge le séjour de la campagne nécessaire à votre santé, il n'y a pas à hésiter, il faut le préferer à celui de la ville; mais, ma tendre amie, je crains que cette habitation

ne vous cause bien de la dépense et ne vous mette dans le cas de recevoir souvent plus de monde que vous ne le désirez, et qu'il n'est peut-être nécessaire pour votre tranquillité qui est une condition essentielle de votre régime. Mais campagne ou non, dès que le beau temps sera venu, rien ne pourra m'empêcher d'aller vous retrouver. Je m'étois bien attendu au terme que M. Tronchin met à votre guérison. Il n'y a cependant pas deux partis à prendre, il faut persévérer. Ah! ma chère, ma tendre amie, que je serois heureux d'être libre! de n'avoir plus d'autres soins que de vous plaire et de passer ma vie près de vous!

Dites-moi si Tronchin retient en effet vos lettres lorsque vous êtes incommodée. Cela me paroît bien dur et bien sage. Hélas! il ne retiendroit pas les miennes, car depuis votre départ, je suis comme une pierre, rien ne me touche; vous avez emporté mon cœur avec vous, je n'en ai plus. Je crains bien que lorsque j'aurai partagé votre exil, nous ne désirions qu'il soit éternel. Il est plaisant que depuis que vous êtes à Genève, l'idée de m'y établir me persécute comme si vous deviez y passer votre vie. Je ne vois de bonheur que là.

Je connois l'établissement de la chambre des blés dont vous me parlez. Tous les avantages en sont déduits fort au long, et d'une manière fort intéressante dans l'Encyclopédie, à l'article *Economie politique*. J'admire tout ce que dit cette sublime amie; mais elle payera cher un jour la qualification d'originaux qu'elle ose donner à certains politiques de ma connoissance.

On voit l'intention cachée sous les généralités ; laissez-moi reprendre ma vigueur tyrannique, et vous verrez.

Vous voilà donc très-bien avec Voltaire, ma bonne amie ? tant mieux, il doit vous être d'une grande ressource ; jouissez-en pour l'amour de moi. Adieu, tendre et chère amie, je ne réponds pas toujours bien exactement à vos lettres, mais avec le temps je ne laisserai aucun article en arrière.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je suis si excédée, mon ami, de toutes les lettres que j'achève de dicter, qu'à peine ai-je la force de vous écrire. Je viens d'envoyer à monsieurr d'Epinay un plan d'étude que j'ai fait pour son fils ; je puis bien dire que je l'ai fait, car Linant ne m'a pas aidé d'une virgule ; il n'en est en vérité pas capable. L'exercice et les armes prennent une grande partie de la journée de son élève ; et quant à l'étude du cabinet, je veux qu'il se livre tout entier à celle du droit naturel qu'on ne fait point à Paris, ou qu'on fait mal. Je veux profiter de mon séjour ici, qui est le lieu qui a le plus de réputation pour cette étude. J'ai fait connoissance avec un professeur qui m'a promis de venir donner à mon fils ses leçons chez moi.

Les enfans sont très-bien élevés ici, parce que les enfans en prennent la peine, car les colléges n'y valent pas mieux qu'en France. L'objet des institutions est

entièrement relatif à l'état de ministre et un peu seulement à la magistrature; il me paroît singulier qu'on n'ait point encore pensé à réformer ces institutions dans une ville qui est toute commerçante, où le dernier du peuple a droit, s'il le mérite, d'être admis aux premières charges de magistrature et où les ministres n'influent en rien dans l'administration des affaires. Rendez-moi raison de cette bizarrerie, monsieur le philosophe. C'est peut-être, malgré cela, la ville la plus instruite de l'Europe.

Croiriez-vous qu'il y a plus de six mille personnes à Genève employées au commerce de l'horlogerie, presqu'autant de metteurs en œuvre, et que le commerce de toiles, de soieries et de merceries y est très-considérable? Il est vrai que la Savoie n'ayant point de villes, les marchandises s'apportent en gros à Genève, et on les y détaille; malgré cela, je n'aurois pas cru que par sa position elle pût être aussi commerçante.

Il est très-vrai que Tronchin ne veut pas que j'ouvre mes lettres dans les momens où mes nerfs sont agités; mais je lui ai représenté que l'impatience et l'incertitude étoient un mal pour moi beaucoup plus grand que ne le seroit tout l'attendrissement possible. Il m'a dit de préférer ce qui me donneroit le moins d'émotion; il me prie d'être de bonne foi, je crois que je le serai.

Vous trouvez donc singulière l'idée qui vous persécute d'un établissement ici. Je ne sais si cela veut dire quelque chose ou rien, mais c'est ma chimère qui s'est établie dans ma tête de façon que je ne puis

l'en faire déguerpir: Oh! qu'on me transporte ici quatre personnes seulement, et je consens à ne jamais revoir Paris.

J'ai eu hier la visite d'un homme de quatre-vingts ans dont je suis amoureuse et qui me le rend bien; je l'appelle Roland Mérédith, parce qu'il lui ressemble: c'est un original, mais d'une originalité très-piquante et qui ne laisse pas d'être accompagnée d'un fond de bonté inépuisable; on voit tout cela sur sa physionomie.

Je vais passer deux ou trois jours chez Voltaire avec monsieur Tronchin. En vérité, j'apprends tous les jours des traits nouveaux de Tronchin qui m'inspirent pour lui un respect et une considération inconcevables: sa charité, son désintéressement, sa tendresse et ses soins pour sa femme sont sans exemple; et je puis vous répondre, à présent que je la connois, que c'est bien la plus insupportable et la plus maussade créature qui existe. Si jamais je découvre un défaut à cet homme...j'en frémis d'avance, il faudra peut-être le mépriser, car il doit être épouvantable. Bonsoir, mon ami, je finirai ma lettre chez Voltaire n'ayant pas le temps aujourd'hui.

Deux jours de distance.

On n'a le temps de rien faire avec Voltaire, je n'ai que celui de fermer ma lettre, mon ami; j'ai passé ma journée seule avec lui et sa nièce; et il est, en vérité, las de me faire des contes. Tandis que je lui ai demandé la permission d'écrire quatre lignes, afin que vous ne soyez pas inquiet de ma santé qui est bonne,

il m'a témoigné le désir de rester pour voir ce que disent mes deux grands yeux noirs quand j'écris. Il est assis devant moi, il tisonne, il rit, il dit que je me moque de lui et que j'ai l'air de faire sa critique. Je lui réponds que j'écris tout ce qu'il dit, parce que cela vaut bien tout ce que je pense... Je retourne ce soir à la ville où je répondrai à vos lettres... Il n'y a pas moyen de rien faire ici. Bonjour. Souvenez-vous de moi si monsieur Diderot fait quelque chose qui puisse m'être envoyé. Ses ouvrages me font un si grand plaisir, que je suis digne de cette confiance.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Vous savez le tourment que nous nous sommes donné en vain pour raccommoder monsieur de Margency et le baron. Eh bien ! ils se sont rencontrés à la promenade, et sans que personne les en priât, ils se sont abordés de l'air le plus amical et comme s'il ne s'étoit rien passé. En vérité, je crois que tout le monde extravague.

Voici une équipée que fit avant-hier la comtesse d'Houdetot. Elle est tombée comme une bombe chez le baron d'Holbach, sans se faire présenter ; elle lui a dit qu'elle avoit trouvé son nom et celui de sa femme écrits à sa porte, et qu'elle avoit été bien fâchée de ne s'être pas trouvée chez elle. Que dites-vous de cela ? Pour moi qui ne la crois point menteuse, je ne sais qu'en penser. Si elle ne l'a point

rêvé (ce dont elle est fort capable), il faut que quelqu'un se soit diverti à faire écrire la baronne chez elle. Autre extravagance ; je ne sais si je vous ai mandé que le marquis de Saint-Lambert passoit son hiver à Aix la Chapelle ? ce qui déplaît souverainement à la comtesse : eh bien ! elle a écrit lettre sur lettre au Prince Soubise, ami de Saint-Lambert, qu'elle ne connoît pas, et à madame de ..... pour les engager à déterminer Saint-Lambert de venir passer cet hiver à Paris. Ce qui a sur-tout choqué madame de***, c'est qu'elle l'a chargée d'y déterminer le Prince : c'est une indiscrétion de lui supposer certain crédit sur lui. Tout cela est d'une tête et d'une imprudence qui me fait de la peine ; car l'angélique créature est bonne et aimable, et elle finira par se perdre à force d'étourderies.

Voyez, ma tendre amie, ce que peuvent faire la confiance et la candeur déplacée, car il y en a dans la conduite de la comtesse ; mais le public qui juge sévèrement ne voit pas seulement en elle une mauvaise tête, mais une femme sans pudeur et sans modestie ; et voilà comme on perd l'estime et la considération sans s'en douter.

Puisque vous vous en êtes rapportée à moi sur le sort de la mère le Vasseur, je l'ai établie chez un artisan de ses parens, à quinze sols par jour et soixante livres de loyer. Je vous envoie la note des effets dont elle avoit besoin et que je lui ai donnés de votre part, sur ceux qu'on a tirés de l'Hermitage.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Le courrier a manqué deux fois et je suis dans une grande disette. Il y aura demain huit jours que je n'ai reçu de vos nouvelles, mon tendre ami, aussi je suis un peu triste ; à peine ai-je le courage d'écrire : voilà ce que c'est que d'être à plus de cent lieues l'un de l'autre. Je vais cependant faire un effort et tâcher de vous dire ce que je pense de Voltaire, en attendant que j'aye le courage de vous parler de moi et de ce qui me concerne.

Eh bien ! mon ami, je n'aimerois pas à vivre de suite avec lui ; il n'a nul principe arrêté, il compte trop sur sa mémoire, et il en abuse souvent ; je trouve qu'elle fait tort quelquefois à sa conversation ; il redit plus qu'il ne dit, et ne laisse jamais rien à faire aux autres. Il ne sait point causer, et il humilie l'amour-propre ; il dit le pour et le contre, tant qu'on veut, toujours avec de nouvelles graces à la vérité, et néanmoins il a toujours l'air de se moquer de tout, jusqu'à lui-même. Il n'a nulle philosophie dans la tête ; il est tout hérissé de petits préjugés d'enfans ; on les lui passeroit peut-être en faveur de ses graces, du brillant de son esprit et de son originalité, s'il ne s'affichoit pas pour les secouer tous. Il a des inconséquences plaisantes, et il est au milieu de tout cela très-amusant à voir. Mais je n'aime point les gens qui ne

font que m'amuser. Pour madame sa nièce, elle est tout-à-fait comique.

Il paroît ici depuis quelques jours un livre qui a vivement échauffé les têtes, et qui cause des discussions fort intéressantes entre différentes personnes de ce pays, parce que l'on prétend que la constitution de leur gouvernement y est intéressée: Voltaire s'y trouve mêlé pour des propos assez vifs qu'il a tenus à ce sujet contre les prêtres. La grosse nièce trouve fort mauvais que tous les magistrats n'ayent pas pris fait et cause pour son oncle. Elle jette tour à tour ses grosses mains et ses petits bras par dessus sa tête, maudissant avec des cris inhumains les lois, les républiques et sur-tout ces polissons de républicains qui vont à pied, qui sont obligés de souffrir les criailleries de leurs prêtres, et qui se croient libres. Cela est tout-à-fait bon à entendre et à voir.

Monsieur de Jully m'a écrit de Neufchatel; il me paroît fort occupé; je n'y conçois rien.

J'ai reçu une lettre de Margency, c'est la première depuis que je suis ici, je la trouve séche et dédaigneuse, et je ne sais trop pourquoi il m'a écrit; je lui répondrai dans quelques jours, et j'attendrai de ses nouvelles très-patiemment. On m'a envoyé par le dernier ordinaire un paquet de lettres qui étoit arrivé pour moi à Paris. Je vous prie, mon ami, à l'avenir, de les ouvrir et de ne m'adreser que celles que vous jugerez en valoir la peine. Je suis dans l'usage d'en recevoir à la nouvelle année de gens pauvres que j'ai eu la satisfaction d'obliger, et auxquels je ne voudrois pas

manquer de répondre. Si elles ne contiennent rien de plus particulier, il vous suffira de me mander qu'ils ont écrit, et alors je leur répondrai comme si j'avois reçu leurs lettres. Je trouve que mon fils gagne beaucoup à son séjour : l'exemple a un grand avantage sur les enfans ; il en est une preuve sensible. Il ne se soucie plus de son habit de velours, ni de ses dentelles, il n'en voit pas porter ; le sien au contraire lui a attiré des railleries ; et comme les égards et les distinctions sont ici proportionnés au mérite, cela lui donne une émulation dont nous nous apercevons tous les jours. Une des choses qui l'ont le plus frappé, c'est la visite qu'il a faite pour moi à M. Abauzit. Il l'a trouvé logé au troisième étage, vis-à-vis de son bureau éclairé de deux lampes, son cabinet meublé de livres, et son salon d'une bergame. Cet homme respectable, malgré son grand âge, s'est donné la peine d'éclairer et de reconduire mon fils, attendu qu'il n'a qu'une servante et qu'elle étoit sortie. Lorsqu'il a vu ensuite ce vertueux citoyen recevoir les bénédictions du peuple, en passant dans les rues, il ne lui a pas été difficile d'apprécier son bel habit à sa juste valeur. Adieu ; le reste à l'ordinaire prochain.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

J'arrive de la comédie ; on m'a demandé s'il étoit vrai que vous ne bougiez de chez Voltaire et que vous

y faisiez les honneurs. J'ai répondu que M. de Voltaire vous avoit fait beaucoup de politesses, et que vous y aviez dîné deux fois. Vous voyez, ma tendre amie, que pour peu que vos lettres prêtent à la méchanceté et à l'envie, on ne manquera pas d'en faire usage; c'est sur-tout à votre époux qu'il ne faut parler que de la pluie et du beau temps, car j'ai découvert que c'est à lui que vous devez ce ridicule propos. Il est fier pour vous des avances que vous a faites Voltaire, comme si vous ne les méritiez pas. Recommandez bien à Linant de ne jamais rendre compte de tout ce que vous faites.

J'ai reçu une lettre de Saint-Lambert, qui me reproche d'être trop sévère avec l'hermite. Il en juge bien à son aise, et sans savoir de quoi il est question; c'est pourtant un homme juste. Bonsoir, ma tendre amie, je vais reposer mes yeux qui sont un peu malades. Nous attendons demain de vos nouvelles: voilà tout ce qui nous reste de notre bonheur. Est-ce que nous ne vous faisons pas pitié?...

Le lendemain.

Vous avez raison de faire faire à votre fils l'étude du droit naturel; elle contribue singulièrement à former le cœur. Il faut voir ce que deviendra le sien, y veiller et n'en rien attendre. Au moyen de quoi, s'il tourne à bien, vous en aurez plus de plaisir; sinon, vous en aurez bien moins de peine; en tout votre plan est admirable et digne d'une femme de mérite. Ah! qu'il

m'est doux de vous voir aussi fortement occupée de vos devoirs!

La désertion de Rousseau commence à faire du bruit; tout cela ne m'égaye pas; j'ai le chagrin de voir qu'on prend le change sur le motif honnête et généreux qui vous a portée à lui rendre service; en même temps cependant qu'on blâme sa conduite actuelle, on ne voit dans ce que vous avez fait pour lui qu'une singularité affectée et une prétention ridicule: jugez comme je puis supporter ces propos, moi qui sais combien vous êtes loin de toute affectation et de tout air: mais voilà ce qu'on gagne à obliger des fous. Ma tendre amie, ne faisons plus d'imprudences; cela est plus essentiel que vous ne pensez.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je sens comme vous, mon ami, l'importance d'engager Linant à ne point rendre compte de ce qui se passe ici: je lui ai déjà signifié que telle étoit mon intention; mais il m'a assurée de si bonne foi que ce seroit manquer à la confiance de M. d'Epinay, qui lui avoit fait promettre avant de partir de lui tout dire, que je n'ai pu m'empêcher de lui rire au nez: Mais savez-vous, lui ai-je répondu, qu'il ne tient qu'à moi en ce cas de vous regarder comme un espion? et par tout pays ce rôle n'est pas honnête. Le pauvre homme a été confondu de cet argument: cependant je

l'ai laissé le maître de continuer son journal, pourvu qu'il ne parlât jamais ni de mon régime, ni de M. Tronchin.

Celui-ci m'a dit hier qu'il falloit pour le bien de la chose qu'il dît à un homme de ce pays que Rousseau avoit quitté l'Hermitage. Cet homme est fanatique de Rousseau, et c'est lui qui est venu au nom de tous les autres me remercier de tout ce que j'ai fait pour lui. Comme je connois votre prudence, lui ai-je répondu, vous pouvez dire le fait si vous le croyez nécessaire; mais souvenez-vous que je vous ai imposé et que je vous impose le plus profond silence sur sa conduite, et sur tout ce que je vous ai confié à cet égard; s'il se plaint, je me manquerois peut-être à moi-même de ne pas répondre; mais s'il se tait, je veux me taire. Le sauveur m'a approuvée, et s'est borné à dire à cet homme que Rousseau avoit quitté l'Hermitage, et que je ne l'avois appris que par mon concierge. Deluc (c'est ainsi qu'il se nomme) est venu me trouver ce matin, les larmes aux yeux, en m'assurant que lui et la république conserveroient la reconnoissance dont leur concitoyen paroissoit manquer. Il m'a persécutée pour savoir les détails et les motifs de cette conduite, afin, disoit-il, de me consoler; il paroissoit outré contre Rousseau; je me suis toujours tenue à lui dire: " C'est un fou que je plains de toute mon ame: ne m'en demandez pas davantage, je vous en prie, car je ne puis rien vous dire au-delà: d'ailleurs il me fait pitié; mais je ne suis nullement affligée ni fâchée

contre lui, je vous le jure." C'est en effet, mon ami, comme je pense.

A l'égard de ce que vous me mandez des propos du public, si j'eusse eu, pour obliger Rousseau, les motifs qu'on me suppose, je serois sans doute désolée qu'on m'eût pénétrée; mais ces motifs sont si loin de mon cœur, que je ne puis m'affecter de cette injustice. Je trouve, mon ami, que vous y mettez trop d'importance; j'en sens la cause, elle m'est bien chère; mais je suis fâchée de voir votre repos troublé: c'est la seule chose qui m'affecte dans cette aventure. Vous savez que je n'ai jamais compté sur la reconnoissance de ceux que j'ai obligés, et en particulier sur celle de Rousseau. Je n'ai jamais non plus fait le bien dans la vue d'être approuvée, ni par la crainte d'être blâmée de ne le pas faire. Si la crainte du blâme a quelquefois déterminé mes actions, ce n'a jamais été que sur des choses indifférentes; mais elle n'influe point sur mes sentimens, ni sur les actions dictées par le cœur. J'ai cru adoucir le sort d'un homme malheureux, et ce motif ayant été le seul qui m'ait fait agir, si tout ce que j'ai fait étoit à refaire, je le ferois encore dans la même vue, quelqu'en puisse être l'événement. Cela posé, que me font à cet égard les jugemens des hommes! Ce ne sont point des propos, ni une vaine parade de philosophie: vous m'avez vue agir, vous m'avez vue penser, enfin vous me connoissez assez pour savoir que je ne sais pas feindre une tranquillité que je n'ai pas. Je vous avoue, mon ami, que je ne

puis m'empêcher de croire que mon absence vous fait voir un peu noir sur cet article.

Vous avez très-bien deviné ; mon plan d'éducation n'a paru à M. d'Epinay que bizarre et beaucoup trop sérieux. " Que peut apprendre un enfant, dit-il, en ne faisant presque jamais que causer avec lui ? Ces promenades que vous lui faites faire pour sa santé l'ennuieront à périr, si vous les employez à son instruction. D'ailleurs cette étude du droit naturel me paroît fort peu nécessaire ; puisqu'on ne la fait pas dans ce pays-ci, c'est qu'elle est inutile : c'est le latin qu'il faut apprendre ; il n'est pas même nécessaire qu'il entende bien ses auteurs, qu'on ne lit jamais quand une fois l'on est sorti du collége, attendu que cela ne mène à rien ; qu'il entende seulement les *Cahiers de Justinien*, et je serai content. Je ne suis pas non plus d'avis d'interrompre pendant deux ou trois ans l'étude des talens agréables : c'est le temps le plus précieux pour les acquérir, et dont il faut profiter d'autant plus soigneusement, que l'enfant y a plus de dispositions. Je veux donc qu'il employe deux heures par jour à l'étude du violon, et deux heures à celle des jeux de société ; il faut qu'il sache défendre son argent : arrangez le reste comme vous l'entendrez ; mais songez que c'est ma volonté ; et j'espère que vous ne me ferez pas repentir de la complaisance que j'ai de laisser si long-temps mon fils loin de moi."

Quoi qu'en dise M. d'Epinay, je ne renonce point à la totalité de mon plan. Ne craignez rien, mon ami, je ne m'épuiserai point en soins inutiles et nuisibles à

ma santé. Je ne ferai rien par moi-même; mais je ferai exécuter en ma présence : je compte y employer deux heures le matin, et de temps à autre autant l'après-dînée.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

J'ai besoin de causer avec vous, mon ami; vous verrez combien est à plaindre une femme qui a le malheur d'être unie à un homme sans mœurs et sans caractère, et comment on devient la fable du public sans s'en douter.

Mon sauveur m'a raconté ce matin, qu'un marquis de B*** venoit d'arriver ici pour voir Voltaire, et le consulter sur je ne sais quel poème qu'il a fait : il ne le connoît pas, mais il a une lettre d'un homme de ses amis pour sa femme qui est à Genève, et qui gouverne despotiquement Voltaire. Cette femme est une manière de bel esprit, à ce que l'on dit : elle se croit philosophe, parce qu'elle fait passablement des vers : sa manie est d'endoctriner; elle a séduit Voltaire; et le mari qui est bonhomme, et qui est pétri de complaisance, a fait semblant de croire à sa mauvaise santé, et a contenté, en la menant à Genève, la vanité qu'elle avoit de jouer un rôle. Eh bien! ce mari, c'est M. d'Epinay, et cette femme, c'est moi. Monsieur Tronchin m'a crue plus philosophe que je ne le suis, en me faisant ce récit. J'avoue, mon ami, que j'en ai été très-affectée. Cependant, comme dit le docteur, quel tort réel cela peut-il me faire? Je n'en

sais rien, mais il est humiliant d'être tympanisée ainsi. De tous ceux qui ont ri de cette histoire, qui est-ce qui a intérêt à l'approfondir? Me voilà traduite en ridicule! on ne parlera pas de moi en leur présence, qu'ils ne se disent: Ah! c'est cette femme bel esprit!....

Si M. de B*** ose se présenter avec sa lettre, vous imaginez bien qu'il ne sera pas fort encouragé par ma réception. Nous allons demain dîner, le sauveur et moi, chez Voltaire. Adieu, mon ami.

Le lendemain.

Nous arrivons de chez Voltaire: il étoit plus aimable, plus gai, plus extravagant qu'à quinze ans; il m'a fait toutes sortes de déclarations les plus plaisantes du monde. Votre malade, disoit-il à M. Tronchin, est vraiment philosophe; elle a trouvé le grand secret de tirer de sa manière d'être le meilleur parti possible; je voudrois être son disciple; mais le pli est pris, je suis vieux. Nous sommes ici une troupe de fous qui avons, au contraire, tiré de notre manière d'être le plus mauvais parti possible. Qu'y faire? Ah! ma philosophe! c'est un aigle dans une cage de gaze....Si je n'étois pas mourant, je vous aurois dit tout cela en vers!....

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Rousseau, plus impertinente que toutes les autres. Comme je ne la mérite pas, j'espère qu'elle ne m'affectera pas long-temps; mais je n'ai pu me défendre d'un mouvement de peine en la lisant. Je ne lui répondrai pas assuré-

ment; je suis bien sûre que ce n'est pas vous qui vous permettrez de parler de lui. Quant à moi, je me suis interdit de prononcer jusqu'à son nom : n'ayant pas de bien à en dire, il ne doit pas craindre que je parle jamais de lui dorénavant. Mais pour l'intelligence de cette lettre, vouz saurez qu'en répondant à la dernière qu'il m'a écrite, je lui rappelai que nous étions convenus qu'il payeroit le jardinier de l'Hermitage; et j'ajoutai que s'il avoit fait quelques avances à cet homme, je donnois des ordres pour qu'on les lui remboursât.

Bonjour, mon tendre ami, j'attends très-impatiemment des nouvelles de tout ce qui m'est cher.

A propos, j'oubliois de vous dire que le marquis de B*** est arrivé; il s'est présenté chez moi de la part de mon mari; mais il ne m'a pas remis de lettre, et ne m'en a point annoncé. Je l'ai reçu très-froidement, quoique avec politesse. Sa visite n'a pas été longue; et comme il a pris congé de moi sans me demander la permission de revenir, il m'a épargné le refus que j'étois bien décidée à lui faire. Bonjour, c'est tout-à-fait que je vous quitte aujourd'hui. J'attends mon sauveur.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Je vois, madame, que mes lettres ont toujours le malheur de vous arriver fort tard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vôtre du 17 janvier* ne m'a été re-

* Rousseau dit dans ses Confessions, qu'il ne répondit point à

mise que le 17 de ce mois par M. Cahouet; apparemment que votre correspondant l'a retenue durant tout cet intervalle. Je n'entreprendrai pas d'expliquer ce que vous avez résolu de ne pas entendre, et j'admire comment avec tant d'esprit on réunit si peu d'intelligence; mais je n'en devrois plus être surpris, il y a long-temps que vous vous vantez à moi du même défaut.

Mon dessein n'ayant jamais été de recevoir le remboursement des gages de votre jardinier, il n'y a guère d'apparence que je change à présent de sentimens là-dessus. Le consentement que vous objectez étoit de ces consentemens vagues qu'on donne pour éviter des disputes, ou les remettre à d'autres temps, et valent au fond des refus. Il est vrai que vous envoyâtes au mois de septembre 1756 payer par votre cocher le précédent jardinier, et que ce fut moi qui réglai son compte.

Il est vrai aussi que j'ai toujours payé son successeur de mon argent. Quant aux premiers quartiers de ses gages que vous dites m'avoir été remis, il me semble, madame, que vous devriez savoir le contraire: ce qu'il y a de très-sûr, c'est qu'ils ne m'ont pas même été offerts. A l'égard des quinze jours qui restoient jusqu'à la fin de l'année quand je sortis de l'Hermitage, vous conviendrez que ce n'étoit pas la peine de les déduire. A Dieu ne plaise que je prétende être quitte pour

cette lettre du 17 janvier, et que là finit sa correspondance avec madame d'Epinay; cependant voici une réponse écrite plus d'un mois après, et dont nous avons l'original entre les mains.

cela de mon séjour à l'Hermitage. Mon cœur ne sait pas mettre à si bas prix les soins de l'amitié; mais quand vous avez taxé ce prix vous-même, jamais loyer ne fut vendu si cher.

J'apprends les étranges discours que tiennent à Paris vos correspondans sur mon compte, et je juge par là de ceux que vous tenez peut-être un peu plus honnêtement à Genève. Il y a donc bien du plaisir à nuire? à nuire aux gens qu'on eut pour amis? soit. Pour moi, je ne pourrai jamais goûter ce plaisir-là, même pour ma propre défense. Faites, dites tout à votre aise; je n'ai d'autre réponse à vous opposer que le silence, la patience, et une vie intègre. Au reste, si vous me destinez quelque nouveau tourment, dépêchez-vous; car je sens que vous pourriez bien n'en avoir pas long-temps le plaisir.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je me porte assez bien aujourd'hui, mais je suis d'une excessive foiblesse. Il me passe quelquefois par la tête que M. Tronchin me cache mon état. Mon ami, écrivez-lui et engagez-le à vous mander au vrai ce qu'il en pense: ne croyez pas cependant que mes vapeurs m'ayent entraînée au point de me faire voir ma situation en général plus fâcheuse qu'elle ne l'est, ni qu'elles me trompent sur les impressions que je dois prendre; en voici une preuve: M. Tronchin a des ennemis, tout

homme de mérite en a ; croiriez-vous qu'on a pris le moment où j'étois le plus souffrante pour venir le dénigrer auprès de moi, m'alarmer sur ses distractions, me faire cent contes sur tous les gens qu'il a laissés périr par négligence ; et enfin l'on m'insinuoit qu'il n'étoit pas prudent à moi de ne pas au moins consulter son antagoniste, bien plus habile, et plus sûr que lui. Cela ne m'a donné que de l'indignation. J'ai mis à la porte le donneur d'avis ; et j'ai vu avec plaisir que, malgré la disposition inquiète que me donnoient mes vapeurs, elle n'avoit pas laissé dans mon ame entrée à l'injustice et à la méchanceté.

Puisque je vous ai parlé de distractions, je dois vous dire qu'il ne faut pas que cela vous inquiète. Il est vrai que M. Tronchin est on ne peut pas plus distrait dans la société ; mais je crois que c'est son talent qui l'absorbe ainsi ; car les gens justes n'ont jamais eu, disent-ils, occasion de remarquer qu'il ait apporté le même défaut dans la pratique de son art. Quoique je sois bien triste, je ne puis me taire sur une galanterie de M. de Jully. Il a su, je ne sais comment, que M. Tronchin désiroit avoir un cheval de selle anglais. Vous savez que Jully en a de fort beaux ; il a fait venir de Paris celui qu'il estime le plus, et il l'a fait conduire, de ma part, tout harnaché dans l'écurie de Tronchin. Croyez-vous qu'on puisse mettre plus de grace à un aussi bon procédé? Au reste, quand j'ai su que ce cheval arrivoit de Paris, j'ai pensé aller lui demander des nouvelles de tous mes amis. Adieu, mon bon ami ; je vais faire une promenade pour me

dissiper: faites part à maman du procédé de M. de Jully.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Hélas! ma tendre amie, je vois qu'il est presque impossible que je vous rejoigne d'ici à deux ou trois mois. Vous savez de quelle nécessité je suis à Diderot, dans ce moment où il est prêt de donner un livre de la première importance pour lui: ce livre n'est pas achevé. Je lui ai jeté quelques mots sur mon voyage, dans le dessein de le presser et de faire avancer sa besogne. Il m'en a remontré les inconvéniens en deux mots, tant par rapport à vous que par rapport à moi; il ne m'a rien dit que je ne me fûsse déjà dit confusément, ou plutôt, que je ne me fûsse efforcé de me cacher. Je n'ai qu'une réponse à tous ces inconvéniens qui sont très-réels, c'est que je ne vois pas comment il me sera possible de passer tout l'été sans vous, et qu'au lieu de m'accoutumer à votre absence, je la supporte tous les jours plus impatiemment; il seroit peut-être plus sage d'attendre ici votre retour, mais je ne me suis jamais senti moins de courage pour un pareil effort; il faudroit, pour me dissuader de ce projet, que vous puissiez me promettre de revenir bientôt en parfaite santé: voilà ce qui pourroit seul me donner des forces.

Avant de prendre un parti, il faut encore une fois faire expliquer M. Tronchin sur le temps qu'il fixe

pour votre retour; sur-tout, ma tendre amie, traitons ce chapitre tranquillement sans nous donner plus de noir que nous n'en avons; mais souvenez-vous bien que vous ne pouvez me donner des marques de tendresse plus précieuses, que celles de chasser toutes ces vapeurs qui empoisonnent les sentimens les plus doux et les plus délicieux. Nous vivrons et nous mourrons ensemble, ma tendre amie, voilà ce qui doit nous soutenir dans la triste contrariété que nous éprouvons dans le moment présent.

J'ai dîné hier chez madame votre mère. Ce que vous nous mandez de M. de Jully l'a beaucoup divertie, mais cela ne la surprend pas. Votre mari, devant qui on racontoit à madame d'Houdetot ce beau procédé, a fait une réponse impayable: "Mais cela est tout simple, Jully est veuf, il n'a ni enfans, ni dettes; il peut faire des présens, il le doit même.—C'est-à-dire, reprit la comtesse, que ce sont vos enfans qui vous ruinent, et que c'est par ordonnance du roi que vous avez fait des dettes." Le marquis de St.-Lambert est de retour des eaux. La comtesse d'Houdetot et lui sont, comme nous, brouillés sans retour avec Rousseau: ils le connoissent pour ce qu'il est, et commencent à convenir que vous vous êtes conduite comme il le falloit.

Adieu, ma tendre amie; sur-tout point de tristesse; consolez-moi, donnez-moi du courage; en vérité, j'en ai plus besoin que vous.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je voudrois en vain vous cacher, mon ami, la peine extrême que m'a faite votre dernière lettre. Il me paroît démontré, si vous conservez la volonté de venir me rejoindre, que le plus léger obstacle en sera un insurmontable, par la réflexion qu'en ne le surmontant pas, c'est un sacrifice que vous faites à la raison, et dont nous recevrons la récompense dans la suite : ce motif a plus de pouvoir qu'on ne pense, surtout s'il est soutenu d'un orateur comme Diderot. Je vois donc que je passerai ici mon temps à vous attendre, à vous désirer ; vous à vouloir venir, à tout arranger pour cela, à le déranger le lendemain, dans l'espérance que quelques semaines de plus affoibliront le mauvais effet que vous prévoyez de votre voyage, et bref, à ne point venir. Vous m'assureriez à présent que vous viendrez, que je serois bien convaincue que vous le voulez, mais que je n'y compterois que lorsque vous seriez parti. Cependant, raisonnons de ce voyage aussi tranquillement que cette matière le peut permettre. Quant à cette ville, il n'y a nulle espèce d'inconvénient, ce qui s'appelle nulle. Tout ce qui m'entoure sait que je compte sur votre visite, et je vous garantis que l'ombre d'un soupçon malhonnête envers quelqu'un d'honnête, n'entre ici dans la tête de personne. A Paris, c'est différent, on doit en parler ; peut-être n'en fera-t-on rien ; mais malgré cela, il y

faut compter. Hélas ! mon Dieu, on ne dira que ce que l'on a dit, et ce que l'on dira quand même vous ne viendriez pas. Enfin il s'agit du bonheur de notre vie, et n'est-ce pas là ce que l'on appelle le sacrifier à une chimère ? Je vous avertis sincèrement, après y avoir mûrement réfléchi, que non seulement je ne m'en estimerai pas plus pour une aussi puérile crainte, mais qu'en vérité je rougirois d'y céder. Est-ce à des gens qui pensent et qui agissent comme nous à redouter la censure du public ? A l'égard des raisons qui vous sont personnelles, et de l'espèce de tort que cette démarche peut vous faire, j'ignore en quoi ils consistent ; j'ai beau les chercher, je ne les devine pas. Faites-m'en un détail, et je vous y répondrai franchement ; vous me verrez toujours prête à faire céder mon bonheur au moindre avantage réel que vous en pourrez retirer ; mais comme c'est par sentiment d'ame que je pense ainsi, et non par chaleur de tête ou par héroïsme déplacé, je ne sacrifierai jamais volontairement à une chimère.

L'opinion de Diderot n'est d'aucun poids pour moi avec les idées qu'il a eues sur mon compte : je crois bien qu'il ne voit dans tout cela qu'un homme qui court après sa maîtresse ; mais qui nous connoît ne verra pas ainsi, j'espère.

Venons au besoin que je puis avoir de vous ; il n'est pas chimérique. Je m'efforce à la distraction tant que je puis ; mais je me suis encore plus efforcée à vous faire croire que je réussissois à me distraire pour ne pas doubler votre peine. Aujourd'hui que votre lettre a détruit toutes mes espérances, je ne puis plus me

taire. Je ne sais si ma situation est, comme vous me le dites, telle que je ne dois pas être tout-à-fait malheureuse; mais je sais que je n'ai pas encore été un seul jour sans pleurer de tristesse, depuis cinq mois que je suis ici, même les jours où je me suis livrée à des lueurs de gaieté, qui n'étoient d'ailleurs jamais fondées que sur l'espérance de vous rejoindre incessamment. Et qu'est-ce que c'est donc qu'une situation qui n'est pas tout-à-fait malheureuse? c'est-à-dire que je ne vais pas me noyer comme je le ferois si je ne devois jamais revoir ma mère, ma Pauline et vous. Dites, connoissez-vous quelques consolations dont vous puissiez être susceptible? A plus forte raison n'en puis-je pas connoître. Si vous en connoissez, ne me le laissez point ignorer; j'en serai moins à plaindre.

Vous me demandez le temps de mon retour. Depuis huit jours il a été prononcé plus d'une fois bien clairement et bien imprudemment par mon oracle. Il soutient qu'il ne faut pas que j'y pense avant quinze mois d'ici; mais je suis résolue, si je ne vous vois point arriver, à m'en retourner l'hiver prochain, quelque chose qui arrive. Il est au dessus de mes forces de me faire une raison sur notre séparation. Il faut vous mettre dans la tête que, malgré toute la bienveillance qu'on me marque ici, dès que je souffre, je suis seule vis-à-vis de mes maux. Si j'avois cru y être aussi long-temps et aussi tristement, je crois que je n'y serois pas venue. Jugez comme je vais m'y plaire actuellement, ne comptant plus sur vous. Je reviens aux propos du public: et encore une fois que

me font-ils ? en bavardera-t-on moins ? Notre public à nous ignorera-t-il que c'est Diderot qui vous a détourné de ce voyage ? Je parie que le baron le sait déjà ou le saura demain.

Il me reste à vous prier instamment de n'être pas plus injuste que moi : je vous plains, et je vous crois tout aussi malheureux que moi. Quel plaisir trouvez-vous donc à vouloir me persuader que vous seul êtes à plaindre, et que je dois être à peu près contente ? Quel effet de telles phrases font sur un cœur déchiré ! Combien de fois m'avez-vous paru plus malheureux encore, lorsque ma santé me forçoit de garder le silence sur nos peines... N'ayez plus de tristesse, dites-vous ; et si je vous le disois aussi ? Mais non ; je sais trop combien les raisonnemens sont foibles et impuissans en pareil cas ; ils ne sont bons qu'à tuer le temps lorsqu'on ne sent rien. Un malheur sans remède n'a que le temps pour l'effacer ; mais il ne faut pas se plaindre de ceux qui ne sont pas sans ressources, lorsqu'on néglige de les employer. Je vois ou je crois voir que vous ne comptez me revoir qu'à mon retour à Paris ; vous partez de cette idée comme d'une chose absolument arrangée ; mais puisque je ne peux pas partir dès demain, n'ayez donc plus la cruauté de m'appeler dans vos lettres pour vous consoler. Croyez que si j'étois libre d'aller comme vous l'êtes, ou du moins que je n'eusse pas plus d'obstacles à surmonter, je serois déjà partie : j'appelle déjà partie, que de fixer le temps de mon voyage, parce qu'il faut donner aux devoirs tout ce qu'ils exigent. Votre assiduité auprès

du prince, le besoin que Diderot peut avoir de vous, tant qu'il n'en abusera pas pour vous retenir, voilà des devoirs ; le reste est chimère : mais mettez-vous bien dans la tête que chaque phrase où vous m'appelez à vous est un coup de poignard. N'en parlons plus.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Vous me percez le cœur, ma chère amie, par la lettre que je viens de recevoir ; j'en suis inconsolable. Pourquoi êtes-vous si ingénieuse à vous tourmenter et à vous mettre au désespoir ? Je vous ai parlé des inconvéniens de mon voyage, ils sont réels ; mais vous ai-je dit que j'y céderois ? Ne vous ai-je pas avoué, au contraire, qu'il m'étoit de toute impossibilité de passer l'été sans vous ? Ma tendre amie, je vous en conjure, croyez-moi et ne vous échauffez point la tête : vous nuirez à votre santé pour des chimères ; comment pourrai-je être tranquille ? Laissez paroître l'ouvrage de Diderot ; si je perds un jour ici, je vous permettrai de me condamner ensuite ; mais, encore une fois, ne voyez dans mes lettres que ce qui y est, et ne vous exagérez rien. Est-il donc si étonnant que je vous aye parlé des inconvéniens de ce voyage, après ce que Diderot m'a dit, et après ce que nous en avons pensé plus d'une fois nous-mêmes ? Mais ai-je dit, que, d'après ces réflexions, il ne falloit pas partir ? Au contraire, mon amie, rapportez vous-en à moi et aux ennuis qui me poursuivent ; je vous jure bien que, sans

l'ouvrage de Diderot, je ne serois pas ici le premier du mois prochain. O cruelle amie ! pourquoi vous tourmenter ainsi et me mettre au désespoir ? Vous vous imaginez que Diderot a argumenté sur ce chapitre ; et cela n'est point ; il ne m'en a dit que deux mots, et nous n'en avons parlé que comme entre deux hommes qui ont du sentiment et de la délicatesse. Il ne désapprouve pas, il parle seulement des inconvéniens, et, malgré cela, il ne doute pas que je n'aille vous rejoindre. Soyez sûre que le baron n'en sait rien : et quand il le sauroit, qu'est-ce que cela me fait ? je ne compte pas faire un mystère de mon voyage. Si vous voulez me mettre au désespoir, vous n'avez qu'à me dire encore une fois que vous ne comptez plus sur moi. En vérité, je n'ai pas mérité cette opinion de votre part. Il m'est impossible, ô ma chère et tendre amie ! de vous savoir dans la peine et de m'en supposer la cause, quelque innocent que j'en puisse être ; mais il faut donc que je me détache de la douce habitude de vous dire tout ce que j'ai dans l'ame ? Si je suis occupé un jour de choses désagréables ou des inconvéniens de notre position, il faudra donc vous taire mes réflexions, de peur des suppositions que pourra vous suggérer la vivacité de votre imagination. Je vous jure que l'ouvrage seul de Diderot me retient à Paris. Il est vrai que je regarderois comme une foiblesse impardonnable de l'abandonner dans ce moment-ci ; mais ne sauriez-vous lire dans mon cœur tout ce qu'il m'en coûte, vous qui le possédez tout entier ? qui mieux que vous peut rendre justice à

la grandeur de ce sacrifice? Hâtez-vous de me consoler et d'effacer les idées dont votre lettre a rempli mon ame; dites-moi que vous m'attendez, que tout est préparé pour me recevoir.

Adieu, chère amie, si uniquement et si tendrement aimée. Je ne vous dirai donc plus de venir me consoler; mais je volerai incessamment auprès de vous, et j'irai y oublier le monde entier; j'irai vous prouver que vous êtes la créature de l'univers la plus adorable, la plus aimée et la plus revérée.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

J'ADMIRE, mon ami, comment un mot de vous a le pouvoir d'élever ou d'abattre mon ame. La lettre que je viens de recevoir me console et m'encourage; si vous m'aviez parlé dans les précédentes comme dans cette dernière, je n'aurois pas perdu tout courage. Vous dites que dès que M. Diderot vous laissera libre, vous viendrez; ah! ai-je jamais demandé autre chose? Vous ajoutez que vous ne vous pourriez pas souffrir si vous lui manquiez dans une occasion aussi essentielle. Aurois-je pour vous, mon ami, la tendresse et la confiance dont mon cœur est rempli, si vous étiez capable de manquer aux devoirs de l'amitié? Il faudroit que je fûsse à la mort pour justifier votre départ avant le temps; mais ce n'étoit rien de tout cela qu'il étoit question, mon tendre ami; c'étoit une tête ef-

farouchée qui me prioit de l'engager à ne pas venir du tout, qui en étoit au désespoir, mais qui calculoit déjà le temps de mon retour avec impatience dans l'impossibilité où il croyoit être de me rejoindre. Ne me mettez pas dans le cas, dites-vous, de faire mon apologie: eh! qu'en avez-vous besoin? Dans tout ce que j'ai écrit, vous ai-je soupçonné un instant de ne pas brûler d'envie de partir? Non, si vous voulez relire mon rabâchage, vous verrez que je ne vous blâme que de vous rendre malheureux pour des chimères. Sans doute il faut respecter le public, mais il n'est pas intraitable; et pourvu qu'il voye clairement, il est content; il finit même par respecter.... Et quand il ne le feroit pas? hélas! mon Dieu, Quel sacrifice chimérique! Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et qui, j'espère, est inutile, c'est la douleur que me fait la peine que vous ont causée mes lettres. Adieu, mon ami, l'heure me presse, la poste va partir, et je ne veux pas perdre une minute pour vous tranquilliser.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je ne sais comment on me trouve, ni ce que vous répondra M. Tronchin si vous lui écrivez, mais je me sens, et je me sens fort mal; j'ai eu des crampes convulsives, je suis exténuée; si vous cherchiez un prétexte pour votre voyage, celui-ci ne seroit que trop valable. Je fais un effort pour vous prier de venir le

plutôt que vous pourrez. Je crains bien de ne pas jouir long-temps du bonheur de vous être chère : venez, mon cher ami, croyez que je ne vous y engage pas légèrement, ni par effroi déplacé.

LETTRE

DE M. DE JULLY A M. GRIMM.

Je n'ose écrire à mon frère, monsieur, l'état dans lequel se trouve sa femme, et j'ai absolument défendu à Linant d'en dire un seul mot, jusqu'à ce qu'il s'opère un changement que M. Tronchin nous laisse encore espérer, mais dont cependant il ne me répond pas. Les accidens de ma belle-sœur sont, à ce qu'il dit, plus effrayans que dangereux : j'avoue qu'elle me paroît fort mal. M. Tronchin se contente de laisser agir la nature dans ce moment de crise qu'il regarde comme décisif ou en bien ou en mal ; mais, encore une fois, il ne répond de rien : elle s'inquiète, elle se désole ; nous tâchons de la rassurer. Je vous avoue que je désirerois fort que vos affaires vous permîssent de partir sur-le-champ, je crois que votre présence donneroit à son esprit le calme qui lui est nécessaire. Elle sait que je vous écris ; elle m'en a prié, ne pouvant le faire elle-même, mais elle ignore ce que je vous mande. Je crois, monsieur, qu'il faut épargner ces alarmes à madame d'Esclavelles ; quelque chose qu'il arrive, je lui écrirai l'ordinaire prochain. Je me hâte de fermer ma lettre et de vous renouveler l'assurance de mon attachement.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je viens, ma tendre amie, d'écrire une lettre de trois pages au sauveur. Elle est telle que vous l'avez désirée, et il lui sera difficile de ne pas faire une réponse précise. Nous l'attendrons et elle nous réglera sur-tout ; nous prendrons le parti le plus sage, le plus convenable et le moins contraire à notre bonheur. Au reste, votre lettre m'afflige beaucoup, non par vos accidens que je regarde comme de peu de conséquence, mais par la disposition d'esprit où je vous vois. Qu'est donc devenu tout-à-coup votre courage, et pourquoi ne plus compter sur la parole d'un homme qui depuis huit mois n'a point varié? Je vous conjure donc, ma tendre amie, de ne me point affliger par un découragement aussi déplacé. Ma lettre au sauveur est partie avant-hier; j'espère qu'il la recevra demain, et que sa réponse me mettra dans le cas de causer avec un peu plus de tranquillité.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Je reçois la lettre de M. de Jully, et je pars. Après la lettre que je reçois aussi de M. Tronchin, il m'est impossible de me croire menacé du plus grand des malheurs ; sans cette lettre je ne serois plus, je crois, en vie. Je viens d'acheter une chaise de-poste.

Comme je ne pourrai pas partir demain avant midi, quelle que soit ma diligence, j'attendrai la poste qui m'apportera de vos nouvelles du dix-huit ; mais demain, à cinq heures du soir, je ne serai plus à Paris : voilà sur quoi vous pouvez compter. J'irai jour et nuit, ainsi mardi ou mercredi j'espère être bien près de vous : Madame votre mère se désole de ne pouvoir aller vous joindre. Adieu, ma tendre amie. Je vous porte un cœur déchiré par la douleur et le désespoir. Un moment passé auprès de vous me fera oublier toutes ces peines.

Je descendrai chez vous ou chez M. de Jully.

LETTRE

DE M. DIDEROT A M. GRIMM.

Eh bien ! mon ami, êtes-vous arrivé, êtes-vous un peu remis de votre frayeur? Je ne sais pas ce que vous aviez dit à madame d'Esclavelles, mais elle envoya chez moi le sur-lendemain de votre départ dès les six heures du matin, pour me faire part des nouvelles qu'elle avoit reçues de sa fille. Il nous faut un mot de votre main qui remette un peu nos esprits ; qui m'apprenne votre arrivée en bonne santé, et qui me dise que madame d'Epinay est mieux. Oh! que je serois content d'elle, de vous et de moi si nous en étions quittes pour une alarme ! Cependant je sèche d'ennui : que voulez-vous que je fasse avec les autres, je ne sais que leur dire. Je vous envoie le reste de la besogne que vous m'avez laissée. A tout hasard

j'ai pris des doubles, et vais tâcher de faire contre-signer cet énorme paquet.

Tandis que vous alliez, nos amis nous supposoient tous deux à la campagne, ils n'ont su qu'hier votre départ. J'apparus comme un revenant, chez le baron, au milieu de la grande assemblée. Je le pris d'abord à part. Je lui contai ce qui vous étoit arrivé, et au milieu du dîner il le répéta tout haut. Je n'ai été réellement content dans cette occasion que du marquis de Croismare. Chacun bavarda à sa guise sur cet événement.

Bonjour, mon ami ; bonjour, jouissez de votre voyage, écrivez-moi tout ce que vous ferez. J'ai eu trop de peine à vous voir partir, pour que vous croyez que votre retour me soit indifférent ; mais je veux d'abord votre satisfaction. Revenez quand il vous plaira, si c'est bientôt, vous serez content de vous, si ce n'est pas bientôt, vous serez encore content de vous : quoi que vous fassiez, vous serez toujours content, parce que vous avez dans le cœur un principe qui ne vous trompera jamais. N'écoutez que lui où vous êtes, et de retour à Paris n'écoutez encore que lui. Heureusement cette voix crie fortement en vous, et elle étouffera tout le petit caquetage de la tracasserie qui ne s'élevera pas jusqu'à votre oreille. Je vous souhaite heureux par-tout où vous serez. Je vous aime bien tendrement, je le sens et quand je vous possède et quand je vous perds. Ne m'oubliez pas auprès de M. Tronchin ; présentez mon respect à M. de Jully et à madame d'Epinay; dites à son fils que je l'aimerai

bien s'il est bon, et que c'est de la bonté sur-tout que nous faisons cas. Lisez et corrigez les paperasses que je vous envoie; et que je sache, du moins, que je n'ai plus rien à y faire, et que vous êtes content. Adieu, encore une fois.

LETTRE

DE M. GRIMM A M. DIDEROT.

Vous avez dû, mon ami, recevoir un mot de moi, que j'avois adressé à madame d'Esclavelles pour vous apprendre mon arrivée. Vous me pardonnerez aisément de ne vous avoir pas écrit depuis. Si l'état de madame d'Epinay n'est pas effrayant pour le moment présent, je vous avoue qu'il n'en est pas moins inquiétant pour l'avenir; il faut toute la confiance que j'ai dans les lumières de M. Tronchin, pour n'en pas concevoir les plus grandes alarmes. L'excès de foiblesse où elle est ne se conçoit pas; il m'est démontré que si elle n'eût pas pris le parti de venir ici, elle n'existeroit plus actuellement. Je me félicite à chaque instant d'y être venu; j'ose me flatter que ma présence lui étoit nécessaire: elle avoit totalement perdu le courage; et il est aisé de voir qu'elle avoit besoin du secours de l'amitié pour supporter la langueur et l'ennui de son état. Vous imaginez bien que je ne puis rien vous dire encore sur mon retour. Je suis résolu de rester tant que je serai nécessaire à madame d'Epinay. Je tâcherai de vous aider d'ici sur le reste de votre besogne, dont j'ai déjà pris lecture.

Je vais travailler ces jours-ci à quelques observations très-peu importantes, et que vous serez maître de suivre ou de ne pas suivre. La dernière partie de votre ouvrage me paroît un chef-d'œuvre de philosophie et d'éloquence ; aussi mes remarques portent-elles sur des riens que je me garderois bien de critiquer dans tout autre ouvrage que celui de mon Diderot ; mais je ne veux pas qu'il laisse le plus petit prétexte aux méchans de l'attaquer.

J'ai bien pensé que le baron et compagnie blâmeroient mon voyage et la précipitation avec laquelle je l'ai entrepris, mais j'ai fait mon devoir ; que m'importe le reste ? Quant aux propos que l'on tient sur le séjour de madame d'Epinay ici, je sais bien qu'il faudroit qu'elle mourût pour en justifier la nécessité ; mais pourvu qu'elle se rétablisse, elle prendra, tout aussi aisément que moi, son parti sur l'injustice du public. La seule circonstance fâcheuse pour moi dans tout ceci, est de n'avoir pu prendre congé du prince avant mon départ, et de m'être absenté sans sa permission : mais je viens de lui écrire, et j'espère qu'il m'excusera d'après l'exposé que je lui ai fait de la circonstance où je me suis trouvé.

LETTRE

DE M. GRIMM A M. DIDEROT.

Quoi ! Diderot, vous en êtes encore là ? L'injustice et l'inconséquence des hommes vous étonnent ? Ah ! ne voyez-vous pas que c'est vous qui êtes injuste

en vous révoltant contre eux? N'en attendons que ce qu'ils peuvent nous rendre, c'est-à-dire peu de chose ou rien ; voilà le grand secret pour être juste. Non, vous ne vous trompez pas, et c'est en sûreté de conscience que vous pouvez soutenir que madame d'Epinay étoit à la mort en arrivant ici ; que depuis dix-huit mois qu'elle y est, Tronchin l'a fait vivre comme par enchantement ; qu'elle n'est hors de danger que depuis trois mois ; qu'elle n'est point encore en état de soutenir la route, et quelle ne perdra pas un instant pour retourner à Paris dès que sa guérison sera tout-à-fait constatée. Mais je tremble pour elle que tous les sacrifices qu'elle a faits à sa santé ne soient en pure perte à cause de l'avenir qui l'attend : la déraison, la dureté, l' indécence et la folie de son mari ne se conçoivent pas. Bon Dieu, que cette femme est à plaindre ! Je ne serois pas en peine d'elle, si elle étoit aussi forte qu'elle est courageuse. Elle est douce et confiante; elle est paisible, et aime le repos par-dessus tout : mais sa situation exige sans cesse une conduite forcée et hors de son caractère : rien n'use et ne détruit autant une machine naturellement frêle.

J'ai brûlé votre lettre, comme vous l'avez voulu ; mais n'exigez plus ces sacrifices de moi ; vous savez que j'aime à garder tout ce qui me vient de mon Diderot, et c'est sans aucun inconvénient que j'aurois conservé celle-ci comme les autres. Premièrement, madame d'Epinay n'a jamais de curiosité embarrassante pour ce qui ne la regarde pas : de plus, croyez que tous ces faux jugemens, ces petites critiques qui vien-

nent des gens qui ne font pas profession d'être de ses amis, ne la touchent pas. Je fus fort content de la manière dont elle reçut, il y a quelques jours, un de ces donneurs d'avis. Un homme nouvellement revenu de Paris lui avoit été présenté il y a un mois. Cet homme, apparemment prévenu par des gens qui ne l'aimoient pas, non seulement marqua peu d'empressement pour la voir, mais, dans ses premières visites prit un ton assez dénigrant : il a de l'esprit, et ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il avoit mal connu madame d'Epinay, et à pénétrer qu'un trop grand excès de bonté, de candeur et de timidité pouvoit contribuer à lui donner l'apparence de torts qu'elle n'a point, et que bien des gens lui supposent. Il se crut obligé de justifier auprès de madame d'Epinay la conduite qu'il avoit tenue : il débuta par lui faire entendre d'une manière assez gauche, quoiqu'honnête, qu'on ne lui avoit pas rendu justice en lui parlant d'elle : le voyant venir, elle tâcha de détourner la conversation. Nous étions cinq ou six, et toujours mon homme revenoit à sa thèse. Ses propos devinrent si clairs, quoiqu'enveloppés de louanges, que madame d'Epinay tout à coup se leva, et lui dit : Monsieur, je n'ai ni plus ni moins de défauts qu'une autre, mais j'en ai le moins que je puis. Croyez que je suis assez sévère avec moi-même : je puis bien ne pas tout voir ; mais il n'appartient qu'à mes amis de m'avertir. Au reste, je n'ai nulle curiosité sur ce qu'on dit de moi dans le monde : l'opinion seule de mes amis m'en inspire. Lorsqu'on me parle de moi, lorsqu'on me donne un

avis, je veux pouvoir en chérir le motif; et pour cela il faut avoir acquis le droit de me le montrer. On ne sauroit plaire à tout le monde; mais si vous voulez avoir une idée juste de ce que je suis, je vous avertis que je vaux mieux que ma réputation de Paris, mais je ne me flatte pas de mériter celle dont on m'honore ici; j'aspire seulement à la mériter. Après cette harangue qui pétrifia notre homme, et qui me fit le plus grand plaisir, fort adroitement encore, elle prit H*** sous le bras, s'en alla faire un tour de terrasse, et nous laissa le soin d'achever son apologie. Voilà, mordieu! comme on est quand la conscience est tranquille.

Il ne faut pas, je crois, compter sur notre retour avant le mois de septembre; ce terme, quoique éloigné, alarme déjà la pauvre malade; j'épuise pour l'encourager tout ce que la philosophie peut dicter de plus vrai, et, il faut l'avouer, de moins consolant pour un cœur sensible: c'est que je cherche moins à la consoler qu'à diminuer en elle cette ivresse qui feroit le bonheur de ma vie, si nous étions destinés à vivre comme nous avons vécu depuis six mois. Elle sera toujours l'objet de toute ma tendresse et de mes soins; mais je pourrois bien à mon tour être détourné de cette douce occupation par des devoirs et des affaires qui à vue de pays vont se multiplier, et me donner la consolation de n'être plus un être oisif et inutile au milieu de la société. La cour de*** me presse de me charger d'entretenir une correspondance avec elle: cette occupation me plaît, et me convient fort, en ce qu'elle me met à portée de montrer ce qu'on sait faire. Je

n'attends pour accepter que le consentement du prince, que j'espère recevoir ces jours-ci. Je ne m'en chargerai qu'au cas qu'ils veuillent attendre mon retour à Paris, car je ne laisserai pas madame d'Epinay revenir seule, et je ne m'en fie qu'à moi des soins qui lui sont nécessaires dans un voyage aussi pénible. Ne parlez de mes projets à personne ; du secret dépend peut-être leur réussite. Bonjour, mon ami, tenez-vous en joie et donnez-moi toujours de bonnes nouvelles de votre santé et de votre tête. Vous ne me dites pas si vous êtes content de ma besogne : j'attends les derniers cahiers de la vôtre.

LETTRE

DE VOLTAIRE A MADAME D'EPINAY.

VOICI probablement, madame, la cinquantième lettre que vous recevez de Genéve. Vous devez être excédée des regrets ; cependant il faut bien que vous receviez les miens, cela est d'autant plus juste que j'ai profité moins qu'un autre du bonheur de vous posséder. Ceux qui vous voyoient tous les jours ont de terribles avantages sur nous. Si vous aviez voulu nous donner encore un hiver, nous vous aurions joué la comédie une fois par semaine. Nous avons pris le parti de nous réjouir, de peur de périr de chagrin des mauvaises nouvelles qui viennent coup sur coup. J'ai le cœur français, j'aime à donner de bons exemples ; mais en vérité tous nos plaisirs sont bien corrompus par votre absence et par celle de notre ami monsieur Grimm. Quels spectateurs et quels juges nous per-

dons! Mais, madame, n'est-ce pas une chose honteuse que des Anglais, qui ne croient pas en Jésus-Christ, prennent Surate, et aillent prendre Quebec? Qu'ils dominent sur les mers des deux hémisphères, et que les troupes de Cassel et de Zell battent nos florissantes armées; nos péchés en sont la cause: c'est la philosophie qui attire visiblement la colère céleste sur nous. Il faut que le maréchal de Contade et M. de la Clue ayent fourni quelques articles à l'Encyclopédie. Cependant Tronchin fait des miracles, tout est bouleversé; je le canonise pour celui qu'il a opéré sur vous, et je prie Dieu avec tout Genève qu'il vous afflige incessamment de quelque petite maladie qui vous rende à nous.

Vous m'avez refusé inhumainement, madame, la lecture de vos deux volumes*; vous n'avez pas eu de confiance en moi et vous l'avez prodiguée à ceux qui en ont abusé. Vos livres courent Genève, je les ai et il en court des copies informes. Je suis obligé de vous en avertir, je vous aime et m'intéresse vivement à vous. Ah! madame, ne vous fiez qu'aux solitaires comme moi ou comme Grimm. Ne me trahissez pas, mais tâchez de retirer toutes ces indignes copies tronquées et même les exemplaires, ou laissez-moi rendre public celui que j'ai entre les mains; il n'y a en vérité que cela pour vous disculper du tort que vous font ces écrits défigurés.

Adieu, madame, l'oncle et la nièce vous adorent et sont à vos pieds.

* *Mes Momens heureux* et les *Lettres à mon fils.*

LETTRE

DE MADAME DE H*** A MADAME D'EPINAY.

Genève.

Que les précieuses marques de votre souvenir, ma chère madame, nous ont été sensibles. Je puis bien vous protester que c'est absolument par discrétion que je ne vous ai pas écrit la première; j'ai respecté votre repos, et je n'ai point voulu troubler la satisfaction que vous avez dû ressentir en vous trouvant réunie à une respectable autant qu'aimable famille; et c'est encore ce qui excite en moi tant de reconnoissance, lorsque je vois que c'est au milieu de la jouissance la plus vive et la plus attendue que vous avez bien voulu vous souvenir de vos bons amis de Genève, comme vous voulez bien nous appeler. Il est certain, ma chère madame, que vous leur êtes bien chère, et que vous excitez ici les regrets les plus vifs et les plus douloureux; mais il faut qu'en vous avertissant d'une chose qui vous intéresse, je vous fasse un petit reproche que je vous prie néanmoins de prendre en bonne part.

Vous m'avez refusé inhumainement les deux petits volumes que vous avez imprimés ici; et quoique vous vous en soyez défendue sous le prétexte que vous ne les donniez à personne, je me flatte que je les aurois mieux gardés que les deux amis que vous aviez exceptés de la loi que vous vous étiez imposée. Depuis votre départ j'en ai vu un exemplaire entre les mains de Voltaire, et il en court des copies très-incorrectes,

d'après lesquelles on les imprimera pour sûr, car chacun se les arrache. J'en ai vu plusieurs où on a mis des choses que vous désapprouveriez; d'après ces exemplaires infidèles, quelques personnes mal instruites vous blâment d'avoir imprimé des détails de famille semblables. Après avoir beaucoup causé hier sur le remède qu'on peut apporter à cette aventure, l'avis de mon mari et le mien seroit que vous reunîssiez en un ces deux volumes, et que vous le rendîssiez public. Un pareil ouvrage ne pourroit que vous faire honneur, s'il paroissoit tel que vous l'avez fait, et par là vous montreriez que le tort qu'on vous attribue n'est pas de vous.

Enfin, madame, nous avons cru devoir vous instruire fidèlement de ce qui se passoit. Dans toute occasion vous me trouverez toujours le même zèle pour vos intérêts, c'est ce dont nous vous prions d'être bien persuadée, ainsi que de l'attachement tendre et inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, ma chère madame, votre très-humble, etc.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A MADAME DE H***.

Je vous dois des remercîmens, madame, sur l'intérêt et l'amitié que vous me marquez, et j'en suis bien sincèrement touchée. Cette bonté de votre part m'autorise à justifier auprès de vous le refus que je vous ai fait de mes deux volumes, et à vous détailler ce que je pense sur l'indiscrétion qu'on a eue de les rendre

publics depuis mon départ : je désire infiniment d'avoir, dans cette occasion comme dans toute autre, votre approbation.

Vous les avez vus, madame, et vous êtes à portée de convenir avec moi qu'ils n'étoient pas faits pour être publiés. Je les ai écrits pour l'instruction et le bien de mes enfans ; je n'ai jamais cru qu'ils seroient exposés à être jugés par d'autres que par quelques amis particuliers dont je fais gloire de suivre les avis et les lumières. Ils sont écrits sans correction ; les défauts que j'y reproche à mes enfans sont ceux de presque tous les jeunes gens de leur âge ; mais on pourroit néanmoins en tirer par la suite des inductions sur leurs caractères qui, toutes fausses et toutes injustes qu'elles seroient, ne laisseroient peut-être pas de leur nuire. Je n'aurois donc jamais songé à les imprimer, sans le hasard qui m'a procuré l'imprimerie de M. Gauffecourt chez moi. J'ai d'abord compté n'en tirer que deux ou trois exemplaires pour mon amusement ; mais ensuite je n'ai pu en refuser à quelques amis qui, par leur ancienneté ou par les droits qu'ils se sont acquis sur ma reconnoissance, m'ont forcée de manquer à la loi que la prudence m'avoit imposée de n'en donner à personne. J'y avois mis la condition qu'ils ne sortiroient pas de leurs mains ; ils devoient me connoître assez pour être sûrs que la condition étoit sincère. D'autres personnes me les avoient demandés avec autant d'instance. J'ai eu un vrai regret à en refuser quelques-uns, et vous êtes du nombre, madame. Je vous avoue

franchement que je ne me suis pas flattée d'avoir encore assez de droit sur vous pour vous faire partager l'importance que je mettois, non à l'ouvrage, mais à le cacher. Qu'est-il arrivé? que je me suis trompée et qu'on a vraisemblablement abusé de ma confiance. Ce n'est pas la première fois, et je dirois volontiers, j'espère que ce ne sera pas la dernière.

Mes livres ont donc été lus par des étrangers qui m'ont jugée avec rigueur; ils m'ont trouvé des torts: je le crois ; c'en étoit un réel que mes écrits fussent entre leurs mains : ils ne sont pas obligés de savoir si c'est de mon consentement ou non. Je ne suis pas d'avis, madame, de les faire lire pour me justifier; je manquerois mon but en les faisant connoître d'un plus grand nombre de gens; peut-être même n'y gagnerois je rien : ils ne sont pas faits pour occuper longtemps ; et je suis persuadée qu'on n'en parle déjà plus. Si ces ouvrages sont bons, ils me feroient peut-être des ennemis ; s'ils ne valent rien, ils m'attireroient un ridicule : et si vous voulez que je vous dise tout, le soin qu'on prend de publier un ouvrage, sous le prétexte de sa justification, me semble presque toujours un sophisme de l'amour-propre pour mettre au jour une production qu'on se sait très-bon gré d'avoir faite. Or, comme je ne trouve de mérite aux lettres à mon fils que celui de l'intention, et que je suppose que cette intention existe dans le cœur de toutes les mères, il me paroît réduit à si peu de chose, qu'il ne vaut pas la peine d'en faire étalage.

Voilà, madame, ma profession de foi, et ce que je

vous laisse maîtresse de répondre pour ma justification à ceux dont le suffrage mérite d'être recherché. J'ignore quel est celui de mes amis à qui j'ai à reprocher l'indiscrétion de son zèle : je ne veux pas le savoir ; mon intention n'est pas de porter des plaintes contre lui, quel qu'il soit, parce que je le juge par l'intention. Je leur ai écrit à tous pour leur recommander plus d'exactitude dans leurs promesses, et leur en faire sentir les conséquences ; cela doit leur suffire et à moi aussi.

Pardon mille fois de la longueur de ce détail. Je ne crains cependant pas d'avoir abusé de votre amitié et de l'intérêt que vous me marquez : je ne sais pas remercier, mais je sais sentir. Ma reconnoissance ne peut être égalée que par l'attachement bien tendre et bien sincère que je vous ai voué.

(Ici finissent les Mémoires de Madame d'Epinay.) *

* Il paroît qu'elle étoit revenue de Genève sans avoir trouvé auprès de Tronchin le remède qu'elle étoit allée chercher à des maux auxquels des retours d'anciens symptômes firent juger qu'il y avoit malheureusement peu d'espoir de guérison.

Quoique la vie d'une personne souvent malade et sortant rarement de chez elle doive offrir peu d'intérêt, et que madame d'Epinay ait passé les vingt dernières années de la sienne, seulement au milieu d'un petit nombre d'amis, nous regrettons qu'elle ne nous ait pas laissé le tableau d'une existence sur laquelle elle avoit su cependant répandre plus d'une sorte d'agrémens. Nous l'eussions vue, tantôt achevant l'éducation de ses enfans, les établissant honorablement, et composant pour sa petite fille un des meilleurs traités de morale à l'usage de l'enfance qui existent, ou bien, prenant la plume de Grimm, continuer en son absence

la correspondance littéraire qu'il entretenoit avec plusieurs princes d'Allemagne. Elle nous eût encore entretenus de cette *parfaite* madame d'Houdetot, de Saint-Lambert, du baron d'Holbach, du marquis de Croismare, à qui le surnom de *bon* convenoit peut-être encore mieux que celui de *charmant* qu'on lui avoit donné dans la société.

Mais avec quel plaisir sur-tout ne nous serions-nous pas vus admis à ces conversations dans lesquelles brilloient tour à tour la chaleur de Diderot, l'esprit de l'abbé Galiani, et l'urbanité de Saint-Lambert ! Le talent avec lequel madame d'Epinay a rendu dans ses Mémoires plusieurs dialogues charmans, doit nous faire regretter qu'elle n'ait pas cherché l'occasion de le reproduire plus souvent.

Diderot étoit trop ami de Grimm pour ne pas devenir à la fin celui d'une femme qu'il n'avoit jugée long-temps que d'après des préventions suggérées plutôt à son esprit qu'à son cœur. Il faut croire qu'il reconnut son tort, et qu'il chercha, autant qu'il fut en lui, à le réparer, car la liaison qui s'établit entre eux ne finit qu'à la mort de madame d'Epinay, arrivée le 17 avril 1783.

Grimm, qui conserva toujours pour madame d'Epinay le plus tendre attachement, a consacré à sa mémoire quelques pages de sa *Correspondance Littéraire*. Or, comme il nous seroit impossible, faute de nouveaux renseignemens, de dire autre chose, et sur-tout de le dire mieux que lui, nous renvoyons le lecteur à la troisième partie de cet ouvrage.

SUITE

De la Correspondance de Madame d'Epinay.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A SON FILS.

Quelque envie que j'aye, mon cher fils, de me sacrifier entièrement au soin de votre éducation, je ne puis me livrer à tout ce que me dicte ma tendresse pour vous. Un enchaînement d'affaires, une santé foible et délicate, vos propres occupations, m'empêchent souvent de vous avoir auprès de moi, et m'ôtent la satisfaction de suivre avec exactitude vos études, et de partager jusqu'à votre loisir et vos amusemens. Ne croyez pas cependant que je vous perde de vue dans les momens où nous sommes séparés. De ceux que ma mauvaise santé me laisse, une grande partie est employée à réfléchir sur les moyens de perfectionner votre éducation. J'avois entrepris un écrit assez considérable sur cette matière; mais comme j'ai toujours tâché de vous présenter mes avis sous une forme naturelle et facile qui pût vous inspirer l'amour de vos devoirs, j'ai pris le parti de vous donner cet ouvrage en détail. J'ai remarqué depuis quelque temps que vous aviez du plaisir à écrire et à recevoir des lettres;

je vous en adresserai. Les réflexions qu'elles vous feront naître pourront ensuite faire le sujet de nos conversations. Je me flatte du moins que vous ne me traiterez pas plus mal que vos autres amis ; vous me répondrez quelquefois ; nous causerons, nous nous écrirons ; enfin nous chercherons de concert les moyens de vous rendre heureux : la vérité, la raison, l'amitié et la confiance nous guideront dans cette importante et agréable recherche.

Toute mon affection s'est partagée entre votre sœur et vous. Depuis que je suis mère, j'ai mis mon bonheur dans mes soins pour mes enfans: ils se sont bornés d'abord à votre santé. Si le préjugé de l'usage ordinaire et le défaut d'expérience m'ont empêchée, pendant les premières années de votre vie, de les étendre audelà, du moins la réflexion réveillée et soutenue par la tendresse maternelle, les éclaire et les accroît de plus en plus. Non seulement je m'applique depuis longtemps à former votre cœur et votre esprit, mais je sens tous les jours que la vigilance d'une mère ne s'arrête pas au moment présent. Elle lui fait prévoir l'avenir, combiner de loin ce qui doit résulter des inclinations, des talens, du caractère d'un jeune homme ; de l'état auquel il paroît appelé par les circonstances, par ses penchans, par sa fortune : elle en forme dès-lors le plan général de l'éducation la plus convenable. C'est sur ces principes que j'ai tâché de régler la vôtre. Vous jouissez de l'heureuse sécurité de votre âge, sans vous inquiéter d'un avenir que vous ne connoissez point. L'instant seul détermine vos affections et votre vo-

lonté ; mon devoir est d'en prévoir les suites, de pressentir de loin les avantages et les inconvéniens de vos bonnes et mauvaises qualités, de vous procurer tout ce qui peut contribuer à votre bonheur, de vous garantir de tout ce qui pourroit y être contraire ; de suppléer par mon expérience au défaut de la vôtre, et d'empêcher par ma vigilance que votre sécurité n'ait pour vous des effets nuisibles.

Le résultat de cette combinaison produit mon consentement ou mon refus à vos volontés, suivant leur rapport avec le plan général de votre éducation ; et voilà la raison de cette attention sévère et continuelle que je porte sur vos actions même les plus indifférentes. Vous pouvez conclure, mon fils, que dans les momens où mes décisions paroissent le plus opposées à vos désirs, je ne partage pas moins tous vos sentimens ; vous n'en éprouvez aucun qui ne devienne aussitôt le mien ; je suis heureuse de votre satisfaction et de vos plaisirs ; je souffre de vos peines, je souffre même des contrariétés qu'il est de mon devoir de vous faire essuyer : mais je me répète alors sans cesse que si vous étiez en état de juger sainement, vous ne voudriez pas me voir céder par foiblesse à des désirs inconsidérés, ni vous procurer, aux dépens d'un bonheur constant et solide, un plaisir passager et frivole. J'entre dans votre position, et me mets toujours à votre place ; mais avec les avantages que donne la raison, fortifiée par la réflexion et par l'expérience, sur les foibles et trompeuses lumières de l'enfance. En un mot, mes pensées et mes actions se rapportent toutes à vous :

elles ont toutes pour but votre bonheur ; je veux vous en convaincre, et c'est vous-même, mon fils, que je prendrai pour juge. Comparez l'éducation que vous recevez avec les éducations ordinaires, et voyez si j'ai commencé à remplir mon objet.

L'usage le plus généralement reçu n'est pas toujours le meilleur à suivre ; le sage ne doit l'adopter que lorsqu'il le voit justifié par la raison. Si j'ai rejeté l'usage ordinaire, si je vous ai gardé auprès de moi, ce n'est qu'après avoir bien pesé ce qu'on peut dire en faveur et au désavantage de l'éducation publique. Je n'ai pas cru devoir vous abandonner à des mains étrangères, ni me priver du plaisir de voir votre ame se développer et se former par mes soins et sous mes yeux ; et en cela j'ai moins consulté ma tendresse que vos véritables intérêts, et plus la droite raison que l'exemple presque général de tous les chefs de famille. Quelque bornée que je fusse du côté des lumières, j'ai pensé que sur les intérêts de ce que j'ai de plus cher au monde, je ne devois pas déférer aveuglément aux lumières d'un autre ; j'ai regardé la tendresse, le sentiment, l'instinct d'une mère, comme supérieurs à tout ce que la réflexion et la sagesse peuvent suggérer de plus lumineux. Ainsi, mon fils, je n'ai pas souffert que vous subissiez cet exil de la maison paternelle, qui dure ordinairement autant que ce qu'on appelle l'éducation ; je n'ai point voulu qu'étranger au milieu des vôtres et inconnu à vos parens, vous fussiez avancé en âge avant que d'avoir éprouvé les mouvemens les plus doux, et le charme puissant des liens sacrés par lesquels la nature a voulu

unir les familles. Elevé sous mes yeux, j'ai voulu vous voir contracter l'habitude et l'amour de la vertu et de la bonté, et acquérir cette force et cette santé du corps et de l'ame sans laquelle la vie ne peut être regardée comme un bien; j'ai voulu enfin vous accoutumer aux sentimens délicieux de tendresse et de confiance, inspirés par la nature, cimentés par la douce habitude d'un commerce journalier, dans lequel le ciel a placé le bonheur réciproque des enfans et des pères.

La grande objection que j'ai toujours faite contre l'éducation publique est celle que je viens de vous exposer. Le zèle d'un étranger, quelque honnête homme que je le suppose, et les soins qu'il peut prendre de son pupille, ne peuvent se comparer aux soins, au zèle, au sentiment d'une mère. Quel intérêt pourroit solliciter un autre aussi fortement que moi, qui suis heureuse pour plusieurs jours, lorsque je découvre en vous le germe de quelque vertu ou de quelque sentiment honnête; moi qui m'alarme, qui m'afflige sans mesure, quand je remarque en vous quelque penchant dont les suites pourroient me faire craindre pour votre bonheur, et qui suis pressée alors de recourir aux lumières de tous ceux qui ont part à mon amitié et à mon estime, dans l'espérance d'être rassurée sur le danger de vos défauts? Croyez-vous, dis-je à l'un, que les distractions de mon fils, dont son gouverneur se plaint souvent, pourroient retarder les connoissances qu'un honnête homme doit posséder à un certain âge? N'êtes-vous pas persuadé, dis-je à un autre, que mon fils perdra incessamment cette espèce de confiance,

cette présomption et cette bonne opinion qu'il paroît quelquefois avoir de lui-même, et qui vous en donneroit une très-mauvaise, si elle dégénéroit en habitude? Il me semble qu'il a déjà assez d'esprit pour sentir combien il seroit ridicule à son âge de se croire en état de se conduire, tandis que chaque pas qu'il fait l'avertit de sa foiblesse et du besoin qu'il a d'être guidé par les autres.

Mais est-il nécessaire de vous parler de mes alarmes, de mes consolations, de mes espérances, de tous les sentimens que j'éprouve à votre égard? Vous-même, mon fils, jugez entre les étrangers et votre mère. Rappelez-vous les moyens qu'employent les différens maîtres que vous avez, pour vous reprendre et vous instruire; j'aurai tort, si vous y trouvez la même douceur, la même patience, la même tendresse, la même chaleur que dans mes avis, ou si vous les voyez aussi continuellement occupés que moi à rechercher les voies les moins difficiles, aussi attentifs à vous abréger les routes pénibles, aussi touchés de vos petits succès, aussi prompts à partager vos peines, vos satisfactions et vos plaisirs. Telle est la différence des sentimens et de leurs effets: les petits soins de détails qui font le bonheur d'une mère deviennent ordinairement pour les étrangers la source d'un ennui insupportable. De tous ceux qui vous environnent, votre gouverneur est certainement celui qui vous est le plus attaché; il est même très-rare de trouver hors de sa famille une amitié égale à celle qu'il vous porte, et vous devez sentir tous les jours combien il vous sera difficile d'égaler

votre reconnoissance aux obligations que vous lui avez. Mais supposez un instant qu'il eût un fils qui lui fût aussi cher que vous me l'êtes ; que ce fils se trouvât en même temps que vous dans un danger imminent, lequel de vous deux croyez-vous qu'il courût sauver? Moins déterminé par ses devoirs de père qu'emporté par l'impétuosité d'un sentiment aveugle, mais toujours sûr, il courroit sauver son enfant, et vous n'auriez de sa part que de vains et inutiles regrets. Heureusement pour vous, vous jouissez de sa tendresse sans la partager avec personne, et il ne dépend que de vous de la mériter toute entière.

Lorsque je voulus, l'autre jour, vous faire remarquer que vous faisiez depuis quelque temps moins de progrès qu'au collége, vous vous appuyâtes mal à propos de la réponse de votre gouverneur. Avec un peu de réflexion, vous verrez que si vous n'avez pas l'occasion de lutter contre vos semblables, ni la frivole gloire de les surpasser, vous jouissez d'un avantage infiniment plus précieux, par la façon dont j'en use avec vous, en vous admettant dans ma société et au nombre de mes amis. Vous vous trouvez tous les jours avec des gens de mérite. Tous les jours vous êtes à portée de profiter de leur conversation. En considérant l'estime dont ils jouissent dans le monde, vous êtes à même d'animer votre courage par leur exemple, d'en approcher par une application sans relâche, et de faire vos efforts pour obtenir comme eux l'estime publique; projet infiniment plus noble que celui de surpasser son camarade dans un thème de collége.

Puisque votre vocation est de vivre dans la société, et de remplir les devoirs qu'elle est en droit d'exiger, qu'avons-nous de mieux à faire que de commencer cette étude avec notre vie, et de prendre dès notre enfance l'habitude des actions honnêtes? Et quel moyen plus sûr de nous y confirmer, que le commerce de ceux qui nous ont devancés dans la carrière, et qui recueillent déjà les fruits de leurs talens et de leurs vertus? Voilà les modèles qu'il faut imiter et étudier sans cesse, afin d'obtenir sa part de l'estime générale que le public dispense toujours équitablement, et dont personne ne peut se passer.

Vous avez été au collége pendant un temps fort court, et la seule chose que vous m'en ayez paru regretter quelquefois, ce sont les amusemens. Vous ne vous êtes pas rappelé sans doute qu'on n'y admet qu'un petit nombre de jeux, souvent plus convenables à la jeunesse; l'on n'y connoît guère ceux qui sont le plus en usage dans le monde: tandis que dans la maison de votre père tous les plaisirs de votre âge sont à votre choix. Je m'étudie sans cesse à vous en procurer, et c'est peut-être la trop grande facilité d'en jouir qui vous les rend insipides, car vous savez que je n'y mets jamais d'autres obstacles que ceux que vous me forcez d'y apporter,

Si votre père et moi avons été pressés de vous retirer du collége, vous n'en ignorez pas la raison, vous savez trop bien que vous y avez été aussi malheureux qu'on peut l'être à votre âge.

Le jeune homme corrigé par humeur se dégoûte du

travail et de ses devoirs, et en prend des idées tout-à-fait fausses; l'obéissance qu'on exige lui paroît un esclavage; il n'aspire qu'à s'en délivrer: l'endurcissement et l'esprit d'indépendance s'emparent de son cœur; bientôt tout avis, tout conseil lui devient suspect et insupportable. Et comment arrêter les progrès du vice dans un enfant gouverné par la rigueur et par la crainte? Des parens qu'il connoît à peine n'ont nul crédit sur lui: leurs remontrances sont sans fruits, et les marques passagères de leurs bontés ne servent ordinairement qu'à augmenter le mal.

Tout vous prouve, mon cher fils, que si je vous garde auprès de moi, c'est moins pour satisfaire ma tendresse que pour travailler efficacement à votre bonheur. Je m'applique à retrancher de votre éducation tout ce que les premières études peuvent avoir de rebutant; attentive à vous aplanir les obstacles, je ne néglige aucun des objets qui pourroient vous en susciter. Vous vous êtes plaint de la trop grande sévérité de votre maître de musique; vous avez remarqué qu'il s'en relâchoit en ma présence: je me suis assujettie aussitôt à assister à vos leçons pour juger si vos plaintes étoient fondées, et pour encourager votre maître à un nouvel effort de patience que votre inapplication pouvoit avoir lassée.

On a presque érigé en maxime qu'il ne faut jamais écouter ni approuver les enfans, afin de les faire tenir dans le respect et dans la dépendance. Je ne blâme aucun système: mais, quant à moi, je ne suis point jalouse de cette sorte d'autorité; je ne veux employer la

mienne que pour m'attirer votre amitié et votre confiance. Je ne veux point que votre obéissance soit aveugle ; je veux que votre cœur seul me réponde de votre soumission : j'aime à croire que par ces moyens je m'assure bien mieux de votre respect et de votre reconnoissance.

Je me suis sur-tout fait la loi de vous parler vrai, et de vous donner, autant qu'il est possible, une idée juste de chaque chose : j'ai souvent remarqué le bon effet de cette méthode. Tel est l'avantage de la vérité, elle frappe l'esprit le moins formé ; elle seule doit nous guider par le flambeau de la raison, et nous montrer les moyens de nous rendre utiles à la société et dignes de notre propre estime. Vous trouverez donc, mon fils, dans les avis que je vous donnerai, moins les préceptes d'une mère que les conseils d'une amie occupée du soin de votre bonheur, et jalouse des vertus auxquelles vous devez aspirer, et sans lesquelles il n'est point de bonheur solide.

Voilà les principes que j'ai tâché de suivre ; vous pouvez aisément vous rappeler que je ne vous ai jamais corrigé par humeur. Quand il m'est arrivé de me tromper, je ne vous l'ai pas laissé ignorer. Si je m'oppose à vos volontés, ce n'est qu'après vous en avoir fait sentir les raisons. Vous ne m'avez jamais vue abuser de votre confiance ; je n'ai jamais voulu la forcer, ni l'exiger comme une chose qui me fût due ; je porte la délicatesse jusqu'à respecter scrupuleusement vos petits secrets.

Un des principaux objets de notre attention a été

d'examiner sévèrement le caractère de ceux qui doivent partager, avec votre père et moi, le soin de vous rendre heureux. Ce n'est qu'après leur avoir reconnu toutes les qualités essentielles, que nous les avons chargés de la partie de votre éducation que nous ne pouvions suivre nous-mêmes. De tous ceux à qui nous avons confié ce soin, le gouverneur qui est présentement avec vous nous a paru le plus propre à remplir nos vues. Indépendamment de ses talens et de ses qualités personnelles, l'attachement qu'il a pour vous, sa douceur et sa patience inaltérable, doivent (je ne saurois trop le répéter) pénétrer votre cœur de la plus vive reconnoissance.

D'après tout ce que je viens de vous dire, vous pouvez juger, mon fils, des motifs qui me font agir. Je me croirai assez récompensée de mes soins, si vous y répondez par votre application : et quoique votre âge ne soit point celui de la réflexion, je me flatte que le sentiment vous en tiendra lieu dans toutes les occasions importantes, et que votre conduite contribuera plus que toute autre chose au bonheur de ma vie.

SECONDE LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A SON FILS.

Votre remarque sur l'accueil que vous firent, l'autre jour, madame Darty et madame sa sœur, me donne, mon cher fils, bonne idée de la justesse de votre esprit. Les louanges excessives de l'une vous déplurent, et la

vérité avec laquelle vous parla l'autre vous parut, e revanche, une preuve bien sûre de son amitié, et vous causa une satisfaction réelle. Je n'aurois cependant pas été prop étonnée de vous voir plus flatté des complimens de l'une que des vérités de l'autre ; votre âge eût rendu la chose pardonnable : mais votre conscience, d'accord avec la raison, vous a fait préférer aux éloges que vous ne méritiez point, des avis vrais et sincères que l'intérêt et l'amitié seuls peuvent dicter. Ce discernement de votre part me persuade que s'il falloit choisir, vous aimeriez mieux encore une critique sévère que des complimens outrés.

En effet, mon fils, quel cas pourrions-nous faire de l'approbation de ceux dont nous sommes à peine connus ? Et si ceux qui nous connoissent davantage se bornent à nous donner des conseils et des avertissemens, ne serions-nous pas bien dupes de nous fier à des éloges vides de sens ? La plus simple réflexion suffit d'ailleurs pour convaincre un jeune homme que son mérite ne peut consister tout au plus que dans un emploi sage du temps et des moyens que la fortune lui offre pour cultiver ses talens.

Votre âge est celui de l'espérance, vous pouvez promettre, et j'aime à croire pour le bonheur de mes jours que vous promettez beaucoup ; mais vous n'avez encore rien tenu ; vous méritez donc des encouragemens, mais vous ne pouvez prétendre aux éloges. Le Jardinier qui planta cette allée de tilleuls, que vous voyez dans le jardin d'Epinay, ne songe pas à les louer de l'ombre qu'ils ne sauroient encore donner ; il se

borne à une culture soigneuse, et leur procure tous les moyens de croître et de se fortifier; il retranche les rameaux qui pourroient détourner des branches principales les sucs nécessaires à la sève; il peut juger, si vous voulez, par la beauté des feuilles, de ce que l'arbre pourra devenir un jour; il se flatte dans le silence que ses soins prospéreront: mais il ne songera à vanter ses succès que lorsque, aidé par le temps et la culture, ce tilleul sera devenu l'ornement du jardin de son maître.

La louange est une justice qu'on rend au mérite réel; elle ne doit nous flatter qu'autant qu'elle sait ménager notre modestie; que notre conscience se trouve d'accord avec elle, et qu'elle nous est accordée par des hommes dignes eux-mêmes d'éloges et capables de nous juger Lorsque vous avez traduit quelques beaux morceaux de Térence ou de Virgile, et que vous avez mis à ce travail toute votre application, seriez-vous bien charmé d'en recevoir des complimens par quelqu'un qui n'auroit nulle connoissance de la langue latine, ou, qui dépourvu de goût et de lumières, ne sauroit juger de la bonté de votre traduction? Non, sans doute. On ne peut ambitionner que les éloges de ceux dont le suffrage est éclairé et fondé.

L'usage de louer les présens à tort et à travers, en réservant les critiques et le blâme aux absens, est une suite de la dépravation de nos mœurs, de notre désœuvrement et du goût immodéré pour la société, qui est si nécessaire aux oisifs. La dissipation nous a rendus étrangers a nous-mêmes; pour n'être jamais

avec nous, elle nous fait courir de cercle en cercle, elle nous a fait contracter cette légèrete dans nos propos, avec laquelle nous louons et blâmons ordinairement sans attacher aucune idée à nos jugemens : une telle habitude devient bientôt funeste.

La politesse est dans un cœur sensible une expression douce, vraie et volontaire du sentiment, de l'estime et de la bienveillance. La flatterie au contraire n'est qu'un mensonge vain et grossier, dont personne n'est la dupe. On ne la borne plus envers les inconnus à des manières affables et aux égards qu'on doit à tout le monde. Tous ceux qu'on rencontre reçoivent les démonstrations en apparence les plus vives d'une amitié que le cœur n'a jamais ressentie, et l'ami de tout le monde est également froid et indifférent pour tous. Par une envie de plaire démesurée, on s'est accoutumé à des exagérations et à des éloges d'habitude : on loue, non parce qu'on est réellement pénétré de la bonté et de la beauté de la chose qu'on prétend approuver, mais pour ne pas manquer l'occasion de dire un mot agréable. Qu'il soit bien placé, qu'il vienne à propos, ce n'est pas ce qui paroît nous importer. Quel plaisir pourroit faire à un homme sensé une politesse aussi méprisable? Si je mérite réellement des éloges, ne dois-je pas être importuné de ceux dont on m'accable sans jugement, et qu'on est prêt à prodiguer de même au premier venu qui voudra les écouter? Si je n'en mérite point, quelle confusion de recevoir ainsi des reproches sous le nom d'éloges! Car vanter les biens que je ne pos-

sède pas, n'est-ce pas me reprocher mon indigence? Il y a plus encore. Cette fureur de louer s'étend quelquefois dans le monde jusque sur les actions les plus repréhensibles, et devient une lacheté que la légèreté et la frivolité de notre commerce ne sauroit excuser.

Mais, mon fils, comme le sage doit moins songer à corriger la société des vices dont elle est remplie qu'à s'en garantir lui-même, j'espère qu'après avoir senti le néant de ces louanges insensées, vous y mettrez le prix qu'elles ont, et que vous saurez mépriser comme de vaines paroles tous les éloges que la vertu et le sentiment de votre conscience ne concourent point à justifier.

Un honnête homme travaille à mériter la louange, mais ne la recherche point; il sait qu'on n'en est plus digne lorsqu'on n'agit que pour elle. Celui qui s'en inquiète fait l'aveu de sa foiblesse et de son peu de mérite. Les anciens ont dit que l'envie suivoit la vertu comme l'ombre suit le corps: cela est encore bien plus vrai de la louange; mais le corps ne doit point courir après l'ombre. Une belle action arrache l'admiration de tous les hommes; il n'est pas besoin de mendier les suffrages. Tout s'empresse à célébrer la vertu. L'histoire de France nous apprend que Louis XII, excité par les méchans à venger les offenses qu'il avoit reçues de ses ennemis avant que de monter sur le trône, leur dit pour toute réponse: que le Roi de France n'étoit pas fait pour venger les in-

jures qu'on avoit faites au Duc d'Orléans. Ce mot si généreux et si digne d'un Roi fait son effet sur tous les cœurs sensibles; mais ce ne sont pas vos louanges qui le rendent admirable; il l'est en lui-même par le sentiment de bonté qui le dicta. Car si vous veniez à apprendre que ce trait d'histoire est faux, et que Louis XII n'a pas eu le courage de pardonner à ses ennemis, les idées de vertu et de générosité que vous aviez attachées à l'action du monarque disparoîtroient, et vos éloges ne seroient plus qu'un vain tissu de paroles.

C'est pour sa propre satisfaction qu'il faut faire le bien, et non pour l'opinion que les hommes peuvent prendre de nous: car la louange, je vous l'ai dit, n'est que l'ombre de la vertu, et l'ombre ne peut exister sans le corps qui la produit.

S'il est juste de jouir modérément d'un éloge mérité, il est de la plus grande importance, d'un autre côté, de se tenir en garde contre la flatterie. La fausseté et la perfidie en ont fait un instrument d'autant plus pernicieux, que son ressort est caché et trop conforme au penchant naturel que nous avons tous plus ou moins à la présomption. Guidé par un intérêt secret, dans des sentiers obliques et détournés, l'adulateur devient dangereux à proportion que sa louange est fine et déliée. Son art est d'approcher, le plus qu'il est possible, de la vérité, de ne rien brusquer, d'applaudir d'abord aux qualités réelles, de les exagérer ensuite, de se ménager ainsi un passage im-

perceptible de la vérité au mensonge, et d'enivrer par degrés l'homme assez dupe et assez borné pour l'écouter et pour le croire.

L'art enfin le plus ordinaire aux flatteurs et le plus infernal, consiste à donner des dehors favorables aux plus mauvaises actions, à confondre sans pudeur le ridicule et l'honnête, la vertu et le vice. Un prodigue sera loué de sa générosité, un maintien indécent et déplacé sera caractérisé d'usage du monde, d'aisance, de négligence et de folies aimables ; la dissimulation deviendra prudence, l'étourderie prendra le vernis d'une agréable vivacité, l'entêtement celui de la fermeté. Et comme l'homme le plus flatté est ordinairement le plus méprisé par ses adulateurs, ils se dédommagent aussi à ses dépens de la gêne à laquelle leur métier les condamne.

Vous avez lu dans Télémaque tous les désordres causés par Protésilas et Timocrate. Ils surent par leurs louanges prolonger les erreurs du roi de Crète : leur crédit étoit fondé sur son aveuglement. Idoménée étoit haï de ses peuples, et s'en croyoit aimé : ce prince avoua à Mentor que son foible pour la flatterie lui avoit fait commettre de grandes injustices.

Si les grands sont en général plus exposés au malheur d'être trompés, l'expérience vous confirmera, mon fils, combien il est essentiel pour tout homme, qui ne veut pas se perdre, de contracter l'habitude de la vertu et de la vérité, qui seules peuvent nous garantir des écueils de la flatterie.

Conservez, je vous conjure, les sentimens que je

cherche à cultiver en vous, et vous ne serez jamais assez malheureux pour exercer le métier de flatteur. Il n'en est point de plus infâme ; il réduit au mensonge, à la fausseté, à tout ce qui peut déshonorer. Les remords, qui sont le partage du flatteur, ne se bornent point à la conscience de ses propres fautes et de ses lâches desseins ; comme il devient par ses artifices l'instrument et l'auteur du crime des autres, il se rend responsable de toutes les suites de ses séductions ; il ne sauroit ni les prévoir ni les prévenir.

Mais il ne suffit pas, mon fils, d'être en garde contre un vice aussi bas et aussi honteux ; il s'agit encore de s'accoutumer de bonne heure à juger sainement et sans prévention de chaque chose, et principalement du caractère et des actions des hommes avec lesquels nous avons à vivre, afin de rendre à la vérité, à la vertu et au vrai mérite, la justice qui leur est due. Si le chef-d'œuvre d'un habile artiste nous arrache des acclamations, même involontaires, quel ravissement ne doit point éprouver l'heureux témoin d'une action honnête et vertueuse? Voyez à nos spectacles l'émotion et l'attendrissement qu'excite la seule image de la vertu, et apprenez, par le plaisir que vous partagez alors avec le public, quels droits elle a sur nos hommages, et combien il est doux de lui payer le tribut qu'elle mérite.

LETTRE

DE J.-J. ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY,

Au sujet des deux précédentes.

J'AI lu avec grande attention, madame, vos lettres à monsieur votre fils ; elles sont bonnes, excellentes, mais elles ne valent rien pour lui. Permettez-moi de vous le dire avec la franchise que je vous dois. Malgré la douceur et l'onction dont vous croyez parer vos avis, le ton de ces lettres, en général, est trop sérieux ; il annonce votre projet, et, comme vous l'avez dit vous-même, si vous voulez qu'il réussisse, il ne faut pas que l'enfant puisse s'en douter ; s'il avoit vingt ans, elles ne seroient peut-être pas trop fortes, mais peut-être seroient-elles encore trop sèches. Je crois que l'idée de lui écrire est très-heureusement trouvée, et peut lui former le cœur et l'esprit ; mais il faut deux conditions, c'est qu'il puisse vous entendre et qu'il puisse vous répondre. Il faut que ces lettres ne soient faites que pour lui, et les deux que vous m'avez envoyées seroient bonnes pour tout le monde, excepté pour lui. Croyez-moi, gardez-les pour un âge plus avancé, faites-lui des contes, faites-lui des fables dont il puisse lui-même tirer la morale, et sur-tout qu'il puisse se les appliquer. Gardez-vous des généralités ; on ne fait rien que de commun et d'inutile en mettant des maximes à la place des faits ; c'est de tout ce qu'il aura remarqué, en bien ou en mal, qu'il faut partir. A

mesure que ses idées commenceront à se développer, et que vous lui aurez appris à réfléchir, à comparer, vous proportionnerez le ton de vos lettres à ses progrès et aux facultés de son esprit. Mais si vous dites à monsieur votre fils que vous vous appliquez à former son cœur et son esprit ; que c'est en l'amusant que vous lui montrerez la vérité et ses devoirs, il va être en garde contre tout ce que vous lui direz ; il croira toujours voir sortir une leçon de votre bouche ; tout, jusqu'à sa toupie, lui deviendra suspect. Agissez ainsi, mais gardez-en bien le secret.

A quoi sert-il, par exemple, de l'instruire des devoirs de votre état de mère ? Pourquoi lui faire retentir toujours à l'oreille les mots : soumission, devoirs, vigilance, raison ? Tout cela a un son effrayant à son âge. C'est avec les actions qui résultent de ces termes qu'il faut l'apprivoiser ; laissez-lui ignorer leurs qualifications jusqu'à ce que vous puissiez les lui apprendre par la conduite qu'il aura tenue ; et encore faites-lui bien sentir avant tout l'avantage et l'agrément qu'il en aura recueillis, afin de lui montrer qu'un acte de soumission et de devoir n'est pas une chose si effrayante qu'il pourroit se l'imaginer.

Quant à la seconde lettre, si elle ne renferme pas des choses si contraires à votre but, elle est au moins remplie d'idées et d'images trop fortes, non seulement pour l'âge de monsieur votre fils, mais même pour un âge beaucoup au dessus du sien. Votre définition de la politesse est juste et délicate, mais il faut y penser à deux fois pour en sentir toute la finesse.

Sait-il ce que c'est que l'estime, que la bienveillance? Est-il en état de distinguer l'expression volontaire ou involontaire d'un cœur sensible? Comment lui ferez-vous entendre que le corps ne doit point courir après l'ombre, et que l'ombre ne peut exister sans le corps qui la produit?

Prenez garde, madame, qu'en présentant de trop bonne heure aux enfans des idées fortes et compliquées, ils sont obligés de recourir à la définition de chaque mot. Cette définition est presque toujours plus compliquée, plus vague que la pensée même; ils en font une mauvaise application, et il ne leur reste que des idées fausses dans la tête. Il en résulte un autre inconvénient, c'est qu'ils répètent en perroquets de grands mots auxquels ils n'attachent point de sens, et qu'à vingt ans ils ne sont que de grands enfans ou de plats importans.

Vous m'avez demandé mon avis par écrit, madame, le voilà; je désire que vous vous en accommodiez, mais il ne m'est pas possible de vous en donner un autre. Si je ne me suis pas trompé sur votre compte, vous me pardonnerez ma brutalité, et vous recommencerez votre besogne avec plus de courage et de succès que jamais.

LETTRES DE J.-J. ROUSSEAU

A MADAME D'EPINAY,

Que cette Dame n'a point insérées dans ses Mémoires.

LETTRE I.

Ce jeudi matin (*20 décembre* 1754).

Il faut faire, madame, ce que vous voulez. Les lettres ne seront point envoyées *, et M. le comte de Lastic peut désormais voler le beurre de toutes les bonnes femmes de Paris, sans que je m'en fâche. Laissons donc là M. le comte, et parlons de votre santé qu'il ne faut pas mettre en jeu pour si peu de chose; je ne sais que vous dire des ordonnances de M. Tronchin : votre expérience me les rend furieusement suspectes ; il a tant de réputation, qu'il pourroit bien n'être qu'un charlatan. Cependant, je vous avoue que j'y tiens encore, et que j'attribue le malentendu, s'il y en a, à l'inconvénient de l'éloignement. Quoi qu'il en soit, j'approuve beaucoup le parti que vous avez pris de vous en tenir à son régime, et de laisser ses drogues : c'est en général tout l'usage

* Les deux lettres dont il est question ici se trouvent dans la collection des œuvres de J.-J. Rousseau, édit. in-8°. *Paris, Didot*, 1801, tom. 18. p. 119 et 120.

que vous devriez faire de la médecine; mais il faut choisir un régime, et s'y tenir. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de madame d'Esclavelles. Bonjour, madame.

LETTRE II.

Ce jeudi.

Vous verrez, madame, par le billet ci-joint, que madame de Chenonceaux voudroit avoir pour une heure ou deux le Poème de la Religion naturelle; et comme, dans l'affliction de cette pauvre femme, les moindres services sont des actes d'humanité, j'espère que vous m'aiderez avec plaisir dans celui-ci, en me prêtant le poème en question, que je me charge de remettre ce soir ou demain matin à votre laquais si vous voulez bien me l'envoyer. J'ai déjà marqué à madame de Chenonceaux que, quant aux vers sur le tremblement de terre, je ne savois où les trouver.

Voici votre air; je vous prie de vouloir bien rembourser à M. Linant ce que je lui dois, jusqu'à ce que je puisse vous rembourser moi-même, ce que je crains bien de ne pouvoir faire samedi, car je ne me sens pas en état de sortir.

Faites-moi dire de vos nouvelles, je vous supplie, et recevez avec la révérence de l'ours les respects de l'amitié!

LETTRE III.

Ce vendredi.

J'APPRENDS que vous continuez de souffrir, et j'ai à ressentir vos maux et les miens. Si je sors aujourd'hui, je crains de ne le pouvoir pas demain ; faites-moi donc dire si cela est nécessaire, car Barré ne s'est pas bien expliqué. Je comptois toujours aller dîner avec vous demain, comme vous me l'avez ordonné, et mon projet est d'y aller avant tout le monde. Que si vous avez quelque chose de pressé à me dire, j'irai vous voir aujourd'hui sur les quatre heures, ou bien, si cela peut se communiquer, vous pouvez me le faire dire par mademoiselle le Vasseur.

Faites-moi donner en même temps des nouvelles de mademoiselle d'Epinay. Bonjour, madame. Nous souffrons tous deux, et je suis triste ; avec tout cela, je sens en pensant à vous combien c'est une douce consolation d'avoir un véritable ami : il n'y a plus que cela qui m'attache à la vie.

LETTRE IV.

J'AI vu M. de Leyre, et nous sommes convenus qu'il achèveroit le mois commencé, et qu'il vous prieroit de remercier M. de Saint-Lambert pour la suite ; au surplus, je pense qu'il n'y a que la présence de Conti qui l'ait empêché de profiter de votre offre, et qu'il en profitera si vous la renouvelez.

Quoique mon parti soit bien pris, je suis jusqu'à mon délogement dans un état de crise qui me tour-

mente ; je désire passionnément de pouvoir aller m'établir de samedi en huit. Si cette accélération demande des frais, trouvez bon que je les supporte ; je n'en ai jamais fait de meilleur cœur, ni de plus utiles à mon repos.

Faites-moi donner des nouvelles de votre santé. J'irai vous voir ce soir ou demain.

LETTRE V.

Ce jeudi.

J'AVOIS oublié que j'allois dîner aujourd'hui chez le baron, et que par conséquent je ne puis m'aller promener avec vous cet après-midi.

Occupé des moyens de vivre tranquillement dans ma solitude, je cherche à convertir en argent tout ce qui m'est inutile, et ma musique me l'est encore plus que mes livres, de sorte que si vous n'êtes pas excédée des embarras que je vous donne, j'ai envie de vous l'envoyer toute. Vous y choisirez tout ce dont vous pourrez me défaire, et je tâcherai de mon côté de me défaire du reste. Je ne puis vous dire avec combien de plaisir je m'occupe de l'idée de ne plus voir que vous.

LETTRE VI.

Ce samedi.

J'AI passé hier au soir chez vous ; vous étiez déjà sortie : vous m'aviez promis de m'envoyer dire de vos nouvelles, et je n'ai vu personne : cela m'inquiète, et je vous prie de me tirer de peine. Ayez la bonté de me renvoyer aussi ce qui vous reste de livres et de mu-

sique à moi. Bonjour, madame, je ne puis vous en dire davantage pour ce matin, car je suis horriblement occupé de mon déménagement : ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit composé d'objets plus considérables, et que soixante bras s'en occupassent pour moi. Soit dit en réponse à votre étonnement.

LETTRE VII.

Ce jeudi.

QUE signifient ces chagrins pour un enfant de six ans, dont il est impossible de connoître le caractère? Tout ce que font les enfans, tant qu'ils sont au pouvoir d'autrui, ne prouve rien ; car on ne peut jamais savoir à qui en est la faute : c'est quand ils n'ont plus ni nourrices, ni gouvernantes, ni précepteurs, qu'on voit ce que les a faits la nature, et c'est alors que leur véritable éducation commence. Au reste, je ne sais si vous faites bien d'éloigner de vos yeux votre fille, mais je sais qu'il importe, en pareil cas, qu'elle ne soit pas aussi agréablement qu'auprès de vous, et je ne vois pas comment vous pourrez jamais vous assurer de cela. Songez-y ; cette précaution est importante pour l'avenir, encore plus que pour le présent.

Je vous plains d'être à Paris, et j'envisage avec plaisir le moment qui doit vous ramener à mon voisinage; non que je ne vive fort bien ici tout seul, mais si après Diderot j'ai envie de voir quelqu'un au monde, c'est vous. J'ai eu ces jours-ci de grands maux d'estomac, pour avoir eu la présomption de vivre en pay-

san, et manger des choux au lard plus qu'à moi n'appartenoit.

Mademoiselle le Vasseur est au désespoir de vous servir si lentement ; mais le soin de sa pauvre nièce lui prend presque tout son temps ; et je vous assure que le peu qui lui en reste n'est employé que pour vous.

Bonjour, ma chère et aimable amie ; je voudrois bien que vous fûssiez ici au coin de mon feu ; nous causerions doucement ensemble, et il me semble que le cœur seroit de la partie. En me donnant de vos nouvelles, n'oubliez pas de m'en donner du papa Gauffecourt.

LETTRE VIII.

Ce vendredi au soir.

J'ENVOIE, madame, savoir de vos nouvelles et de celles de madame d'Esclavelles, par d'Amour le fils, qui va à Paris. Pour moi j'ai été incommodé ces deux jours-ci ; j'y ai beaucoup gagné ; car j'ai toujours remarqué que les maux du corps calment les agitations de l'ame. J'aurois besoin du Voyage de l'amiral Anson ; si vous saviez où trouver ce livre, vous me feriez plaisir de l'emprunter pour une quinzaine de jours, et de me l'envoyer. Je crois que M. d'Holbach l'a, et il se fera sûrement un plaisir de le prêter. Si vous pouviez me l'envoyer par le retour de d'Amour, j'en serois fort aise ; cependant cela ne presse pas absolument. Bonjour, ma bonne amie, je suis touché de vos soins ; pour me rendre le repos, le malheur est

que personne n'en dira à Diderot autant que vous m'en avez dit, et qu'en vérité il est bien dur de porter en toute occasion les torts de nos amis et les nôtres.

Si vous ne trouvez pas aisément le livre, ne vous en tourmentez pas; je le ferai demander à la Bibliothèque du Roi.

LETTRE IX.

Ce dimanche matin.

Je reçus votre lettre, madame, qui me fit un sensible plaisir; je n'y répondis pas, parce qu'elle étoit elle-même une réponse, que je ne voulois pas vous donner occasion de vous fatiguer par trop écrire, et que j'étois paresseux moi-même. Comme j'espère vous aller voir dans la semaine, j'aurai bientôt la consolation d'achever avec vous cet entretien. Au reste, vous savez que le philosophe m'est venu voir; autant en a fait hier au soir M. d'Epinay. Voici deux copies du *Salve*, dont une est pour lui et l'autre pour vous. Je vous les envoie avant qu'elles soient davantage enfumées; ne m'en envoyez pas l'argent, attendu que vous avez oublié de faire la déduction du café sur les manchettes, et que ceci fera, je pense, à peu près l'équivalent. Vous prenez continuellement les eaux; il me semble qu'il seroit bientôt temps de changer de régime pour reprendre un peu de forces, mais

"Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle,"

et je sens bien que mes ordonnances de médecine ne

doivent pas avoir plus d'autorité que mes livres de morale. Adieu, madame, aimez un peu votre pauvre ours, qui sait mieux ce qu'il sent que ce qu'il dit.

LETTRE X.

Le dimanche matin.

J'APPRENDS avec plaisir, ma bonne amie, que vous êtes mieux, et madame votre mère aussi ; je ne saurois vous en dire autant de moi. Je commence à craindre d'avoir porté mes projets plus loin que mes forces, et si l'état où je suis continue, je doute que je revoie le printemps ni mon pays : au surplus, l'ame est assez tranquille, sur-tout depuis que j'ai revu mon ami.

Je voulois vous aller voir aujourd'hui ; mais il faut remettre à demain ; encore ne puis-je m'assurer de rien. Ce sera sûrement le premier moment où je me sentirai du courage. Je n'ai point vu mon menaçant compatriote ; je vous remercie de votre avis ; mais je ne puis m'empêcher de rire de vos alarmes. A demain.

LETTRE XI.

JE suis beaucoup mieux aujourd'hui ; mais je ne pourrai cependant vous voir que la semaine prochaine, et j'irai fièrement à pied ; car cet appareil de carrosse me fait mal à l'imagination, comme si je pouvois manquer de jambes pour vous aller voir. Vous

ne m'avez rien dit de vous ; j'espère que mademoiselle le Vasseur m'en rapportera de bonnes nouvelles. Bonjour, madame.

LETTRE XII.

QUELQU'IMPATIENCE que j'aye de sortir pour aller vous quereller, il faut, madame, que je garde encore la chambre malgré moi pour une maudite fluxion sur les dents, qui me désole. Faites-moi donc dire de vos nouvelles, puisque je n'en saurois encore aller savoir moi-même, mais croyez que je ne laisserai pas échapper pour cela le premier jour de relâche. J'espère vous voir tout-à-fait rétablie, et vous retrouver cet air et ces yeux qui mettent M. de Saint-J. et bien d'autres si mal à leur aise.

LETTRE XIII.

Ce mardi au soir.

J'ENVOIE, ma bonne amie, savoir de vos nouvelles par d'Amour, qui va à Paris se présenter pour une bonne condition, qui, j'espère, ne lui fera pas quitter la vôtre ; et quand elle la lui feroit quitter, vos principes et les miens sont qu'il ne faut nuire à personne pour notre intérêt ; ainsi, je lui ai donné un certificat en votre nom, tel que le peut comporter le peu de temps qu'il y a qu'il est à votre service.

Je vous prie de lui donner l'adresse de M. de Gauffecourt, afin qu'il aille de ma part en savoir des

nouvelles, car j'en suis fort en peine : faites-moi dire des vôtres et de tout ce qui vous intéresse. Je ne puis vous écrire plus au long ; madame de Chenonceaux a passé ici la journée ; elle vient de partir au flambeau. Il est tard à l'Hermitage, et je vais me coucher. Adieu.

Je ne sais toujours point ce que signifient les douze francs de M. Grimm.

LETTRE XIV.

Ce mardi au soir.

SANS madame d'Houdetot, j'aurois été fort en peine de M. Gauffecourt, parce que vous m'en aviez promis des nouvelles tous les jours, et que je n'en ai point reçu jusqu'à ce moment. Me voilà rassuré et consolé, puisqu'elles sont bonnes et les vôtres aussi. En attendant que les remèdes de M. Tronchin vous soient utiles, vous ne perdez pas votre temps à les prendre, puisqu'ils sont agréables à prendre : c'est un tour d'ami dont les médecins ne s'avisent guère.

Madame le Vasseur est mieux, et vous remercie très-humblement, ainsi que sa fille. Moi, je n'ai que mes indispositions coutumières, un peu rengrégées par l'hiver comme tous les ans ; par-dessus tout cela, un mal de dents me désole depuis deux jours. Je vous tiendrai au besoin ce que je vous ai promis ; je vous le tiendrois quand je ne vous aurois rien promis, l'amitié que vous me témoignez est digne de cette con-

fiance: mais je ne suis point dans le cas, et j'espère de n'y jamais être. Bonjour, ma bonne amie.

Voilà deux paires de bas en attendant.

Je vous prie de vouloir bien remercier madame d'Houdetot de son billet; j'en avois besoin pour me rassurer sur les suites des fatigues excessives qu'elle avoit essuyées en venant.

LETTRE XV.

De l'Hermitage, ce, je ne sais pas quantième.

Je voudrois bien, ma bonne amie, que vous eussiez été quitte de votre fluxion aussi facilement que moi de mon rhume: il prenoit un train assez vif, mais il s'en est allé tout d'un coup, sans que je sache ce qu'il est devenu. Que Dieu donne une bonne fois le même caprice à vos migraines.

Je vous remercie; je ne me souviens pas de quoi. Ah! du dinde, dont je ne vous remercie pourtant pas, puisqu'il n'étoit pas pour moi, mais dont j'ai mangé ou mangerai comme si c'étoit à moi d'en remercier.

Ce que vous me recommandez étoit tout-à-fait superflu. Les échos de mes bois sont discrets; j'ai pour l'ordinaire peu de choses à leur dire, et de ce peu, je ne leur en dis rien du tout. Le nom de Julie et le vôtre sont les seules choses qu'ils sachent répéter.

Je vous recommande votre santé, votre gaieté et vos comédies. Je vous prie de faire ma cour à la

parfaite *; d'embrasser pour moi toute votre famille, et même les ours embrassables : je m'imagine qu'ils le sont tous, hors moi.

J'assure en particulier sa tyrannie † de mes respects.

LETTRE XVI.

Ce dimanche matin.

VOILA, madame, les prémices de votre Hermitage, à ce que dit le jardinier. Faites-moi dire, je vous supplie, des nouvelles de votre santé et de vos affaires, en attendant que les fêtes se passent, que les chemins s'essuient, et me permettent de vous aller voir. Je fus, mardi, dîner à Aubonne, et pris, en revenant, de la pluie et d'un dérangement, qui l'un et l'autre n'ont pas cessé jusqu'ici. Bonjour, madame, aimez-moi hermite, comme vous m'aimiez ours ; autrement, je quitte mon froc et reprends ma peau.

LETTRE XVII.

Ce 4 mai.

BONJOUR, ma bonne amie. On dit que vous vous portez bien ; et comme je pense que si cela n'étoit pas, vous m'en auriez fait dire quelque chose, je me fie à cette bonne nouvelle ; on dit aussi que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et c'est alors que les beaux jours seront tout-à-fait revenus, sur-tout s'il est vrai, comme j'ai lieu d'espérer, que vous viendrez ici goûter quelques-uns de ceux de l'Hermitage. Bonjour de

* Madame d'Houdetot. † Grimm.

rechef. M. Cahouet, pressé de repartir, me presse, et je finis.

Apportez de l'eau-de-vie et une bouteille qui ait le goulot assez large pour y passer des noix.

LETTRE XVIII.

Votre fièvre m'inquiète, car, foible comme vous êtes, vous n'êtes guère en état de la supporter long-temps. J'imagine que si elle continue, M. Tronchin vous ordonnera le quinquina, car, à quelque prix que ce soit, il faut vous débarrasser de ce mauvais hôte. Moi, j'ai fait heureusement mon voyage, mais j'ai actuellement une forte migraine.

Vous ne me dites point si notre ami est enfin décidé sur son départ. J'ai la consolation de l'avoir laissé très en état de faire le voyage ; il n'y a que des gens malintentionnés qui puissent l'en détourner. Donnez-moi, je vous prie, exactement de ses nouvelles et des vôtres. Voici le billet pour M. Tronchin ; je vous prie de le joindre à la consultation, et de la lui envoyer. Je vous demande excuse de vous l'avoir remise ouverte, mais je ne savois pas ce qu'elle contenoit. Bonjour, madame.

LETTRE XIX.

Ce jeudi.

Je comptois, madame, vous aller voir au commencement de cette semaine, mais le mauvais temps et le

doute si vous ne seriez pas retournée à Paris m'ont retenu, outre que l'ours ne quitte pas volontiers les bois. J'irai demain dîner avec vous s'il ne pleut pas dans l'intervalle, et que vous me fassiez dire que vous y serez et que vous n'aurez point d'étrangers. Bonjour, ma bonne amie, je vous aime dans ma solitude où je n'ai que cela à faire, et où tout m'avertit que c'est bien fait ; mais vous, au milieu de tant de distractions, songez-vous un peu à moi ?

LETTRE XX.

A l'Hermitage, ce vendredi.

Je suis, ma chère amie, toujours malade et chagrin : on dit que la philosophie guérit ce dernier ; pour moi je sens que c'est elle qui le donne, et je n'avois pas besoin de cette découverte pour la mépriser. Quant aux maux, on les supporte avec de la patience ; mais je n'en ai qu'en me promenant, et malheureusement voilà le temps tout-à-fait à la pluie. Sans le souvenir des amis, je ne connoîtrois plus de remède à rien ; c'est votre billet qui m'a rappelé celui-ci ; de sorte que les biens qui me viennent de vous sont à peu près les seuls qui me restent.

Je voudrois bien que madame d'Holbach fut promptement et heureusement accouchée, afin qu'elle, son mari, vous et tous ses amis fussions tirés d'inquiétude, et qu'on vous revît bientôt à la Chevrette.

Je serai bien aise de voir le théologien la Tour, mais il n'y a que vous qui m'avez tant fait accepter de

choses, qui puissiez me faire accepter mon portrait pour l'échanger avec le vôtre, comme étant de la main d'un meilleur peintre, par forme de compensation.

Prenez bien vite le livre de M. de Buchelai, pourvu cependant que, vu ma lenteur, il me laisse un temps raisonnable pour le copier ; mais il faut le prier d'envoyer aussi du papier, car je n'en ai pas ici. Je serai trop heureux d'avoir à copier dans un temps où je ne saurois faire autre chose.

Bonjour, madame, revenez vite à la Chevrette, sitôt que vous aurez fait ce petit garçon ; c'est une chose terrible, que depuis que les femmes se mêlent de faire des enfans, elles ne savent pas encore accoucher toutes seules.

LETTRE XXI.

Ce mardi 16 *août* 1757.

VOILA, madame, de la musique de malade, c'est tout dire. Je vous prie de donner, le plutôt qu'il se pourra, cette partition à M. d'Epinay, afin que je me sois acquitté au moins de ce qui a dépendu de moi.

Vous m'aviez dit que vous reviendriez le lendemain de la Notre-Dame, c'est-à-dire aujourd'hui. Mais je me suis bien douté que vous seriez forcée à différer votre retour. Donnez-moi des nouvelles de madame d'Holbach et des vôtres, et dites-moi quand vous comptez être à la Chevrette. Au pis aller, vous ne sauriez tarder plus long-temps que de demain en huit, dussiez-vous ensuite retourner à Paris. Je voudrois

vous parler de moi ; mais je suis aussi ennuyé de vous en dire toujours la même chose, que vous devez l'être de l'entendre. Je ne suis pas aussi heureux que la pauvre Waldstoerchel, et même, en faisant de la musique, je brûle encore de l'huile de navette. J'étois pourtant mieux depuis quelques jours ; mais je me suis échauffé hier pour éviter l'orage, et mes douleurs m'ont repris aujourd'hui. Bonjour, la mère aux ours ; vous avez grand tort de n'être pas ici, car j'ai le museau tout frais tondu.

LETTRE XXII.

Ce jeudi matin.

Je suis en si mauvais état, que je ne me sentois pas le courage de vous aller voir aujourd'hui, et la pluie de cette nuit m'en avoit tout à fait ôté l'idée. Cependant, puisque votre ami est avec vous, et que je ne sais combien de temps il y demeurera ; si le temps se ressuie dans la journée et laisse un peu sécher les chemins, je vous irai voir ce soir; car je suis trop foible ce matin, et les chemins sont trop mauvais pour tenter l'aventure, après une aussi mauvaise nuit. A ce soir donc, ma chère amie ; vous connoissez trop mon cœur pour me soupçonner d'être en reste envers ceux qui m'aiment, et qu'il m'est si naturel d'aimer.

LETTRES CHOISIES
DE MADAME D'EPINAY.

LETTRE I.

A MADEMOISELLE DE VALORY.

A la Chevrette, le 10 *septembre* 1760.

Lorsque j'ai reçu votre lettre, ma charmante Jeanne, il y avoit trois semaines que je souffrois du mal de dent; je demandois Duchemin à cor et à cri. Duchemin est parti pour l'Angleterre, disoit-on, la commission est secrète et pressée; il doit revenir de jour en jour. Au lieu de revenir, il a mandé qu'il étoit mort, et cela s'est trouvé vrai; mon mal de dent en a redoublé jusqu'à me causer un accès de fièvre le dimanche; plus de sommeil, plus de moyen de manger; le lundi je pars pour Paris, et vais mendier le secours d'un nommé Foucou, le plus habile dentiste après le défunt. Il m'arrache ma dent, la migraine s'en suit, et la tête est encore en *dolori*. Voilà ma première écriture. Je suis venue ici me réconforter; ma santé est d'ailleurs assez passable; elle se fortifiera de l'intérêt que vous y prenez, et de tout ce que vous me dites d'aimable pour elle, pour moi et pour tout mon individu.

J'ai pourtant trouvé le secret, au milieu de tous mes maux, de voir Tancrède, et d'y fondre en larmes; on y meurt, la princesse y meurt aussi, mais c'est de sa belle mort. C'est une nouveauté touchante, qui vous entraîne de douleur et d'applaudissemens. Mademoiselle Clairon y fait des merveilles; il y a un certain *eh bien, mon père!*... Ah! ma Jeanne, ne me dites jamais *eh bien* de ce ton là, si vous ne voulez pas que je meure. Au reste, si vous avez un amant, défaites-vous-en dès demain, s'il n'est pas paladin; il n'y a que ces gens-là pour faire honneur aux femmes: êtes-vous vertueuse, ils l'apprennent à l'univers; ne l'êtes-vous pas, ils égorgeroient mille hommes plutôt que d'en convenir, et ils ne boivent ni ne mangent qu'ils n'ayent prouvé que vous l'êtes. Rien n'est comparable à le Kain, pas même lui; enfin, ma Jeanne, tout cela est si plein de beautés, qu'on ne sait auquel entendre. Il y avoit l'autre jour un étranger dans le parterre qui pleuroit, crioit, battoit des mains... D'Argental enchanté lui dit: Eh bien! monsieur, ce Voltaire est un grand homme, n'est-ce pas? Comment trouvez-vous cela? *Monsieur, ça est fort propre, fort propre assurément.* Vous voyez d'ici la mine qu'on fait à cette réponse, et si l'on peut vivre sans voir une pièce qui fait dire de si belles choses: nous vous la gardons pour cet hiver, on la retirera de bonne heure. Le Kain et mademoiselle Duménil vont à Vienne pour la noce; et vous, ma Jeanne, quand viendrez-vous à Paris pour nos plaisirs? Vos amis vous

attendent et comptent sur l'effort de courage que vous leur promettez.

Je savois, par le comte de Puiségur, que le baron d'Hélême avoit rompu son voyage. J'ai vu aussi la jeune comtesse ; elle est charmante ; elle ressemble à son père ; c'est une timidité, un amour pour son mari, une confiance en lui, une étude de ses regards, qui fait honte à toutes nos jeunes femmes.

Que je suis contente des nouvelles que vous me donnez du chevalier ! Je trouve qu'il nous remet bien loin ; mais à sa place, je ferois comme lui ; c'est une chose délicieuse qu'un bois et une chambre à soi, et lorsqu'on y trouve encore une Jeanne comme la nôtre, il faut s'y clouer.

Le ciel s'est enfin lassé de nous inonder ; nous avons depuis trois jours le plus beau temps du monde ; un soleil qui séche, qui colore ; des feuilles qui se soutiennent encore verdelettes ; enfin, je suis comme les vieillards d'Isis, je vais chantant :

"Profitons du beau temps qui nous reste."

Le ministre est toujours habitant de sa chaise de poste ; il dit qu'il veut écrire lui-même, et néanmoins me prie de le mettre à vos pieds. Le marquis, dans ses lettres, parle toujours de vous, et le philosophe Diderot, qui est là, fait vacarme de ce que je ne vous dis mot de son respect.

LETTRE II.

A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Paris, le 1 *octobre* 1760.

Rien n'est si vrai, mon ami, que le temps fuit; il me semble aussi que tout ce qu'on voudroit faire, échappe des mains, et il ne reste que les maussaderies, les tristes nécessités, le baguenaudage: voilà à quoi se passe la vie. Vous aurez su par Lubière ou par le docteur, la frayeur subite que nous a causée ma mère, et comme quoi elle nous a tous transportés ici en vingt-quatre heures; heureusement elle est convalescente, et nous espérons recourir aux champs, mercredi prochain, car nous ne lâchons point prise aisément sur le fait de la campagne; jamais je ne m'y étois vue si stablement établie, jamais je n'avois eu tant d'espérances d'y rester jusqu'à la fin de décembre; voilà ce que c'est que de nous et de nos projets; il n'y a pas de jour et de nuit que je ne fasse celui de revoir Genève. Cette manie-là me durera long-temps, il n'y a pourtant pas de mois qu'il ne m'arrive quelque Genevois; n'aurez-vous donc pas votre tour? J'aurois dû vous dire: n'aurai-je donc pas votre tour? Je ne dis mot sur le sujet de ma joie et de votre tristesse, ce sont de ces cas où le silence est presque une nécessité, lorsqu'on ne veut être ni fausse ni insolente; quelque jour vous viendrez bien voir comme tout cela se passe, et vous direz alors malgré vous: à quelque chose malheur est bon.

On est donc bien ivre là, bien enchanté, bien tur-

bulent? Quelle jeunesse que cette vieillesse là! Que dit-il du chancelier qui ne veut plus laisser entrer dans Paris une ligne de lui, attendu la grande tendresse du dit chancelier envers le Pompignan, et la grande grippe de Voltaire contre icelui: en conséquence on a rembalé le Czar et il remarche vers Genève.

Vous me demandez des nouvelles de mes graines; que vous êtes aimable de me mettre à portée de bavarder sur tout cela! J'ai retiré ma fille du couvent; elle est lardée de deux mille défauts qu'elle y a acquis et qui cachent le plus excellent naturel, ainsi cela ne m'effraye pas. Admirez ma modération maternelle! je ne veux pas qu'elle soit parfaite en un jour; elle a une tendresse pour moi si naïve, si vraie, qu'il faut en avoir la tête tournée, sans quoi on peut se dire qu'on n'en fait pas assez. Mon fils tourne bien, il commence à prendre de l'émulation, il a de la douceur; il est resté bon enfant, en devenant mieux que cela; je ne les troquerois pas tous deux pour d'autres. Voilà tout ce que je puis vous dire.

Ma santé va un chemin de poste; je serai bientôt trop forte. Un médecin que je rencontrai l'autre jour me proposa une saignée de précaution, tant il avoit peur que je ne me portâsse trop bien. Vous ne me parlez pas de votre chère femme; nous nous brouillerons, mon ami, si vous avez de ces oublis-là: embrassez-la tendrement pour moi; dites-lui que je la vois, que je parle souvent d'elle; et dites-vous tous deux que je vous aime de toute mon ame, si vous aimez à dire de grandes vérités.

Mon Syndic, pourquoi dites-vous que le ministre a des souliers trop courts? Vous ne me direz pas que j'ai le cœur trop large, car les gens que j'aime autant que vous sont en petit nombre; parlez toujours de nous, aimez-nous bien et vous ne ferez encore que payer vos dettes.

Je reviens à vous, mon cher conseiller; si vous manquez la devideuse du cabinet de M. de Vence, vous n'êtes plus digne dans ma tête d'avoir des tableaux; et le Rimbrant qui est à côté? c'est un solitaire! un escalier! une fenêtre! un tout qu'il faut avoir. Bonjour.

LETTRE III.

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Je vois, mon cher philosophe, que je serois dupe d'une fausse honte, et parce que j'ai fait la sottise de passer mon temps à présider à des fades et ennuyeuses affaires, au lieu de me donner le bien de vous écrire; ce n'est point du tout une raison pour n'oser réclamer votre indulgence et votre amitié pour moi; pendant tout ce temps, j'entendois publier vos bienfaits envers mademoiselle Corneille, et je leur disois: "Est-il bien vrai qu'un philosophe, une engeance maudite, un homme de sac et de corde enfin, fasse une semblable action aux yeux des dévots? Ils resteront les bras croisés vis-à-vis un si bel exemple! Ces gens-là ne rougissent point, ils s'humilient sous les affronts, ils suivent l'évangile à la lettre; et lorsqu'on leur donne de tels souf-

flets, ils tendent fort bien l'autre joue, sans s'émouvoir." Tandis que vous êtes en train de bien faire, ne célébrez vous pas l'heureuse arrivée du petit nouveau-né, le fils du grand Pompignan. Cet événement mérite bien d'être chanté, et vous devez cette marque d'attention à l'amitié qui vous unit avec le chef de cette illustre famille.

On veut ici que Luc ait fait la paix avec la reine d'Hongrie, nous exceptés; il y a vingt lettres de Leipsik qui le disent: nous le méritons bien. Vous a-t-on parlé d'un livre de M. de Mirabeau, intitulé *Théorie de l'impôt?* C'est un orage, tout y est confondu, obscur; et puis des traits de lumière qui éblouissent, qui renversent; des calculs faux, des idées justes, de l'éloquence, de l'amphigouri; hardi jusqu'à la témérité, un autre auroit dit jusqu'à l'insolence, et auroit peut-être bien dit; mais je ne saurois en trouver à dire des vérités; au reste, un égard marqué pour les moines, un tableau frappant et vrai de nos malheurs, un léger crayon de remèdes assez incertains; le tout l'a conduit à Vincennes, où il est depuis hier; ils ont l'air de l'y avoir mis pour avoir le droit d'en faire pendre un autre. On n'a jamais arrêté un homme comme celui-là l'a été, en lui disant: "Monsieur, mes ordres ne portent pas de vous presser; demain, si vous n'avez pas le temps aujourd'hui."—"Non, Monsieur, on ne sauroit trop tôt obéir aux ordres du roi, je m'y attendois." Et il part avec une malle chargée de livres et de papiers; et tout ce qu'il fait est bien. Son livre est in-

quarto et n'en est pas moins défendu. Il est trop considérable pour être envoyé par la poste, sans quoi, mon cher philosophe, vous l'auriez déjà.

J'ai eu la visite de mademoiselle*** dont je n'ai pas retenu le nom, parce que je ne l'ai jamais su; elle arrivoit des Délices où elle avoit fait un séjour de dix-huit mois auprès de vous et de madame Denis; c'étoit un titre vraiment pour être reçue avec empressement; je l'ai félicitée de son bonheur passé.

Quant à moi, je vais comme l'espagnol, chantant sur ma guitare, le plus tristement qu'il m'est possible, mes beaux jours de Genève, mes ennuis de Paris: il y a vraiment de quoi faire une romance sur cette dernière phrase. Cependant on dit qu'il pourroit arriver tel événement, et puis tel autre, et puis tel autre encore, par le moyen desquels on seroit à Paris comme à Genève, ou à Genève comme à Paris. Cela est-il vrai? m'entendez-vous, mon cher Philosophe? non, mais je m'entends moi, et cela se réduit à vous dire qu'il manquera toujours à mon entière satisfaction de brûler mon encens près de vous et de mon sauveur. Envoyez-moi bien vîte mon absolution, mon cher Philosophe; j'ai le cœur rempli de la contrition la plus complète de mes torts envers vous. Madame Denis, recevez mon hommage et intercédez pour moi. Avez-vous sû que M. Bouret m'a perdu ou volé mon Czar? J'en pleure encore. Bonjour, mon cher Philosophe. Votre bénédiction.

LETTRE IV.

A M. DE LUBIÈRE.

Depuis que je ne vous ai écrit, monsieur notre oncle, j'ai été enrhumée, je me suis guérie, je suis devenue grand-mère, j'ai perdu la vue, je l'ai recouvrée ; en voilà plus qu'il n'en faudroit pour excuser mon silence ; mais vous savez bien que je ne m'excuse jamais ; je vais mon petit chemin tout bonnement, faisant le plus de bien et le moins de mal que je peux, mais ne replâtrant jamais mes sottises, car cela ne sert qu'à les faire remarquer davantage. Au reste, pour cette fois, sans tirer à conséquence, vous n'avez pas droit de vous plaindre, car vous devez deux réponses. Je vous ai envoyé en dernier lieu l'*Ecole de la Jeunesse ;* je suis très-curieuse de savoir ce que vous pensez de cette pièce; elle a été mise en musique par Duni. Philidor nous en donne une autre au même théâtre, le 28 de ce mois, dont le sujet est tiré du roman de Tom Jones, et toutes les têtes sont en l'air dans l'attente de ce grand jour ; chacun de ces auteurs a un parti et des cabales considérables, de sorte que les grands intérêts qui meuvent aujourd'hui nos ames sont l'Opéra-comique et les cafés. Les cafés sur-tout prennent avec une vivacité prodigieuse ; mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un café ? C'est, en deux mots, le secret de rassembler chez soi un très-grand nombre de gens sans dépense, sans cérémonie et sans gêne ; bien entendu qu'on n'admet

que les gens de sa société : or, voici comme on s'y prend.

Le jour indiqué pour tenir café, on place dans la salle destinée à cet usage plusieurs petites tables de deux, de trois ou de quatre places au plus ; les unes sont garnies de cartes, jettons, échecs, damiers, trictracs, etc. etc. ; les autres de bière, vin, orgeat et limonade. La maîtresse de la maison qui tient le café est vêtue à l'anglaise, robe simple, courte, tablier de mousseline, fichu pointu, et petit chapeau ; elle a devant elle une table longue en forme de comptoir sur laquelle on trouve des oranges, des biscuits, des brochures et tous les papiers publics. La tablette de la cheminée est garnie de liqueurs ; les valets sont tous en vestes blanches et en bonnets blancs ; on les appelle *garçons*, ainsi que dans les cafés publics ; on n'en admet aucun d'étranger ; la maîtresse de la maison ne se lève pour personne, chacun se place où il veut et à la table qui lui plaît. La salle à manger est meublée de même par un grand nombre de petites tables de cinq places au plus ; elles sont numérotées, et l'on tire les places pour éviter les tracasseries et la cérémonie qu'un grand nombre de femmes entraîneroient nécessairement. L'étiquette du souper est une poule au riz sur le buffet et une forte pièce de rôti, et sur chaque petite table une seule entrée relevée par un seul entremets. Cette mode me paroît très-bien entendue par la grande liberté qu'elle établit dans la société. Il est à craindre qu'elle ne dure pas, car

l'esprit de prétention commence déjà à troubler dans sa naissance l'économie d'une si belle invention.

Mais ce n'est pas tout; il y a tout plein d'accessoires charmans à tout cela; on y joue des pantomimes, on y danse, on y chante, on y représente des proverbes; les proverbes avoient déjà pris faveur dans les sociétés avant l'établissement des cafés : on choisit un proverbe quelconque; on bâtit à l'improviste un canevas qui doit être rendu par plusieurs personnages, et quand ils ont bien rempli leur rôle, l'assemblée doit deviner le proverbe qu'ils ont voulu rendre.

Le célèbre David Hume, grand et gros historiographe d'Angleterre, connu et estimé par ses écrits, n'a pas autant de talens pour ce genre d'amusemens auquel toutes nos jolies femmes l'avoient décidé propre. Il fit son début chez madame de T***; on lui avoit destiné le rôle d'un sultan assis entre deux esclaves, employant toute son éloquence pour s'en faire aimer; les trouvant inexorables, il devoit chercher le sujet de leurs peines et de leur résistance : on le place sur un sopha entre les deux plus jolies femmes de Paris, il les regarde attentivement, il se frappe le ventre et les genoux à plusieurs reprises, et ne trouve jamais autre chose à leur dire que : *Eh bien! mes demoiselles.... Eh bien! vous voilà donc.... Eh bien! vous voilà.... vous voilà ici?...* Cette phrase dura un quart-d'heure, sans qu'il pût en sortir. Une d'elles se leva d'impatience: Ah! dit-elle, je m'en étois bien doutée, cet homme n'est bon qu'à manger du veau! Depuis ce temps il est

relégué au rôle de spectateur, et n'en est pas moins fêté et cajolé. C'est en vérité une chose plaisante que le rôle qu'il joue ici; malheureusement pour lui ou plutôt pour la dignité philosophique, car, pour lui, il paroît s'accommoder fort de ce train de vie; il n'y avoit aucune manie dominante dans ce pays lorsqu'il y est arrivé; on l'a regardé comme une trouvaille dans cette circonstance, et l'effervescence de nos jeunes têtes s'est tournée de son côté. Toutes les jolies femmes s'en sont emparées; il est de tous les soupers fins, et il n'est point de bonne fête sans lui; en un mot, il est pour nos agréables ce que les Genevois sont pour moi.

A propos, que dites-vous de ?.....En vérité, j'allois le nommer, et il ne le faut pas: eh bien donc! que dites-vous d'un tel, qui prétend que je dois vous écrire plus souvent que jamais, parce que vous devez avoir besoin de dissipation, à présent que vous êtes marié? Ah! que je vous entends d'ici nous dire gravement et ironiquement: Cet homme ne connoît que les mariages de Paris; il n'a guère d'idée de ceux de Genève. Doucement, monsieur notre oncle; dites que ce un tel ne connoît point votre femme, et vous aurez raison; mais point d'apostrophes nationales, elles sont toujours injustes; je ne les aime point. Croyez-moi, les hommes sont par-tout les mêmes; et pour une petite modification de plus ou de moins, cela ne vaut pas la peine de s'en enorgueillir ni d'humilier les autres. Bonsoir.

LETTRE V.

A MONSIEUR DIDEROT.

Ah ! philosophe ! que je révère votre étonnement, et que je vous félicite de cette heureuse sécurité ! Quoi ! vous ignorez sérieusement où Montaigne, La Rochefoucault et La Bruyère ont puisé leurs tristes maximes de morale ? Vous les regardez comme des recueils d'expériences physiques, qui attendent quelque principe qui les lie ? Hélas ! heureux mille fois celui qui ne le trouvera pas, ou qui se croira fondé à en nier l'existence ! Non ; ce n'est ni dans eux-mêmes, ni dans le cœur des gens qu'ils ont particulièrement fréquentés, qu'ils ont vu l'homme méchant, personnel et faux. Ce n'est pas par politique qu'ils croient devoir montrer le mal préférablement au bien ; c'est pour dire la vérité ; et cette vérité, ils l'ont puisée dans la connoissance de la nature humaine et de sa foiblesse, et dans la recherche de la société, telle qu'elle est instituée.

Oui, l'homme constamment vertueux, car il y en a, ne peut s'applaudir que d'avoir échappé aux circonstances ; et, si l'on donnoit à la chance le temps de tourner, les avantages et les malheurs, pour changer d'objet, n'en auroient pas pour cela une distribution plus équitable; chacun auroit son tour. Voilà tout.

Mais enfin, me direz-vous, si l'homme est né vicieux, il est aussi né vertueux. Oserai-je bien vous répondre qu'il n'est né ni vertueux ni vicieux ? Tel homme est né vertueux, tel homme est né vicieux, à la bonne

heure ; il est né généralement susceptible de besoins, facile et imitateur. Je ne parle pas de l'homme sauvage, je ne le connois pas, je ne l'ai jamais vu, et la connoissance que j'ai de l'homme civilisé m'a appris à ne rien croire de ce qu'il m'a dit et de ce que je n'ai point vu, point examiné par moi-même. Je dis donc qu'un être susceptible de besoins, facile et imitateur, jeté dans la société telle qu'elle est instituée, ne peut qu'être tel que le peignent La Rochefoucault, Montaigne et La Bruyère. Il est bien fait de le montrer tel qu'il est ; cela doit au moins le porter à l'indulgence, et c'est le seul bon parti qu'on puisse tirer de lui, car il est susceptible de modifications.

Il ne faut pas nous en vouloir mutuellement de ce que nous sommes ce que nous sommes, ni nous en affliger, puisque c'est une condition générale et nécessaire. Il étoit nécessaire que les hommes vécussent en société : cette première nécessité entraîne toutes les autres. On modifiera tout comme on voudra nos institutions ; du plus au moins nous serons toujours ce que nous sommes ; on changera les gouvernemens, les administrations ; on perfectionnera l'éducation......

Perfectionner l'éducation ! Cette prétention me rappelle une conversation que j'eus il y a quinze ans avec Jean-Jacques*, et dont je vous ai déjà parlé : il y soutenoit que les pères et mères ne sont point faits par la nature pour élever, ni les enfans pour être élevés. Je manquois d'expérience alors ; j'avois encore toute l'illusion et l'enthousiasme que produit la vertu dans

*. Voyez ci-devant page 30.

une ame honnête; aussi cette opinion me révolta. Mais maintenant le voile est déchiré; j'en suis fâchée; Jean-Jacques a raison, philosophe, et je conclus que vous êtes plus jeune que moi, quoique j'aye une bonne dixaine d'années de moins que vous.

LETTRE VI.

A MONSIEUR GRIMM.

Eh bien! je l'ai lu ce livre de M. Thomas*. Je vous avoue que cela ne me paroît qu'un pompeux bavardage, bien éloquent, un peu pédant, et très-monotone. On y trouve quelques petites phrases pomponnées, de ces phrases qui, entendues dans un cercle, font dire de leur auteur, le jour et le lendemain: "Il a de l'esprit comme un ange; il est charmant, il est charmant!" Mais quand je les trouve dans un ouvrage, qui a la prétention d'être grave, et que je n'y trouve que cela, j'ai bien de la peine à m'en contenter, et je dis: "Il est plat." Celui-ci n'a point de résultat; on ne sait quand on l'a lu, ce que l'auteur pense, et si son opinion sur les femmes est autre que les opinions reçues.

Il fait avec beaucoup d'érudition l'historique des femmes célèbres en tout genre: il discute un peu sèchement ce qu'elles doivent à la nature, à l'institution de la société et à l'éducation; et ensuite, en les montrant telles qu'elles sont, il attribue sans cesse à la nature ce que nous tenons évidemment de l'éducation ou de

* L'*Essai sur les femmes*.

l'institution. Et puis, tous ces lieux communs...... "Sont-elles plus sensibles? plus sûres en amitié que les hommes?" Sont-elles plus ceci? sont-elles plus cela? "Montaigne, dit-il, décide nettement la question contre les femmes, peut-être comme ce juge qui craignoit tant d'être partial, qu'il avoit pour principe de faire toujours perdre le procès à ses amis....." Et puis, dans un autre endroit: "La nature, dit-il, les fit comme les fleurs pour briller doucement sur le parterre qui les vit naître. Il faudroit donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions; et pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme." Combien tous ces détails sont petits, communs et peu philosophiques!

Il prétend qu'elles ne sont pas susceptibles d'apporter aux affaires autant de suite et de constance que les hommes, ni autant de courage dans leurs résolutions; c'est, je crois, une vue bien fausse; on a mille exemples du contraire; on en a même d'assez récens et d'assez remarquables. D'ailleurs, la constance et le courage dans la poursuite d'un objet pourroit être, ce me semble, calculé en raison du désœuvrement, et ce seroit un fort argument en notre faveur. Je n'ai pas le temps de donner à cette idée toute l'étendue que je voudrois; mais heureusement que cela n'est pas nécessaire avec vous, et que vous me devinez de reste.

"On a vu, dit M. Thomas, dans de grands dangers, des exemples d'un grand courage chez les femmes; mais c'est toujours lorsqu'une grande passion ou une

idée qui les remue fortement les enlève à elles-mêmes." Mais le courage est-il autre chose chez les hommes? L'opinion ou l'ambition sont ce qui les remue fortement. Attachez dans l'institution ou dans l'éducation des femmes le même préjugé de valeur, il se trouvera autant de femmes courageuses que d'hommes, puisqu'il se trouve des poltrons parmi eux, malgré l'opinion, et que le nombre des femmes courageuses est aussi grand que le nombre des hommes poltrons.

De la somme générale des maux physiques répandus sur la surface de la terre, il est bien constant que les femmes en ont plus des deux tiers en partage. Il est bien certain aussi qu'elles les supportent avec infiniment plus de constance et de courage que les hommes. Il n'y a là ni préjugé, ni vanité qui soutienne. La constitution physique est même devenue par l'éducation plus foible que celle de l'homme. On peut donc en conclure que le courage est un don de la nature chez elles tout comme chez les hommes, et en portant ses vues plus loin, qu'il est de l'essence de l'humanité en général de lutter contre la peine, les difficultés et les obstacles. On pourroit, avec bien plus d'avantage, faire le même calcul sur les peines morales.

En parlant de la minorité de Louis XIV, il dit: "Les femmes à cette époque eurent toute cette espèce d'agitation inquiète que donne l'esprit de parti; esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense." Cela est vrai, M. Thomas; mais puisque vous vouliez être scientifique, c'étoit là le cas d'examiner si cette disposition inquiète qu'elles tiennent de la nature leur est

particulière, et ne se trouve pas également chez les hommes? si les hommes, dénués comme elles d'occupations sérieuses, exclus des affaires, et étrangers à tous les grands objets, n'étaleroient pas cette même disposition inquiète qui s'éteint à vos yeux, à cause de l'aliment que lui donne le rôle qu'ils jouent dans la société: la preuve en est qu'elle ne se remarque nulle part autant que chez les moines et dans les maisons religieuses. Votre ouvrage n'est point du tout philosophique, vous n'y examinez rien en grand; et, encore une fois, je ne vous vois point de but.

Comment! vous osez blâmer le rôle de Chrisalde dans les Femmes Savantes! Vous dites que ce rôle nous rejettoit à deux cents ans! Pauvre homme! Vous ne voyez pas que ce rôle, mis en opposition avec les femmes savantes, attaquoit en même temps les deux extrêmes: l'abus de l'esprit et l'abus des mœurs simples, et de l'esprit économique?

Il finit son ouvrage par faire des vœux pour le retour des mœurs et de la vertu. Ainsi soit-il, assurément. Ces quatre dernières pages sont les plus agréables de son livre, par le tableau qu'il fait de la femme telle qu'elle devroit être; mais il le regarde comme une chimère.

Il est bien constant que les hommes et les femmes sont de même nature et de même constitution. La preuve en est que les femmes sauvages sont aussi robustes et aussi agiles que les hommes sauvages. Ainsi, la foiblesse de notre constitution et de nos organes appartient certainement à notre éducation, et est une

suite de la condition qu'on nous a assignée dans la société. Les hommes et les femmes étant de même nature et de même constitution, sont susceptibles des mêmes défauts et des mêmes vertus et des mêmes vices.

Les vertus que l'on a voulu donner aux femmes en général sont presque toutes des vertus contre nature, qui ne produisent que de petites vertus factices et des vices très-réels. Il faudroit sans doute plusieurs générations pour nous remettre tels que nature nous fit ; nous pourrions peut-être y gagner, mais les hommes y perdroient trop. Ils sont bien heureux que nous ne soyons pas pires que nous ne le sommes, après tout ce qu'ils ont fait pour nous dénaturer par leurs belles institutions. Cela est même si évident, que cela ne vaut pas la peine d'être dit. Il étoit difficile de rien faire de neuf sur cette matière ; et en général, comme vous disiez l'autre jour, il n'y a plus ni sujets ni idées neuves ; il ne nous faut plus que des têtes neuves pour nous faire envisager les objets sous des points de vue différens. Mais où les trouve-t-on ? J'en connois deux cependant ; l'abbé Galiani et le marquis de Croismare. Le marquis est aux riens de la société ce que l'abbé est à la philosophie et à l'administration.

Je ne sais si les femmes sont constantes et courageuses, mais je sais au moins qu'elles sont aussi bavardes que les philosophes : c'est ce dont j'espère que vous ne disconviendrez pas.

LETTRE VII.

A L'ABBÉ GALIANI.

Le 4 octobre 1769.

COMMENT je n'aurai pas un moment à moi ! toujours des inquiétudes, des affaires, des etc. Oh ! la sotte vie que la mienne ! Mon gendre est là qui a mal aux dents. Oh ! comme il souffre ! Il fait une grimace de possédé. Sa femme a la colique. Ragot a des convulsions. Rosette aboye à me fendre la tête. Je veux écrire, point, c'est une visite : Une femme que je n'ai jamais vue ; elle vient voir la maison. Elle est à louer, ma maison, il faut bien qu'on la vienne voir. Cette femme est une tatillone, une bavarde. Madame, votre servante.—Votre très-humble, madame. —Madame, cette maison paroît charmante, ah ! mon Dieu, comment pouvez-vous la quitter ? est-elle à vous ? mais vous n'aimez peut-être pas la campagne ?— Pardonnez-moi, madame, je regrette... — Elle est peut-être mal saine ? il y a beaucoup d'eau. Vous avez l'air délicate.—Madame, cette habitation n'est pas malsaine, mais je... —Ah ! madame, voilà, je crois la rivière ?—Non, madame, c'est un canal ? Et les meubles ? reste-t-elle meublée ?—Madame, il faut acheter le canal et l'on pêche les meubles tous les trois ans.

En vérité, j'ai dit comme cela, tant j'étois ahurie de ses questions et de ses étourderies. Au reste, ce détail de maison, d'inventaires, tout cela a quelque chose de si triste, de si affligeant, que je me tiens à

quatre pour ne pas pleurer. Chaque chose que j'ai faite ici, que j'ai arrangée, que j'ai plantée, me paroît mieux faite, plus intéressante que jamais : mais je ne suis pas payée ; on ignore quand on le sera. J'ai des enfans, des dettes, d'anciens domestiques qu'il faut pouvoir récompenser. L'équité veut que je me réduise au nécessaire, mais je ne vous cache pas que cette réforme me coûte infiniment. Oh! quelle tâche le sort donne à mes amis! en accumulant sur ma tête tant de circonstances fâcheuses et par fois même désespérantes! Il n'y a qu'eux, par leur amitié, qui puissent arrêter les progrès du noir qui me gagne journellement. Jugez quelle place vous occupez dans la très-courte liste de mes dédommagemens.

On dit que l'abbé Morellet enrage ; il vous réfute. Plusieurs personnes ont vu sa replique ; je ne la connois point ; mais il vous aime et cela me rassure sur le ton qu'on dit qui y règne : Diderot vous en parlera. Vos affaires me désolent, cet enchanteur ne finit point *. Monsieur de Sartine nous a donné un censeur qui a laissé lire votre livre à bien des physionomies rurales, et qui en est une lui-même, je n'en puis presque pas douter. Je crois pourtant que s'il en étoit sûr, il ne le trouveroit pas bon. Patience et courage, cher abbé. Tout ce qui me fâche, c'est de ne pouvoir vous faire toucher promptement votre argent, car je sens par expérience qu'il est souvent dur de n'en point avoir.

* Le libraire Merlin devoit de l'argent à Galiani.

Je crois que, pour me dédommager de mes désastres, je vais me faire maîtresse d'école, ou pour parler plus correctement, tout bonnement sevreuse. Il m'est arrivé du fond des Pyrénées une mienne petite fille de deux ans, qui est une originale petite créature. Elle est noire comme une taupe, elle est d'une gravité espagnole, d'une sauvagerie vraiment huronne : avec cela les plus beaux yeux du monde, et de certaines graces naturelles, un mélange de bonté, de sérénité dans toute sa personne, très-marqué et bien singulier pour son âge. Je parie qu'elle aura du caractère, oui, je le parie. Et pour qu'elle le conserve, il me prend envie de m'emparer de cette petite créature. Ce sont de terribles chaînes que je me donnerai. Je me connois, cela mérite réflexion, ou plutôt il n'en faut pas faire et donner tête baissée dans ce nouveau piège que me tend mon étoile ; la sienne n'en sera pas plus mauvaise. Eh bien ! voilà un motif déterminant : allons, voilà qui est dit, demain je l'enlève à sa mère, je m'en empare, et nous verrons une fois ce que deviendra un enfant qui n'est ni contraint ni gêné. Ce sera le premier exemple dans Paris. Imaginez que je suis la seule qui ne lui fais pas peur ; elle me sourit, l'abbé, voyez-vous cela ? Et puis elle s'appelle Emilie. Le charmant nom et le moyen d'y résister !

Me conseillez-vous de croire aux excuses de M. de Pignatelli ; j'ai bien de la peine à les prendre pour bonnes. J'attends votre avis pour lui répondre. Adieu, adieu, mon cher abbé. En vérité, je suis si bête au-

jourd'hui, que vous êtes trop heureux que je n'aye pas le temps de vous en dire davantage.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

Le 2 septembre 1770.

Eh bien ! je m'en étois doutée, que les méthodes agréables d'enseigner les sciences ne valoient rien pour les enfans ; mais comme j'ai la sotte habitude de me défier toujours de mes idées, lorsqu'elles ne sont pas confirmées par les gens en qui j'ai confiance ; que néanmoins j'ai un certain penchant à être un peu pédante, je croyois me tromper ; mais actuellement, mon charmant abbé, que votre lettre sublime est venu mettre le sceau à mes opinions, l'univers et tous messieurs les infaillibles viendroient me dire le contraire, que je n'en démordrai plus. L'expérience même a achevé pour moi la démonstration. J'ai déjà fait cinq éducations, tant de mes enfans que de pauvres parens dont je me suis chargée ; aucun n'a réussi que ceux que j'ai forcés par l'application et l'assiduité à vaincre les difficultés. J'élève actuellement mes petits enfans ; je me proposois cette rigueur avec eux, et certainement ils y passeront.

Au reste, votre lettre est superbe : c'est un bien beau texte à commenter. Tous ces faiseurs de plans et de phrases sont si loin de la vérité et du véritable but auquel enfin les pratiques qu'ils indiquent veulent

mener, qu'en vérité je réléguerois volontiers leurs livres dans la classe où vous avez relégué dans vos dialogues les brochures du jour.

Je cause avec vous, mon abbé, comme si vous étiez là ; je vous dis tout ce qui me passe par la tête, et même tout ce qui me passe par le cœur, quand je vous dis que je vous aime. Il n'y a presque pas de jour où je ne parle de vous à ceux qui vous connoissent, et où je n'apprenne à vous connoître à ceux qui ne vous connoissent pas ; quand je n'ai personne, j'en parle toute seule. Je me porte beaucoup mieux depuis que je suis ici ; les eaux de Bussan me font grand bien. J'ai eu cependant une petite attaque de gravelle ; mais elle n'a été ni aussi longue ni aussi forte à beaucoup près que les précédentes.

Je compte aller mardi prochain jusqu'à jeudi à Paris, pour régler votre affaire ; et l'ordinaire prochain je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Madame Necker est aux eaux de Spa, ainsi je ne verrai point votre lettre ; pour celle de Suard, je la verrai sûrement, quoique vous me disiez qu'elle n'en vaut pas la peine. Rien de vous, mon cher abbé, ne m'est indifférent. Le grand homme et sa chaise de paille, l'un portant l'autre*, vous embrassent tendrement. Ma fille veut que je la rappelle à votre souvenir ; elle chérit sa bague en tant qu'antique, et surtout comme venant de vous.

Je voulois vous parler d'un livre de Linguet ; mais je trouve plus court de vous l'envoyer, parce qu'il y a

* Grimm.

des choses qui vous feront plaisir, et que je vous rendrois mal ou trop longuement. C'est un présent que je vous fais ; je le remettrai à Nicolaï, pour qu'il profite de la plus prochaine occasion.

Le pain est renchéri : il est à 3 sols et 3 liards. L'on prétend que ce n'est que dans la capitale et ses environs ; mais on me mande la même chose des provinces. Je vous envoie un édit que le parlement a rendu avant-hier.

Bonjour, mon aimable ami ; aimez-nous toujours comme de coutume. Le reste à l'ordinaire prochain.

LETTRE IX.

AU MÊME.

A la Briche, le 27 *octobre* 1770.

Non, en vérité, depuis guignon guignonant, comme dit madame Geoffrin des gens malheureux, il n'y a eu rien de pareil à mon aventure de la semaine dernière : cela est si désastreux, qu'il en faut mourir de rire. Je reçois, le matin, un avis, que, par la faute de mon notaire, par sa négligence enfin, je me trouve forcée à faire un remboursement de dix mille livres, sur lequel je ne comptois pas, et dont je n'ai pas le premier sou ; et cela sous huit jours. Je fais mettre mes chevaux, et je pars pour Paris pour trouver la chose impossible. Dix mille francs à présent ! J'arrive : tandis qu'on change de chevaux, je m'avise d'ouvrir une armoire où j'avois serré toutes mes provisions pendant qu'on travaille à réparer la maison ; les souris s'y étoient ré-

fugiées aussi, et s'étoient si bien accommodées des dites provisions, que de vingt pots de confitures et de quatre pains de sucre il n'en reste pas vestige, mais ce qui s'appelle rien. Je jure, cela soulage, et je fais mettre des souricières : c'est par où j'aurois dû commencer ; mais enfin, comme il y reste du linge et des livres, il faut bien les garantir. Je remonte en carosse, et me voilà à courir, répétant de l'argent ! de l'argent ! Ne voilà-t-il pas qu'un cheval se déferre, et que me voilà restée à perdre une heure à la porte d'un maréchal. J'ai beau grincer les dents, tirer la langue à tous les passans, je n'en étois pas plus avancée. Enfin j'achève mes courses sans trouver d'argent, mais bien en ayant perdu, car (je crois vous avoir mandé cela déjà), en rentrant chez moi je m'aperçois que j'ai perdu ma bourse avec cinq louis dedans, et un anneau d'or. J'ai eu beau la chercher partout où j'avois été, elle est perdue sans ressource.

Je reviens à la Briche, excédée de froid, de fatigue et d'impatience, et en y arrivant je casse ma montre. Oh ! ma foi, je fus me coucher sans souper, car j'eus peur de m'étrangler en mangeant. Je vous demande, l'abbé, s'il y a rien de fait comme cela.

Un autre accident, encore à mourir de rire, parce qu'il n'aura pas de suite, c'est celui de votre charmant marquis, qui a une fluxion qui lui a fait enfler la moitié du visage, mais d'une manière si comique, que je n'ai de ma vie vu une enflure plus ridicule ; il m'est bien démontré qu'il ne peut rien lui arriver comme à un autre. Il me mandoit son indisposition : " Venez me

voir, me disoit-il, vous ne me trouverez pas le visage aussi droit que le raisonnement ;" et en effet, il a une manière de parler de côté fort étrange. J'ai voulu lui persuader au contraire, que son visage étoit l'image fidèle de sa conversation. Rien n'est ensemble, et tout est saillant ; mais cela n'a pas pris. Au reste, les cataplasmes ont fait merveilles, et incessamment il prétend qu'il sera comme un autre : il sera guéri au moins.

Oh ! quels sublimes *ainsi* vous m'avez envoyés ! Cela est incroyable. Grimm en est fou. J'ai occasion d'écrire à Voltaire, et je veux les lui envoyer. Il est toujours ivre de votre livre ; je veux qu'il vous venge du silence de ceux qui ne devroient pas se taire. Je l'ai un peu négligé, je vais me remettre à lui écrire, et je veux lui échauffer la tête. Ecrivez-moi de votre côté quelque chose en son éloge, que je lui enverrai. Ah ! du moins ce qu'il fera restera. Les injures passeront, mais ses paroles et votre livre ne passeront pas. Il a écrit à Grimm l'autre jour ; il lui mande : " Je suis le bonhomme Job, mais j'ai eu des amis qui sont venus me consoler sur mon fumier, et qui valent mieux que les amis de cet Arabe." Ensuite il dit, en parlant encore de D'Alembert et de M. de Condorcet : " Ils m'ont dit, et je savois sans eux, à quel point les Welches sont déchaînés contre la philosophie. Voici le temps de dire aux philosophes ce qu'on disoit aux sergens, et ce que Saint Jean disoit aux chrétiens : Mes enfans, aimez-vous les uns les autres, car qui diable vous aimeroit ?"

J'ai eu ces jours passés occasion de causer avec différentes personnes, qui, les unes arrivoient de la province, les autres de leurs terres; les unes de la frontière, les autres de l'intérieur; elles ne parlent que famine, disette, monopole. Je leur ai fait tout plein de questions, et voici à peu près le résultat de ce qu'elles m'ont dit. Rien de tout ceci ne vous sera peut-être neuf; mais j'aime mieux vous dire des paroles inutiles que de manquer à vous dire un fait qui pourroit vous intéresser.

Ces disettes de blés, réelles ou simulées, se montrent subitement, et le remède en est toujours tardif. Pour bien entendre le monopole dont elles m'ont parlé, il faut savoir que dans leurs provinces et dans les provinces adjacentes, le contrat entre le propriétaire et le fermier se fait ainsi; et cela dans le Béarn, la Guyenne comme dans la Champagne, se fait de même que je vais dire: Le fermier s'acquitte en denrées avec son propriétaire; le fermier paye, il vend le restant de son grain pour fournir à ses besoins; il ne garde pas même de quoi faire la semaille qu'il va chercher dans la saison au prochain marché. Pour la subsistance journalière, il vit presque au jour la journée. Il est si grévé, si pauvre (excepté dans le Béarn), qu'il ne sauroit faire autrement. Diderot m'a assuré que ce que l'on m'avoit dit là des habitans de la campagne, on pourroit, quant à sa province, l'étendre à la plus grande partie des habitans de la ville.

Je vais dicter le reste de ma lettre; car je ne veux pas manquer la poste, et je suis lasse.

D'après ce que je viens de dire, vous voyez que tout le grain des campagnes est dans les greniers d'un petit nombre d'habitans de la ville. Voici donc comme on procède pour faire mourir de faim l'habitant de la campagne, une grande partie du pauvre habitant de la ville, et même ruiner l'habitant riche ou aisé, s'il est avide. On s'adresse à ce dernier, on achète son blé à tout prix; à mesure que les achats se multiplient, le prix hausse: il faut donc acheter promptement et secrètement. Lorsque les achats sont faits, on tient les greniers fermés, et la famine naît de toutes parts; on profite tout de suite de l'effroi, du tumulte, du prix exorbitant de la denrée qui tente l'avidité du riche; on étale du blé en profusion, on le propose à un prix moyen entre celui de l'achat et celui du moment, ce qui a l'air extrêmement honnête; et tout le blé rentre dans les greniers de ceux qui l'avoient vendu. Aussitôt l'abondance reparoît, et le blé revient à son premier bas prix; on l'y laisse un moment, après lequel les achats multipliés et furtifs recommencent. Les greniers se referment, et la disette revient; et puis la répétition de la même manœuvre, en conséquence de laquelle on a vu cette année dans plusieurs villes trois disettes et trois abondances se succéder; d'où il est arrivé une chose assez singulière, c'est que des propriétaires ont été ruinés après avoir vendu trois fois de suite leur même blé à un tres-haut prix; et cela, parce qu'il n'est pas aisé de discerner la disette réelle de la disette simulée, parce qu'il y a trop d'inconvéniens à s'y tromper, parce que le gain rapide et prompt sé-

duit, etc. On m'a donné tout cela pour des faits; je ne vous les garantis pas; car moi, qui n'en sais pas bien long sur cette matière, il me paroît impossible que cette manœuvre puisse arriver trois fois de suite; car ce prix moyen, auquel on aura racheté ce blé déjà vendu une fois, deviendra trop fort pour qu'il puisse y avoir abondance après la seconde revente, ou du moins il y aura toujours cherté; et l'on ne se défait à perte que du superflu et non du nécessaire. M'entendez-vous, l'abbé? Ai-je tort ou raison? Je m'arrête, car ceci deviendroit presque métaphysique.

Il faut vous rendre compte de votre commission. J'ai donné un de vos exemplaires à relier; on doit me l'apporter demain, et après-demain il sera de votre part dans la bibliothéque de l'abbé Grimaud.

Cet essai analytique sur la richesse et sur l'impôt, dont vous me parlez, ne seroit-il pas du comte de Lauraguais? Il paroît un livre de lui que je n'ai point encore vu et qu'on m'a promis. Il y traîne dans la boue les économistes et Panurge, non le Panurge de Rabelais, mais le nôtre *: il y parle de vous en éloges et en critiques. Je l'aurois déjà s'il n'étoit défendu; mais il m'a fallu de la protection; et malgré cela je ne le tiens pas encore.

Je retourne demain à Paris; mes réparations sont finies, et je dis adieu à la Briche sans miséricorde et sans retour. Elle est louée pour neuf ans sans clauses; et dans neuf ans qui sait si je serai au monde? Au

* M. l'abbé Morellet.

reste, il fait un temps, depuis huit jours, très-propre à faire quitter la campagne sans regret; des pluies continuelles, un froid d'une humidité insupportable: mais je me porte bien; et lorsque je vous écris, et que je reçois vos lettres, mon cher abbé, je suis tout aussi contente que si j'avois trouvé mes dix mille francs, que si mes confitures n'eussent pas été mangées, que si mon cheval n'eût pas été déferré, que si ma bourse ne fût pas perdue, et que ma montre ne fût pas cassée. Après l'histoire de mes vingt-six infortunes, il ne manqueroit plus que de ne pas avoir de lettres de vous cette semaine. Je m'en prends au Fontainebleau, et j'espère en trouver une demain en arrivant. Adieu, mon cher abbé, je vous embrasse.

LETTRE X.

AU MÊME.

A la Briche, à Paris, sur le chemin, par-tout où je trouve une plume et de l'encre; depuis le 3 novembre 1770, jusqu'au 10 que la lettre partira.

MAIS quel train il fait ce petit abbé! on diroit un ephémériste, d'autant qu'il est, dans cette lettre du 13 octobre que je viens de recevoir, aussi injuste que bruyant. Que voulez-vous de moi? Je vous écris régulièrement toutes les semaines, toute affaire cessante. Quel est le Parisien ou la Parisienne qui en fasse autant? Je suis trois semaines de suite sans vous électriser? Voilà assurément une belle nouvelle que vous m'apprenez là! Mais mon étonnement vient bien

plutôt de ce que quelques-unes de mes lettres vous ont fait ce surprenant effet. Qui diantre peut avoir de l'esprit ou de l'imagination une fois par semaine, précisément le jour de poste? Je vous écris tout ce qui me passe par la tête; je vous écris, parce que je vous aime, parce que j'aime à vous faire souvenir de moi; ce n'est pas ma faute si les autres ne vous écrivent pas; il ne faut pas me chercher noise pour cela, car je vous dirai comme cette religieuse: Eh bien! mon révérend père, si vous n'êtes pas content de moi, couchez-vous auprès. C'est un de nos proverbes qui veut dire: allez vous promener. Attendez; on m'appelle pour voir si mon vin est bien emballé, et je reviens... Me voilà.

Vous dites encore que je ne réponds pas à la moitié de vos lettres. Il se peut que je n'aye pas répondu à celles que je n'ai pas encore reçues et qui sont en chemin; mais je n'ai laissé aucun article en arrière, du mois d'août 1769 jusqu'au 13 octobre 1770. Songez qu'au moment où vous recevez mes lettres, ce sont des réponses à des questions de six semaines de date, et que je ne vous écris pas sans avoir vos lettres sous les yeux. Par exemple, je vous écris actuellement sur un damier où le marquis a perdu hier une partie d'échecs. J'ai les pieds sur un fauteuil, parce que je n'ai plus de table autour de moi. Sur ce fauteuil sont vos trois dernières lettres, des clefs, des mémoires à payer; un sac d'argent où l'on vient malheureusement puiser si souvent, qu'il sera bientôt à

sec ; et malgré cela, je suis à mon abbé, sans aucune distraction, parce qu'encore une fois je l'aime de tout mon cœur, de toute mon ame, de toutes mes forces... Ah ! quel chien de sabbat! Eh bien! oui, que la charrette parte, qu'elle aille au diable, et qu'on mette mes chevaux. Je disois donc, pour vous prouver mon exactitude que je n'ai pu répondre plutôt sur ce qui concernoit les réparations ; mes dernières lettres en parlent amplement.

Je n'ai point vu le comte de Schomberg, il est à Fontainebleau ; Diderot est au Grand-Val jusqu'à la Saint-Martin : parce qu'il avoit promis d'être ici, il falloit bien qu'il fût ailleurs. L'homme à la chaise de paille, qui n'est assurément pas un homme de paille, fait toujours plus de feuilles que personne. Il mène une vie de galérien, et n'en est pas moins gai le soir au sortir de son grenier. Il vous aime, il vous dit mille choses tendres, et n'a malheureusement pas le temps de vous les dire lui-même. Le prince de Gotha se porte bien ; mais il y a un siècle qu'il n'a écrit, parce qu'il a été en gala pour la réception des princesses de Galles et autres. M. de Saint-Lambert vous aime toujours fort sérieusement, à ce que je suppose, parce qu'il en parle toujours avec la même chaleur que vous lui connoissez. La comtesse d'Houdetot vous trouve charmant ; mais Panurge est un bien bon esprit qui a une logique admirable, et elle aime beaucoup la logique.

Au reste, il y a un mois que je n'ai vu personne, et

que je mène une vie selon mon cœur et ma tournure qui a un certain penchant à la sauvagerie. Je vous jure qu'excepté trois ou quatre personnes dont je ne me sépare jamais sans peine, je me passe des autres le plus aisément du monde. Je ne fuis pas le monde cependant, mais je n'en ai nul besoin; je n'ai besoin que de mes amis. Je relis ce que je viens d'écrire. Cela est abominable; brûlez-le. Il faut que je parte; je continuerai quand je serai arrivée, mais brûlez toujours.

Le 6, à Paris.

Un taudis, un bruit, un froid! ah! vous n'avez pas d'idée des calamités qui m'environnent. J'ai déjà été une fois l'autre semaine à Paris, comptant m'y établir. L'odeur de peinture m'en a chassée, et enfin m'y voilà sans miséricorde. L'abbé Grimaud a de votre part un exemplaire relié des Dialogues; cela est fait, n'en parlons plus. L'autre semaine je vous parlerai de Nicolaï et de Gatty, et je ferai dire à la personne que vous m'avez recommandée qu'elle peut venir me trouver. Soyez sûr de mon exactitude et de mon zèle.

Où avez-vous donc pris que je n'ai pu rire de *la bagarre?* J'ai mon *ordre essentiel des sociétés* si bien présent, que j'ai cité et rappelé les à propos à tous ceux qui ne les sentoient pas. C'est la satire la plus plaisante, la plus originale, la plus sanglante qui ait jamais été faite. Nous sommes tous d'avis que sans trop la prolonger, il faut traiter l'affaire de la vraie bagarre, la journée du 30 mai; nous attendons au moins

un chapitre. Signé le philosophe, la chaise de paille et votre servante. C'est notre avis et notre volonté.

Le livre du comte de Lauraguais est à mourir de rire, je vous l'envoie; quoiqu'il vous critique, il vous divertira beaucoup. Comme c'est une petite, très-petite brochure, j'ai envie de vous la faire contresigner avec les gazettes jusqu'à Rome. Je verrai si je puis trouver quelque autre moyen de vous la faire parvenir. Les économistes y sont plaisamment vilipendés.

Madame Geoffrin est toujours elle, bonne, excellente et originale, en ce que le génie l'est toujours. Je ne la vois que quand je la rencontre comme vous savez. Elle se porte à merveille. C'est encore un problême que je n'ai pu résoudre, de savoir pourquoi elle ne m'aime pas, car j'étois faite pour lui plaire, observant toujours paisiblement, n'offusquant et n'effaçant jamais personne, n'ayant ni fortune, ni maison montée, n'étant ni bête, ni conquérante; cela est singulier.

Vous parlerai-je du volume que Buffon vient de donner sur les oiseaux? Une ignorante, une femme, cela est bien hardi! N'importe, je vais vous dire tout bas, tout bas à l'oreille ce que j'en pense. J'ai peur qu'il n'y ait plus de poésie que de vérité dans tout cela. A en croire son premier discours sur l'homme, c'est le premier et le plus parfait des animaux.

Dans son discours sur les quadrupèdes, on voyoit qu'il mouroit d'envie de les mettre, sinon au-dessus

de l'homme, au moins tout à côté. Vous souvient-il qu'il attribue au hasard de lui avoir mis en main le sceptre du monde? A présent, dans le discours sur les oiseaux, il dit qu'à l'aide de la vue, le plus parfait de leurs sens, et les quadrupèdes à l'aide de l'odorat, les uns et les autres font des combinaisons fort au dessus de ce que l'homme peut jamais faire. Voilà donc les oiseaux qui ont sur l'homme l'avantage du vol, de la vue, de la puissance réproductive et les combinaisons d'un certain genre. Les quadrupèdes ont ceux de la course, de l'odorat, de la force physique et les combinaisons d'un certain genre. Il ne reste aux hommes que le tact, le goût et la raison. Mais ensuite il va plus loin, et il dit qu'après avoir comparé dans chaque être les produits du simple sentiment, et recherché les causes de la diversité de l'instinct, il en trouve les résultats plus réguliers, moins capricieux, moins sujets à l'erreur, que ne l'est la *raison* dans la seule espèce qui croit la posséder. Il ne reste donc à l'homme que le tact et le goût. Et le premier rhinocéros, s'il eût voulu s'en donner la peine, auroit donc conclu sur son être plus juste que Buffon. Je ne lui fais pas l'injure de le prendre au mot. On sent fort bien au reste ce qu'il veut dire; mais pourquoi mettre de la poésie et faire des suppositions métaphysiques où il ne faut qu'un simple exposé des choses? Pourquoi se faire le panégyriste de chaque espèce dont il parle? On est comme on est. Il devoit montrer la chaîne des êtres depuis le marbre froid qui se forme au fond de la caverne, jusqu'au

chêne qui porte sa tête dans les nues ; ensuite depuis le chêne jusqu'à l'huître, et depuis l'huître parcourir tous les animaux jusqu'à l'homme, fixer la limite de chaque être, et non les faire empiéter les uns sur les autres. Si les ours et les vautours entendoient sa langue, nous ne serions pas en sûreté sur la terre. Ces contradictions apparentes ne viennent cependant que de ce qu'il a voulu faire entendre sans oser le prononcer, parce qu'il voit, toujours, quand il écrit, le docteur Riballier au bas de sa page, et qu'avec une telle vision il est bien difficile de faire de la besogne vraiment grande et philosophique. Ce n'en est pas moins un bien beau génie, et son éloquence est noble, simple et enchanteresse.

Puisque vous jugez de mes sentimens, mon cher abbé, par la longueur de mes lettres, il ne tient qu'à vous sur celle-ci de croire que je vous adore ; et, en vérité longueur à part, vous ne vous tromperez pas de beaucoup. Adieu, cependant, jusqu'à l'ordinaire prochain.

LETTRE XI.

AU MÊME.

A Paris, le 20 janvier 1771.

Si vous ne venez pas mettre les *hola !* parmi nous, mon cher abbé, je ne sais ce qui nous arrivera. Nous nous arrachons les yeux sur *l'intérêt général de l'Etat*. L'un dit : c'est ce chapitre là qu'il faut copier ; l'autre dit : point du tout, c'est celui-là. Mais, messieurs,

c'est celui-là, cela est clair; lisez donc, il est mot à mot.—Celà est vrai ; lisez celui-ci, rien n'est copié, mais tout est imité.—Eh bien! donc, copiez tout le livre.—Pourquoi pas?—Et les frais?—Il faut choisir, et n'écrire que ce qu'il faut.—Tout comme il vous plaira ; mais vous allez faire de la besogne inutile.—Eh bien! messieurs les philosophes, disputez, tranchez, décidez, c'est votre lot; je sais un moyen sûr d'avoir raison: c'est qu'il faut que l'abbé mande quels sont les chapitres ou les endroits des chapitres qu'il veut qui soient copiés à mi-marge. Mon affaire à moi est d'avoir raison dans ce que je ferai, et je ne sache pas d'autre moyen que de prendre ses ordres. Donnez-les moi bien vite, mon cher abbé, ne fût-ce que pour faire taire les docteurs, qui, parce qu'ils bavardent la philosophie que je pratique, se croient en droit de crier mille fois plus haut que moi. S'ils avoient les maux de reins et la colique que j'ai au moment où je vous écris, je leur pardonnerois de crier si fort; mais ils bravent la douleur quand ils se portent bien. Moi je me moque d'eux, et j'en ris même quand je souffre; je sens que cela ne se pardonne pas, et le résultat nécessaire est que j'aurai tort toute l'année.

Ah! ah! vous dites donc que je vous ai écrit une lettre charmante? Cela peut bien être. En effet, j'ai quelque soupçcon qu'elle étoit bonne, celle dont vous parlez ; mais j'espère néanmoins que vous gardez mes réflexions pour vous seul, et que vous ne faites pas comme notre cher intendant d'Auvergne, qui s'en va nigaudement lire une de mes lettres char-

mantes au milieu d'un cercle à Riom. Ne voilà-t-il pas que j'ai une réputation à soutenir en Auvergne à présent? Je ne pourrai plus lui écrire sans penser à ce que je dis. Je ne puis pas souffrir cela ; j'aime à causer avec mes amis en toute sécurité, et je ne veux pas avoir de rôle à jouer. Est-ce orgueil? Est-ce modestie? Je n'en sais rien. C'est peut-être l'un et l'autre ; je suis très-ignorante, voilà le fait. Toute mon éducation s'est tournée vers les talens agréables, et j'en ai perdu l'usage.

Il ne me reste que quelques légères connoissances de ces arts et le sens commun; chose rare de nos jours, j'en conviens, mais cela ne vaut pourtant pas la peine d'en faire étalage. La réputation d'une femme bel-esprit ne me paroît qu'un persiflage inventé par les hommes, pour se venger de ce qu'elles ont communément plus d'agrémens qu'eux dans l'esprit, d'autant qu'on joint presque toujours à cette épithète l'idée d'une femme savante; et la femme la plus savante n'a et ne peut avoir même que des connoissances très-superficielles. Il me prend envie de disserter sur ceci pédantesquement. Voyons, nous rirons après, ne fût-ce que de ce que j'aurai dit? Où en suis-je restée?..... Ah! aux connoissances superficielles. Je dis donc qu'une femme n'est point à portée, par la raison qu'elle est femme, d'en acquérir d'assez étendues pour être utile à ses semblables, et il me semble qu'il n'y a que de celles-là qu'on puisse raisonnablement tirer vanité. Pour pouvoir faire un usage utile de ses connoissances, en quelque genre que ce soit, il faut pouvoir joindre la

pratique à la théorie, sans quoi on n'a que des notions très-imparfaites.

Que de choses dont il ne leur est pas permis d'approcher! Tout ce qui tient à la science de l'administration, de la politique, du commerce, leur est étranger et leur est interdit; elles ne peuvent ni ne doivent s'en mêler, et voilà presque les seules grandes causes par lesquelles les hommes instruits ou savans peuvent vraiment être utiles à leurs semblables, à l'Etat, à leur patrie. Il leur reste donc les belles-lettres, la philosophie et les arts. Dans les belles-lettres, leurs occupations, leurs devoirs, leur foiblesse leur interdisent encore l'étude profonde et suivie des langues anciennes, comme le grec et le latin. C'est donc la littérature française, anglaise, italienne, qui sera leur partage.

Dans la philosophie, étant privées de la lecture des anciens, ou ne les connoissant que par des traductions presque toujours ou foibles ou infidèles, leurs lumières seront courtes; et lorsqu'elles voudront raisonner et spéculer, elles seront arrêtées à chaque pas par leur ignorance. Je ne parle ici ni de la métaphysique, ni de la géométrie. La science de la métaphysique appartient à tout le monde, est applicable à tout, et n'est presque utile à rien. J'en dirois presque autant de la géométrie. Voyons donc si elles s'empareront de l'empire des arts, et jusqu'à quel point elles pourront s'y livrer. Les arts mécaniques ne peuvent être de leur ressort. Dans les arts agréables je les vois encore forcées de renoncer à la sculpture, même à la peinture.

L'impossibilité de voyager et de contempler les chefs-d'œuvre des écoles étrangères, la décence qui leur interdit l'étude de la nature, tout dans nos mœurs s'oppose à leurs progrès. Je crois qu'il est inutile de parler d'architecture. Les voilà donc réduites à la musique, à la danse et aux vers innocens : chétive ressource, et qui n'a qu'un temps limité.

Concluons donc de tout cela qu'une femme a grand tort, et n'acquiert que du ridicule lorsqu'elle s'affiche pour savante ou pour bel esprit, et qu'elle croit pouvoir en soutenir la réputation : mais elle a grande raison néanmoins d'acquérir le plus de connoissances qu'il lui est possible. Elle a grande raison, les devoirs de mère, de fille, d'épouse, une fois remplis, de se livrer à l'étude et au travail, parce que c'est un moyen sûr de se suffire à soi-même, d'être libre et indépendante, de se consoler des injustices du sort et des hommes, et qu'on n'est jamais plus chérie, plus considérée d'eux que lorsqu'on n'en a pas besoin. Quoi qu'il en soit, une femme qui, avec de l'esprit, du caractère, n'auroit même qu'une légère teinture des choses qu'elle doit renoncer à approfondir, seroit encore un objet très-rare, très-aimable, très-considéré, pourvu qu'elle n'y prétendît pas. Bonjour, mon abbé ; la suite à l'ordinaire prochain.

LETTRE XII.

AU MÊME.

A Paris, ce 11 *avril* 1771.

Si je n'espérois que mes lettres vous parviennent à peu de frais, mon cher abbé, je n'aurois plus le courage de vous écrire, car ma puissance épistolaire ne va pas au-delà de vingt lignes de ma main, et la force de ma tête ne me permet guère de dicter plus d'une ou deux pages. Il faut pourtant que je vous raconte mes désastres. L'abbé Terray m'a ruinée par ses opérations. Je n'ai ni crédit, ni protections, et Dieu me préserve d'en employer jamais pour réclamer un écu. Je me défais de mon équipage, je vends le peu de vaisselle que j'ai ; cela ne me mènera pas bien loin. Tout ce qui me fâche, c'est que cela ne suffira pas pour payer mes dettes, parce que ma santé m'en fait contracter, et m'empêche d'économiser sur le peu qui me reste. Ce dont je vous réponds, c'est que je n'en serai pas plus triste, et que j'irai à l'hôpital gaîment. A présent que je vous ai mandé ce qui me concerne, je dicte le reste de ma lettre. Si je maudis par-ci par-là un abbé, il faut que j'en chérisse davantage un autre ; si je voulois faire un parallèle entre vous deux, cela seroit assez plaisant. Mon assassin est grand comme une perche, mon consolateur n'a pas quatre pieds de haut : l'un est sec comme un cotteret, a les yeux couverts et ardens, l'air moqueur, dur et dénigrant ; l'autre est gras

à lard, a les yeux à fleur de tête, l'air doux, malin et bon : le grand abbé a le génie d'un chef de brigands ; le petit abbé, celui d'un grand homme ; le grand abbé a les mœurs, etc... Quelques jours je suivrai cette idée. Au reste, je ne vous écris si librement que parce qu'un voyageur sûr vous remettra cette lettre, et m'en répond. Je vais répondre à vos questions et à celles que vous feriez, si vous saviez ce qui se passe.

On s'attendoit à la suppression de la cour des aides ; on a pénétré le but de la précipitation qu'on y a mise, et personne ne croit que ce but puisse être rempli ; on est affligé de cette privation de toute justice ; on se révolte contre l'idée que le conseil est complétement juge et partie. La consternation est grande ; je vois les esprits moins disposés à la violence qu'à la désertion. Nombre de gens pensent sérieusement à s'expatrier ; ceux que leur position enchaîne évaporent leur douleur par des déclamations qui ne remédient à rien, mais qui soulagent. On s'étonne de l'exil de quelques membres de la cour des aides ; on s'attend à tout ; on craint : mais les opinions restent les mêmes, parce qu'on ne leur commande pas.

Quant aux écrits, il y a un si grand mépris répandu sur la manière dont M. le chancelier opère, qu'à peine daigne-t-on les lire. On est persuadé d'avance qu'ils doivent être pleins de fausseté et de subtilité. De ceux qui les ont lus, les uns les trouvent maladroitement faits ; les autres, ni vrais, ni faux ; difficiles, mais

possibles à réfuter; d'autres disent enfin, et je suis du nombre, que le point de la question est toujours laissé de côté.

Il est certain que, depuis l'établissement de la monarchie françoise, cette discussion d'autorité, ou plutôt de pouvoir, existe entre le roi et le parlement. Cette indécision même fait partie de la constitution monarchique; car si on décide la question en faveur du roi, toutes les conséquences qui en résultent le rendent absolument despote. Si on la décide en faveur du parlement, le roi, à peu de chose près, n'a pas plus d'autorité que le roi d'Angleterre; ainsi, de manière ou d'autre en décidant la question, on change la constitution de l'Etat; au lieu qu'en laissant subsister les choses telles qu'elles ont été de tout temps, quel est de fait le cas où le roi n'ait pas été maître de faire une bonne loi, un réglement juste? Et quel est le cas où, malgré la résistance des parlemens, la volonté du souverain n'a pas prévalu, jusqu'à ce que maîtrisé par la force des événemens et des circonstances, très-indépendantes des parlemens, le souverain se soit lui-même départi de ses projets? Si l'on n'avoit voulu que le bien, on auroit remédié aux abus sans renverser l'édifice; et lorsqu'on veut employer les matériaux d'un édifice qu'on démolit, il faut démolir avec précaution et non pas briser; sans compter qu'il ne faut pas traiter les hommes comme les pierres, qui se meuvent avec des grues.

Chaque pas aggrave le mal. On écrit, on répondra. Tout est de mode pour le caractère françois; tout le

monde voudra approfondir la constitution de l'Etat; les têtes s'échaufferont. On met en question des thèses auxquelles on n'auroit jamais osé penser: or, voilà un mal irréparable. Comme je vous l'ai dit, mon cher abbé, ces questions sont la théologie de l'administration. Pour qu'elles soient éclaircies sans danger, il faut que, par le résultat de ses recherches, on se trouve aussi bien traité et aussi heureux qu'un homme raisonnable puisse le prétendre; sans quoi, les lumières qu'acquièrent les peuples doivent un peu plutôt, un peu plus tard, opérer des révolutions,

Si l'on veut examiner ensuite notre position intérieure et extérieure, le caractère des souverains alliés et non alliés, je crois qu'on conviendra qu'on ne pouvoit guère choisir un moment plus défavorable. Je ne serois pas embarrassée d'écrire des volumes sur cette matière, et de démontrer l'impossibilité d'une besogne solide et tous les inconvéniens de celle-ci. Toutes ces idées étoient dans ma tête; mais elles y seroient restées à jamais inconnues, si on ne me les avoit pas développées en alarmant mon esprit et en révoltant mon ame. Il ne faut pas croire, qu'au point de lumière où en est la nation, tout soit dit quand on l'a effrayée par des exemples terribles du pouvoir de l'autorité; il se joint à la frayeur, de l'indignation; et une ame éclairée devient bien éloquente quand elle est exaltée par la pitié, la terreur, le courage et l'indignation. Le goût du martyre gagne, et il est maladroit de le faire germer.

Au reste, tout le monde, presque tout le monde

espère que tout cela se réduira à rien. Mais s'il étoit décidé que la constitution de l'Etat dût changer, je vois qu'on préféreroit le despotisme du parlement, parce qu'il est astreint à des formes dont le souverain despote se dispense. Moi j'ai bien de la peine à croire que si ceci dure, le caractère national n'en soit altéré.

Voilà, mon cher abbé, mes idées que je vous prie de garder pour vous seul, au moins jusqu'à ce que mon maître ait achevé la banqueroute totale; car je compte alors me faire mettre à la Bastille, attendu qu'il ne me restera pas d'autre manière de subsister qu'à ses dépens.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

Le 5 octobre 1771.

Eh bien! vous avez été sans un mot de moi la semaine dernière; mais c'est que je n'ai point eu de lettres de vous, que je n'en ai point eu de Londres, et que l'humeur m'a prise. J'ai fait des recherches sans fin, et je n'ai trouvé ni lettre de cette semaine passée ni aucune nouvelle des trois précédentes qui me manquent. M'avez-vous écrit ou non? En vérité, mon cher abbé, je ne sais qu'imaginer; mais cela m'inquiète fort. Laissons mon inquiétude et mon impatience jusqu'à nouvel ordre; ce qu'il y a de certain, c'est que si je ne reçois rien cette semaine, je n'écris plus jusqu'à ce que la correspondance ait repris une assiette assurée.

Mon Dieu ! la belle et sublime lettre que celle que vous m'avez écrite sur cet article *Curiosité !* comme tout cela est bien vu et profondément pensé: Je ne suis pourtant pas convaincue que les animaux civilisés soient sans curiosité. Mon abbé, mon chien est curieux, je vous assure ; je l'ai bien étudié, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Quand un carosse arrête chez moi, quand il entend le sifflet du portier, il saute de mes genoux à terre, il se met sur son cul devant la porte et regarde fixement qui va entrer. Lorsqu'il entend siffler dans la rue au contraire, il va à la fenêtre ; mais il grogne, il aboie. Jamais l'heure de ses repas n'est précédée du sifflet, cependant; et jamais ceux qui viennent chez moi ne lui donnent à manger... La curiosité chez les hommes a différens motifs ; mais quelque modifiés qu'ils soient, et ils le sont à l'infini, on peut toujours les ramener à un point commun à tous les animaux raisonnables et irraisonnables, l'*intérêt*. L'intérêt physique, comme l'intérêt moral, implique attention ; vous ne pouvez pas nier que le chien n'apporte attention aux ordres et aux volontés de son maître; et aux volontés du maître qui ne le bat pas, comme à celles du maître qui le bat. Je n'ai jamais battu mon chien ; au contraire je le gâte par curiosité, par exemple, pour voir un peu quelle est la différence d'un chien bien gâté par sa maîtresse, ou d'une femme bien mâtée par le sort. Eh bien ! il m'écoute, cherche à me comprendre ; quelquefois mes volontés l'étonnent, mais il n'a alors aucun symptôme de crainte. Vous conviendrez que cette attention, cet étonnement

ressemblent bien à la curiosité, et y mènent bien directement. Mon cher abbé, rêvez-y encore; si vous persistez, je serai tentée de croire que c'est moi qui me trompe, mais regardez-y de près, je vous prie. Je suis tout comme vous, à la sublimité près ; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

Il n'y a point de livres nouveaux qui méritent votre attention ; mais il paroît une petite brochure sur l'exposition des tableaux au Louvre, qui est très-plaisante. Elle est sous le nom de Raphaël le jeune, qui est censé écrire à un de ses amis, à Rome.

L'idée de cette brochure est très-gaie. Le suisse, gardien des tableaux, entend un grand bruit dans le salon pendant la nuit. Il court, ce sont les tableaux qui parlent et se disent leurs vérités. Il appelle son neveu qui sait écrire, et qui écrit leur conversation et leur dispute ; et c'est cette querelle que l'on publie. Cette critique est sévère, mais elle me paroît assez juste ; personne n'y est épargné. C'est bien dommage que cela ne soit pas aussi bien écrit que plaisamment conçu. On n'en connoît pas l'auteur ; mais il y a lieu de croire que c'est l'ouvrage de quelque artiste plus accoutumé au pinceau qu'à la plume. Il n'a pas même épargné les peintres paresseux qui n'ont rien exposé au salon. Un des tableaux fait l'appel des absens.—M. Doyen? Les autres répondent : Il est à la cour.—A la cour! et que diable y fait-il?—Le roi lui a parlé ; est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?—Je ne le savois pas ; j'en suis bien aise ; c'est un homme de mérite, il fera honneur à la protection.—Dumont le

Romain ?—Il est à matines.—Il a bien fait ; tous ces petits culs nus l'auroient scandalisé.—Madame Vien ?—Elle est sûrement avec son mari.—Madame Terbouche ?—Au loin ! au loin !—M. Fragonard ?—Il perd son temps et son talent ; il gagne de l'argent.—M. Greuze ?—Il boude.—J'en suis fâché ; nous aurions eu le plaisir de répéter les éloges qu'il se donne, etc. Tout ce dialogue est sur ce ton et est très-plaisant.

Bonjour, mon cher abbé, pensez sérieusement à nous donner de vos nouvelles, et mandez-moi si ces quatre lettres sont perdues, ou si elles n'ont pas été écrites. Je n'en ai point encore cette semaine ; mais je ne les reçois que le dimanche, ainsi je ne m'impatiente pas encore.

LETTRE XIV.

AU MÊME.

A Paris, le 13 *octobre* 1771.

QUAND je vous envoie de belles dissertations, de beaux discours, de bons contes, vous dites que je ne dis rien : à présent, mon cher abbé, je vais vous mander des riens pour que vous croyiez que je vous dis quelque chose.

Quel trésor ! cinq lettres de vous tout à la fois ; il paroît que messieurs les ambassadeurs les avoient gardées soigneusement dans leurs poches, croyant apparemment que les lettres sont comme les poires, qu'elles valent mieux pochetées. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas la faute de M. de Magaillon qui s'est

donné tous les soins du monde pour que cela n'arrivât pas. Enfin il me les a envoyées : les voilà sur mon bureau, et je vais y répondre très exactement n.° par n.°, dans l'ordre où elles sont arrivées.

N°. 62. Vous dites donc que lorsque je ne puis pas écrire, je dois faire travailler le marquis, la chaise de paille ou le philosophe? Cela est bien imaginé, tous gens qui ne sont bons à rien! Avez-vous rêvé long-temps pour trouver cela? Le marquis vous a écrit une fois; vous avez vu comme il s'en tire; de plus il est aveugle. La chaise de paille court comme un fou en Angleterre, et incessamment il ira vous dire tout ce qu'il n'a pas le loisir d'écrire. Le philosophe est toujours sous le charme, et l'on dit qu'il n'y a là ni plume, ni encre, ni papier. Nous arrachons de temps à autre quelques-unes de ses sublimes rêveries; je vous les envoie, voilà tout ce que nous pouvons tirer de lui. Mais laissez faire, à l'avenir je ferai écrire ma fille, car elle prétend que depuis que vous lui avez fait faire des complimens, elle a de l'esprit comme un ange; et ce sera à nous, pauvres et laborieux, que vous écrirez, et non à vos amis riches et fainéans qui n'ont pas le temps de vous dire qu'ils vous aiment; n'en doutez pas. Mais c'est une grande vérité qu'il n'y a que les gens fort occupés et travailleurs qui trouvent du temps pour tout; et cela parce qu'ils sont forcés à avoir de l'ordre. Passons au n.° 63 d'abord.

Des consolations sur mes malheurs domestiques! Je vous en remercie, mon cher abbé. Eh bien! je n'ai plus d'équipage: je serai peut-être forcée à de

plus grandes réformes encore; mais j'ai des amis qui me témoignent comme vous bien de l'intérêt. Ceux qui sont au fait des détails de ma situation m'approuvent et conviennent que j'ai fait du mieux possible. C'est au bien-être de mes enfans que j'avois sacrifié, en risquant de perdre mon aisance. Les affaires publiques m'entraînent malheureusement sans profit pour eux; mais il n'en est pas moins vrai que je n'ai pas même un reproche d'imprudence à me faire; c'est un grand point.

N.° 64. M. Grimm vous dira et ne vous écrira pas tout ce qu'il pense de l'Angleterre. A en juger par ce qu'il m'en écrit, il en est enchanté, et regrette fort de ne pouvoir y faire un plus long séjour.

Mais quelle folie de ne vouloir pas m'envoyer l'opéra de Piccini, parce que je ne sais pas le napolitain ! Eh bien! je me ferai expliquer ce que je n'entendrai pas? et puis c'est la démarche de cet auteur que je veux étudier. Avez-vous oublié que je me mêle d'harmonie, de composition, et que je veux étudier les bons auteurs? Envoyez-le moi donc, mon cher abbé, et ne vous faites plus tirer l'oreille; car pour peu que vous m'écriviez encore sur ce sujet, et que vous attendiez ma réponse, cet ouvrage arrivera à Paris, et ce ne sera pas vous qui me l'aurez envoyé.]

N°. 67. Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant de la part de M. de Magaillon. Dites-lui de la mienne, puisque vous vous chargez de nos déclarations réciproques, que je ne lui trouve qu'un défaut, c'est qu'on le voit trop rarement. Mais, l'abbé,

où avez-vous donc pris qu'il vous a fait une tracasserie auprès de moi? Ce n'est point lui qui vous a accusé de dire que je ne vous aimois plus; c'est vous-même qui l'avez écrit de votre main; je l'ai lu de mes yeux, mais je n'y ai pas cru; je sais à merveille que vous n'en croyez rien non plus. Voilà comme vous êtes, vous ne savez jamais un mot de ce que vous écrivez. Vous me faites une sortie épouvantable dans le n°. 69, sur ce que je vous ai envoyé un ballot exprès de vos livres, sur ce que j'y ai joint des exemplaires des Dialogues, tandis que vous m'avez écrit trois lettres de suite dans le mois de juillet pour rassembler tout ce que Nicolaï et moi avions à vous envoyer, pour en faire une caisse vite et tôt, et la faire partir à l'adresse de M. de Medina, à Marseille, mourant d'impatience, disiez-vous, d'être en possession de tous ces recueils de voyages. Dans la même lettre, vous ajoutez: " Je ne serois pas trop faché d'avoir encore une vingtaine d'exemplaires de mes Dialogues; s'il vous en reste, vous pouvez me les envoyer. Il ne vous manque plus que d'avoir oublié d'écrire à M. de Medina, pour lui dire comment vous voulez qu'il vous fasse parvenir la caisse, et puis de vous en prendre à moi à qui vous n'avez rien prescrit à cet égard.

Ah! le joli mot qu'il y a à la fin de ce n°. 67! *Croyez aux revenans!* J'y donne toute l'étendue que mon cœur désire; mais quand et comment?

Je crois que tout ce que vous dites sur l'expérience des diamans est fort beau. Je le dirai à Diderot, mais j'aime autant vous parler d'autres choses.

Mais que voulez-vous donc que je vous dise de Paris? Tout le monde en est absent. Je ne veux point parler de nouvelles politiques; les spectacles ne vous font rien; les morts, mariages, etc., se trouvent dans la Gazette; que voulez-vous savoir? Que le baron et la baronne sont toujours au Grand-Val? les Helvetius absens? les Necker absens? Ils ont acheté, l'année dernière, la maison qu'avoit M. de Laborde à Saint-Ouen, et ils y sont. Madame Geoffrin se porte bien: ses dîners et soupers sont comme à l'ordinaire. Vous avez beau faire, je vous dirai encore pour dernier article que M. de Sartine a soupé hier chez moi avec M. le marquis de Mora, M. de Magaillon et le marquis de Croismare. Nous avons parlé de vous, nous avons lu quelques articles de vos lettres, nous vous avons regretté. Lisez cette dernière ligne une ou deux fois par semaine, et vous saurez ce qui se passe chez moi.

LETTRE XV.

AU MÊME.

A Paris, le 19 octobre 1771.

HÉLAS! mon cher abbé, je suis bien pauvre d'esprit aujourd'hui; il pleut, et je n'ai point encore reçu de lettres cette semaine, à cause qu'il faut qu'on me les renvoie de Fontainebleau. Le moyen d'avoir le sens commun avec cela! Il n'y a pas un chat à Paris, je ne vois que ma fille et mes petits-enfans, et puis mes

petits-enfans et ma fille. Nous chantons tristement en mineur, et puis nous raisonnons; et quand il nous arrive de déraisonner, nous sommes enchantées, parce que cela nous fait rire un petit moment. Par exemple, nous avons été dîner l'autre jour à Sanois chez M. d'Houdetot; ma fille madame de la Live, une demoiselle de ses amies qui se nomme mademoiselle de Givry, et moi. En revenant, je sens tout à coup un paquet qui sort du coffre du carrosse, qui me roule sur les jambes; je cherche avec mon pied à démêler ce que ce peut être; je n'ai pas plutôt appuyé le pied dessus, qu'il en sort un cri lamentable qui finit en mourant. Nous voilà toutes à crier: Qu'est ce que c'est que cela? C'est un pet! c'est un chien! c'est un enfant! Arrêtons! arrêtons! et de rire à mourir. On arrête, on descend, on cherche: c'étoit un paquet de linge sale dans lequel on avoit mis, je ne sais pourquoi, une vessie soufflée; en marchant dessus, je l'avois fait crever apparemment. Enfin, nous voilà toutes quatre sur le grand chemin à rire aux éclats. Nous remontons en voiture, en faisant de profondes réflexions sur ce chétif événement, quand tout à coup nous nous demandons: Mais si c'eût été un enfant, qu'aurions-nous fait? D'un commun accord, nous l'aurions adopté toutes quatre, nous l'aurions élevé, nous lui aurions donné un nom.—Et lequel?—Un nom composé d'une syllabe de chacun des nôtres; et cela auroit fait le chevalier de Gilabeldé: ce nom est heureux. Enfin, nous faisons le roman de toute sa vie, et nous voilà désolées de ce que ce paquet n'est que du linge sale, et n'est pas un enfant.

Ah! l'abbé, s'il vous en reste quelqu'un dans quelque coin, dont vous ne sachiez que faire, faites-le mettre dans notre carrosse, la première fois que nous irons en campagne: en vérité, c'est un vrai service à nous rendre. Si vous n'en avez pas, je vous en commande un, mais choisissez bien; envoyez-nous un petit génie naissant; en un mot, qu'il vous ressemble, et nous en ferons quelque chose; mais laissons cette folie, et parlons sérieusement.

Faute d'avoir du nouveau à vous dire, je reviens sur le passé, et je vous soutiens, l'abbé, que les animaux sont curieux. Il m'en est revenu vingt exemples en tête depuis ma dernière lettre. Par exemple, pourquoi, dans le mois d'octobre, lorsque l'on chasse aux alouettes avec un miroir à facettes, viennent-elles de deux lieues à la ronde lorsque le soleil y donne, et qu'il jette du feu de toutes parts? On tire tout à vers cet essaim; celles qui ne tombent pas sous le coup s'éloignent, et reviennent l'instant d'après, tournent et retournent autour, et il y en a même que le coup de fusil ne fait point en aller. Vous me direz peut-être que c'est la chaleur qui les attire; point du tout, car dans le mois de novembre, dans le mois de décembre, où elles errent également dans la campagne, on a beau recommencer cette chasse, on prétend qu'elles n'y reviennent point. Ce fait m'a été constaté par plusieurs chasseurs. Pourquoi le chat, animal si défiant, approche-t-il avec précaution d'un objet qu'il ne connoît pas? Il tourne, il l'examine; la crainte, l'inquiétude le feroient fuir, la curiosité seule le peut faire approcher et l'engager à l'examen.

J'attends avec impatience que vous répondiez à ces objections.

Quoique vous disiez, l'abbé, que mes lettres sont une encyclopédie, je ne puis m'empêcher de vous parler d'un petit livre de rien, intitulé *Elémens du Système général du monde, par M. de Lazniez.* Mais consolez-vous; je vous commencerai mon extrait par un conte.

Feu M. l'abbé de Bragelogne, de l'Académie des Sciences, bon géomètre, et homme fort dévot, fit un jour un petit catéchisme à l'usage de ses confrères; il l'apporta à une séance, et le tenant sur sa main, il dit aux académiciens :

" Messieurs, vous voulez tous être sauvés, je n'en doute pas; eh bien! il ne s'agit que de croire le contenu de ce livret; voyez, messieurs, 'c'est si peu de chose! N'est-il pas bien commode d'avoir toute sa religion dans un coin de sa poche comme un colombat?"

Je tiens ce conte de Diderot. Eh bien! M. Lazniez, ancien inspecteur des études et des élèves de l'Ecole Militaire, expliquant le monde, actuellement dans un grenier à Lunéville, pourroit se présenter à l'Académie, son petit livret sur la main, et dire comme l'abbé de Bragelogne disoit: " Messieurs, voilà tout ce qui a fait le supplice de Descartes et de Newton pendant si long-temps; ce dont la tête du grand architecte fut grosse pendant un nombre prodigieux de siècles, je l'ai renfermé en quatre feuillets; lisez bien ces quatre feuillets, et allez reposer vos crânes fatigués, sur leurs oreillers. N'est-il pas bien commode d'avoir

dans un coin de sa poche la clef de l'univers comme un passe-partout de garde-robe ?"

Cet ouvrage ne paroît être ni d'un fou ni d'un sot, mais bien d'un homme dont les lumières ne sont point proportionnées à sa tentative. Il me paroît d'ailleurs plein de contradictions ; peut-être me trompé-je ; mais, par exemple, il admet la matière homogène, et cependant il en regarde chaque molécule comme animée de tendance en tout sens ; il fait naître le mouvement de ces tendances en tout sens, et cependant il croit le monde infini : deux contradictions qui établiroient certainement dans la masse un équilibre impossible à rompre. Le vide et l'espace ne sont rien du tout à son avis, et cependant il divise toute la matière en petites sphères, sans se demander à lui-même ce que c'est que la multitude infinie de petits espaces formés par le contact de cette sphère, etc. M. Lazniez applique ensuite ses principes à tous les effets minutieux qui se passent sous nos yeux. C'est le rêve d'un homme d'esprit, qui est souvent obscur, parce qu'il est impossible qu'un rêve philosophique et métaphysique ne le soit pas.

Il ne me reste plus, mon cher abbé, qu'à vous parler de vos machines à carder les matelas ; elles sont toutes prêtes, et j'attends vos ordres suprêmes pour les faire partir. Sur ce je vous embrasse, et prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

Janvier 1772.

POUR commencer par vous mettre de bonne humeur, mon cher abbé, je vous envoie une chanson nouvelle, sur un air qui n'est pas nouveau. Je vous conseille de la lire et de la chanter ; cela vous donnera de la gaieté ; ma lettre vous en paroîtra meilleure.

Eh bien ! vous dites donc que "les idées ne sont pas les suites du raisonnement, qu'elles les précèdent et qu'elles suivent les sensations ; que nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau, et que cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi, et que l'idée suit le sentiment de la vue ?" Cela répond en effet à merveille à ce que vous dites plus haut, que toutes les fois que l'esprit humain ne peut pas se former l'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Nous démontrerons donc que telle chose que nous ne comprenons pas est ainsi, et nous agirons toujours comme si elle n'étoit pas ainsi. Savez-vous que cela prouve bien plus que vous ne croyez ? Vous démontrez pourquoi tant de gens se ruinent pour des filles d'Opéra, qui les trompent en leur jurant une fidélité éternelle à laquelle ils croient, quoique le contraire leur soit démontré. Voilà comme toutes les vérités se tiennent.

Au reste, j'ai montré votre lettre au philosophe qui

en a fait des sauts et des bonds à mourir de rire. Sa perruque n'a jamais autant voyagé sur sa tête que pendant la lecture de cette lettre. Il prétend cependant que les peines et les récompenses sont de surérogation ; qu'il faut seulement étouffer les mauvais sujets pour l'exemple, parce que l'homme est susceptible de modifications. Moi qui n'entends pas les affaires, je dis précisément que c'est parce qu'il est susceptible de modifications qu'il faut des peines et des récompenses. Je ne m'aviserai point de battre ni de broyer la pierre qui m'aura froissé les jambes en roulant à côté de moi ; car j'aurois beau la mettre en poussière, je n'en serois pas pour cela à l'abri de la première pierre qu'on aura jettée dans la même direction. Mais si je donne un bon coup de poing à l'homme qui me frappe en passant dans la rue, si la douleur qu'il en ressent est assez forte pour qu'il s'en ressouvienne, il ne me frappera plus quand il me rencontrera. Cela n'empêche pas que le philosophe d'ailleurs n'ait dit de fort belles choses sur tout cela, dont je ne me souviens pas d'un mot. D'ailleurs quand les choses sont une fois vues, à quoi bon y revenir, à moins qu'on n'ait des choses sublimes ou neuves à y ajouter? Et cela n'appartient qu'à vous, mon cher abbé ; ainsi parlons d'autres choses.

Tout ce que vous me dites du docteur est excellent et le peint à merveille ; mais reflèchissez sérieusement pour lui à ce que je vous ai mandé. Faites-lui mille tendres complimens de ma part. Ayez donc le temps d'écrire votre livre dont vous me faites un ex-

trait si délicieux. Est-il possible que quand on possède un génie comme le vôtre dans un gouvernement quelconque, on se borne à lui faire faire des ordonnances de police? Si j'étois souverain et que vous fûssiez mon sujet, je vous donnerois 60,000 fr. de rente, à la charge de dire et d'écrire tout ce qui vous passeroit par la tête; ce seroient-là les seules obligations de votre charge. Vous voyez que je serois despote comme un autre.

Ne soyez point inquiet de ma santé si je ne vous écris pas de ma main. Je ne me porte pas plus mal qu'à mon ordinaire; mais j'ai les yeux malades, et Tronchin m'a interdit toute espèce d'occupation. Bonjour, mon abbé, je n'ai point eu de nouvelles de vous cette semaine; c'est bien mal commencer l'année.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Du 7 juin 1773.

Vous êtes insupportable en me rappelant que notre correspondance sera imprimée après nous. Je le savois bien, mais je l'avois oublié. Voilà à présent que je ne sais plus que vous dire. L'immortalité me fait une peur épouvantable. Au reste, mon cher abbé, vous savez que les repos sont une règle du beau; et comme on intercallera mes lettres avec les vôtres, cela fera, à tout prendre, une collection parfaite.

Je vous annonce que je commence un peu à me

désobstruer, mais c'est bien peu de chose encore. Je ne suis désenflée que d'un oreiller. Il m'en falloit cinq pour dormir ; à présent je me contente de quatre. Il n'y a pas encore de quoi chanter victoire ; mais il faut espérer, parce que l'espérance est une bonne chose. Je ne vous ai point écrit la semaine dernière ; parce que j'avois le croupion écorché, et que vous ne sauriez croire combien pour dicter une lettre il est nécessaire de l'avoir en bon état : je ne l'aurois jamais cru. Cela me fait voir qu'il y a encore dans ce monde plus d'une vérité à découvrir. Il falloit, par exemple, une circonstance qui me fît rester trois mois dans la même attitude sans remuer, pour découvrir celle-là.

Vous croyez que le chevalier de Chastellux me fera part de ses réflexions ; mais où le verrai-je ? car il ne vient point chez moi, et je ne vais plus chez les autres. Je voudrois croire au retour prochain de M. le prince de Pignatelli ; mais je crois que vous m'attrapez, car il me semble que j'ai ouï dire qu'il mandoit à sa femme qu'il passeroit l'hyver à Naples. Comme il est possible qu'il veuille la surprendre agréablement, je ne parlerai point de ce que vous me dites sur son retour.

J'ai fait tenir très-exactement le paquet de votre valet de chambre à M. St.-George au collége de Reims. Je crois même vous l'avoir mandé dans le temps ; mais comme M. l'ambassadeur de Naples a l'usage de ne m'envoyer les lettres qui lui sont adressées pour moi que huit ou dix jours après qu'il les a reçues, il est possible que vous n'ayez pas encore reçu

celle où je vous accuse la réception et l'envoi du paquet. Par exemple, j'ai reçu la dernière dont il a été chargé, mercredi dernier ; il y avoit sept jours, à en juger par la date, qu'il la promenoit dans sa poche.

On n'a point eu encore de nouvelles directes du philosophe. Par une lettre du prince de Gallitzin à madame Geoffrin, on sait seulement qu'il est arrivé à la Haye en très-bonne santé ; qu'il a été à Leyde où il a fait connoissance avec tous les professeurs ; que le prince ne peut le tirer d'auprès d'eux, et qu'il est vraiment très-douteux qu'il aille en Russie. Il aime tous ces docteurs hollandais à la folie. Il passera peut-être là le reste de sa vie ; que sait-on ?

J'accepte, mon cher abbé, vos tendresses, vos injures, vos excuses ; tout ce qui vient de vous m'est précieux, soyez-en bien sûr. Sans doute l'histoire parlera de notre amitié, n'en doutez pas, puisqu'elle parle des malheurs des hommes. Y en a-t-il un plus grand que celui d'être séparé des gens qu'on aime ?

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Du 27 février 1774.

VOUS avez bien raison, charmant et sublime abbé, les lettres entre Arlequin et Ganganelli feroient un ouvrage unique ; mais où avez-vous eu la tête en proposant Marmontel pour l'exécuter ? Je me garderai

bien de lui en dire un mot, car ce seroit un ouvrage manqué. Il n'y a que deux hommes sur la terre en état de faire cette entreprise et de s'en tirer avec succès, vous d'abord avant tout, ou Grimm, après qu'il aura été en Italie; car pour donner à cette besogne le degré de vérité et d'originalité qu'elle doit avoir, il faut avoir été sur le lieu, il faut avoir vu des moines italiens, il faut pouvoir rendre non ce qu'on a vu servilement, mais que ce que l'on a vu fasse naître des tours de tête tout pareils. Personne n'entend mieux que lui ces tours d'imitation qui donnent un si grand air de vérité à la chose. Je l'entends bien aussi, moi; mais je suis trop ignorante pour qu'il me vienne assez d'idées vraies pour mettre l'esprit de côté, et, comme vous dites, il n'en faut pas. Tout bien compté, l'abbé, prenez votre courage à deux mains et faites le roman; je vous y condamne. Il le faut absolument. Vous voyez bien que vous seul pouvez remplir un plan si beau, si sublime et si profond. C'est l'affaire d'un mois; et pourquoi attendre? Allons, est-il commencé? Dictez-moi, j'écrirai. Tenez, faites mieux; à chaque ordinaire, au lieu de m'écrire, envoyez-moi une lettre de Ganganelli, et je vous répondrai une lettre d'Arlequin; elle sera bonne ou mauvaise; vous la corrigerez si elle est à peu près bien, ou vous la referez si elle est à peu près mal. Vous y ajouterez les termes sacramentaux, les dictons du pays; cela donneroit à notre correspondance un ton fort comique, et qui attraperoit bien les curieux de la poste.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

Paris, ce 3 mai 1778.

J'ESPÈRE que ma lettre vous trouvera de retour à Naples, mon charmant abbé. J'ai reçu votre lettre de change, et je fais courir après le banquier. Aussitôt que j'aurai reçu les soixante francs, je vous le manderai.

Je trouve M. de Clermont sublime de vous refuser le salut parce que vous avez opiné contre son protégé. Je connoissois bien tout son esprit, mais je ne le croyois pas si profond politique ; cela ne se trouve peut-être pas dans votre excellent traité d'*Amico-Politico*, dont vous nous fites un jour un si charmant précis ; mais vous avez tort : ergo M. de Clermont est plus profond que vous, cela me paroît clair.

Ce qui me le paroît encore davantage, c'est qu'il n'est pas donné à l'espèce humaine d'être heureuse et tranquille, puisque vous-même, l'abbé, vous avez des chagrins domestiques qui dérangent votre santé, qui vous font courir les champs, qui troublent votre repos, votre gaieté. Et qu'est-ce donc qui peut vous tourmenter à ce point ? La mortalité est-elle parmi vos chats ? l'amour ou l'envie parmi vos servantes et vos valets ? Eh ! qu'importe la cause grave ou frivole ? c'est l'effet de votre ame qu'il faut calculer. Celui qui n'est malheureux que parce qu'il n'est environné que de désirs trop promptement satisfaits, n'en souffre pas

moins. Tirez-nous de peine et dites-moi que tout va à peu-près bien. C'est en vérité tout ce qu'il faut pour rendre contens les gens raisonnables.

Que vous m'avez fait de plaisir en me donnant de si bonnes nouvelles de notre cher Gatti! je l'aime toujours et je m'intéresse vivement à son bonheur. J'ai des petits enfans qui le rendroient bien heureux. Ma petite Emilie, qui est une charmante enfant, lui tourneroit la tête. Dites-lui encore que si jamais il vient dans ce pays-ci, et que je lui fasse le récit détaillé de tout ce qui m'est arrivé depuis cinq ans, il croira plus que jamais aux miracles de la nature; car Tronchin ne m'a rien fait que de petites choses pour l'aider, lorsqu'elle avoit bien clairement annoncé son intention.

Voltaire a acheté une maison assez proche de moi; il l'habitera au mois de septembre. Sa nièce est assez sérieusement malade. Cette circonstance lui a fait renoncer au projet d'aller passer deux mois à Ferney. Il parle d'un voyage de cent vingt lieues comme d'une course à Chaillot. Il partage toujours avec Franklin les applaudissemens et les acclamations du public. Dès qu'ils paroissent, soit aux spectacles, soit aux promenades, aux académies, les cris, les battemens de mains ne finissent plus. Les princes paroissent; point de nouvelles: Voltaire éternue, Franklin dit: Dieu vous bénisse, et le train recommence. Voici un vers latin qu'on a fait pour mettre au bas du portrait de ce dernier:

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

En voulez-vous la traduction en vers que d'Alembert a faite l'autre jour en s'éveillant:

Tu vois le sage courageux
Dont l'heureux et mâle génie
A ravi le tonnerre aux cieux
Et le sceptre à la tyrannie.

Puisque je donne dans la poésie, voici d'autres vers sur la petite politesse qu'a faite l'empereur à l'électeur de Bavière en lui envoyant la toison.

Prenez, pauvre électeur, et prenez avec joie
La toison que fort à propos
L'empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé lá laine sur le dos.

J'arrête ici ma veine poétique, sans quoi vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait du Mercure de France.

Parlons de l'opium ; je commence à m'en passer d'un jour l'un pour ne pas m'user sur ce charmant remède. Le général Koch arrive ; il ne m'interrompt pas, mais il me dit de vous embrasser pour lui. Gleichen part mercredi ; nous parlerons encore une fois de vous, et je vous dirai cela ou autre chose à la première occasion.

FIN.

A Londres: De l'Imprimerie de R. et A. Taylor.

